

K Belgium Republic of Army
M É M O I R E S

M I L I T A I R E S

S U R

L A C A M P A G N E

D E

L'ARMÉE BELGIQUE

Dans les PAYS-BAS AUTRICHIENS,

Pendant la RÉVOLUTION de 1790.

PAR UN OFFICIER DE L'ARMÉE.

A L O N D R E S :

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY & FILS.

M. DCC. XCI.



AVERTISSEMENT.

AVANT d'entrer en matière, il est à propos d'expliquer les intentions de l'Auteur en publiant ces Mémoires ; mais il ne sera pas nécessaire de déclarer que ce n'est point pour entreprendre la justification du Général Koehler, dont la conduite honorable, depuis le commencement de la campagne, jusqu'aux derniers instans, a reçu, de toute la Nation Belgique, les témoignages d'approbation les plus authentiques.

Plein d'attachement pour un Chef sous les ordres de qui j'ai eu le bonheur de servir, & qui m'a honoré des marques les plus flatteuses de satisfaction & de confiance, je ne puis me dispenser de faire connoître au lecteur, qu'en partant des Pays-Bas ce Général m'ayant confié tous ses papiers, j'ai cru que le meilleur usage que je pusse en faire, c'étoit d'en inférer les principales pièces dans ces Mé-

moires, afin de les rendre plus intéressans & plus authentiques, & afin de prouver le zèle & l'attachement avec lesquels il a constamment travaillé pour le bien du pays dont il avoit embrassé la cause. L'Auteur est bien éloigné de vouloir faire renaître ni d'entretenir les idées d'une révolution ; il chérit trop sa patrie pour souhaiter jamais de la voir retomber dans la situation critique & malheureuse où elle a été plongée, & dont rien ne pouvoit la tirer, sinon la bonté paternelle de l'Empereur : au contraire, il ose espérer que la lecture de ces Mémoires prouvera à tous ses concitoyens, qu'il est plus heureux pour eux d'être sous le gouvernement d'un Prince doux & juste, qui fait profiter de l'expérience du passé, & qui semble ambitionner le nom de Père de la Patrie, plutôt que celui de Vainqueur des Belges.

Suivant ici l'exemple de son Général, l'Auteur laissera tout raisonnement politique aux gens de Cour & de Cabinet, & se contentera de déclarer que ses seules vues sont de donner quelques détails sur les opérations militaires

des troupes Belges sur les bords de la Meuse, par la colonne de Bouvignes : elles ne peuvent être que très-intéressantes pour un militaire qui cherche à s'instruire en étudiant les faits, plutôt qu'en suivant les idées souvent visionnaires de ceux qui font métier d'écrire. Dans cette campagne on a vu combien la capacité d'un chef peut influencer sur les troupes qui sont sous ses ordres, & de quelle importance il est d'introduire parmi les officiers le point d'honneur & d'émulation, afin d'inspirer aux soldats l'esprit de discipline, de bravoure & d'entreprise, avec cette idée d'invincibilité qui les rend souvent ce qu'ils s'imaginent être.

Le Général Koehler, en très-peu de tems, avoit tellement réussi à changer le caractère & la façon d'agir des troupes de la colonne de Bouvignes, que d'un bout à l'autre elles exprimoient continuellement la plus vive ardeur d'en venir aux mains avec l'ennemi, persuadées qu'en marchant sous les ordres d'un tel chef, elles ne pouvoient manquer de remporter quelques avantages.

Cet esprit de corps, si nécessaire aux troupes, & qui est l'ame des succès militaires, régnoit dans le plus haut degré parmi tous les soldats de cette colonne : leur plus fière réponse, & leur plus grande gloire, étoit de dire, “ Je suis de la colonne de Bouvignes.”

L'effet d'une conduite tout-à-fait opposée étoit trop remarquable dans l'autre colonne ; la preuve de cette assertion pourra se tirer des différens rapports des Colonels aux Députés du Congrès, & de leur façon différente d'agir.

Ce n'est pas qu'on veuille dire que les troupes d'une colonne fussent naturellement ou plus braves ou plus fidelles que celles de l'autre : la seule différence provenoit d'une meilleure discipline, & d'une plus grande énergie dans les opérations ; différence qui se remarquera toujours entre deux armées commandées, l'une par un véritable militaire, l'autre par un intrigant politique, uniquement occupé des moyens, ou de sacri-

fier tous ceux qui refusent de se prosterner en esclaves devant l'autel de sa vanité & de son ambition, ou d'immoler ceux qui ont assez de fermeté & de grandeur d'ame pour dire ouvertement, & avec la loyauté de véritables militaires, leur façon de penser. *

On ne peut assurément donner de preuve plus convaincante de l'influence de la discipline militaire, qu'en citant l'exemple du régiment de West-Flandres, dont un bataillon a été, la plus grande partie de la campagne, à la colonne de Bouvignes, & s'est conduit d'une manière à faire honneur à tout régiment, après qu'il fut parti pour aller rejoindre le restant de son corps à l'autre colonne. Un sentiment d'estime & de considération m'empêche d'en parler plus en détail;

* Les Généraux Van der Merch, le Comte des Rosières, le Comte de Lomieux, le Baron Klainberg, & plusieurs autres Officiers de différens grades, ont été emprisonnés, pendant tout le tems de la Révolution, sans qu'aucun d'eux ait été jugé, ni trouvé coupable.

mais le lecteur jugera de cette conduite par celle du chef de ce régiment; qui s'est fait un devoir d'agir toujours de concert avec celui de l'armée.

On croit devoir donner ici l'anecdote suivante, qu'on n'a pu inférer dans le corps de l'ouvrage, parce qu'elle est antérieure à l'époque où commencent ces mémoires.

A la formation des premiers escadrons du régiment de dragons N° 2, ou de Cumptigh, on fit la cérémonie ordinaire de bénir les étendards. Comme il est d'usage que tous les officiers du régiment frappent quelques petits clous pour attacher l'étoffe au bâton, M. Mottman, alors Capitaine d'escadron, se présenta à son tour pour avoir aussi l'honneur de frapper les siens; mais le Lieutenant-Colonel M. de Quaita l'en empêcha, s'écriant : “ Vous n'oseriez y toucher, vous “ n'êtes pas Catholique.” M. Mottman répondit à cette humiliation, “ Alors, je me “ bornerai à l'honneur de les défendre.”

Quelque

Quelque tems après, dans la déroute du 24 Mai, sous les ordres du Comte Henry Duchatel, ce régiment, avec ledit Lieutenant-Colonel, n'avoit pas été le dernier à gagner la ville de Namur; mais le brave Mottman, qui se trouvoit toujours le plus proche de l'ennemi, & qui étoit le dernier dans la retraite, faisant l'arrière-garde avec 28 dragons qui lui étoient dévoués, se ressouvint que les étendards du régiment étoient restés dans le château de Bauring, & que peut-être ils étoient déjà entre les mains des ennemis. Alors il anima ses dragons par son exemple & ses expressions; tous jurèrent de l'accompagner, & de reprendre leurs étendards, ou de périr avec honneur. Dans cette résolution ils firent volte-face, & passant à travers un détachement d'ennemis, il entra à la tête de sa troupe dans le château, qui heureusement n'étoit pas encore occupé par les Autrichiens. Il reprit non-seulement les étendards de son régiment, mais encore différens drapeaux, au nombre de onze en tout, qu'on avoit abandonnés. En les saisissant il se ressouvint de ce qu'on lui avoit dit, & répéta:

“ Je n’ose pas avoir l’honneur d’y frapper un
 “ clou, & c’est cependant moi qui les sauve
 “ de la honte d’être pris par l’ennemi ! cela
 “ me dédommage bien de l’humiliation que
 “ j’ai reçue.” Il eut le bonheur de revenir
 avec les drapeaux sans perdre un seul dragon;
 tant il est vrai que la fortune favorise ordi-
 nairement ceux qui s’en rendent dignes par
 leur bravoure & leur honneur !

On a oublié, dans le cours de ces mémoires
 de parler de la manière dont les Volontaires
 villageois ont fait leur campagne. Le fait
 paroît trop singulier pour être passé sous
 silence. Chaque village envoyoit avec ses
 payfans, un Curé pour les conduire. Ils
 avoient en lui toute confiance ; avec lui ils
 se croyoient invincibles. Quoiqu’ils eussent
 des chefs qu’ils appeloient Officiers, ils
 n’obéissoient qu’à leurs Prêtres. Leurs habits
 étoient de différentes couleurs, tous avec des
 paremens rouges. Leurs Officiers avoient
 un uniforme, & portoient une cocarde pa-
 triotique, rouge, jaune & noire. Ils étoient
 partis de chaque village avec des chariots

remplis de jambons, de saucisses, de lard, de pain, &c. & de tentes, dont chacune, n'étant qu'une grande toile tendue, pouvoit contenir jusqu'à 50 hommes : le nombre de ces chariots étoit très-considérable. Les hommes de chaque district étoient commandés par un Seigneur dudit district ; & chaque district étoit composé d'un certain nombre de villages. Enfin, après les fatigues d'une campagne d'à-peu-près DIX JOURS, ils furent tous très-satisfaits de pouvoir s'en retourner chacun chez eux se reposer sur leurs lauriers !

21 JU 58

M É M O I R E S

M I L I T A I R E S ,

P O U R L ' A N N É E 1790.



C'EST pour satisfaire aux sentimens patriotiques qui m'ont animé depuis le premier instant de la révolution, & qui ne se sont point ralentis dans tout le cours des opérations, que je vais tâcher de mettre sous les yeux de mes concitoyens une equisse de la conduite du Général Koehler, ayant toujours été attaché à sa colonne, & à même de juger de ses intentions droites & pures. Ce n'est ni l'adulation, ni le vain titre d'écrivain, qui m'engage à mettre au grand jour ces opérations militaires; c'est uniquement pour ôter à l'envie & à la haine

tous les moyens de nuire à une réputation & à une estime générale qu'il a acquise, à si juste titre, dans l'esprit de tous les Belges, & même de ses ennemis.

J'ose donc supplier mes concitoyens de m'accorder leur indulgence pour le style, & de ne considérer que le motif de ma démarche: ils trouveront par-tout les faits arrangés par époques, & présentés sans déguisement.

Dans le courant du mois de Décembre 1789, Monsieur d'Asper de Mooreghem fit connoître aux Etats de Flandres qu'il seroit extrêmement favorable & utile pour la Nation Belgique d'avoir des officiers instruits & d'une capacité reconnue dans l'art militaire: il proposa Monsieur de Koehler, qui avoit déjà servi avec distinction comme aide-de-camp du Général Elliot pendant les trois années du siège de Gibraltar, & qui avoit inventé le canon à pression dont on avoit tiré les plus grands services pendant ce siège. En conséquence, Messieurs les Etats de Flandres firent à cet officier toutes sortes d'instances, pour l'engager à entrer dans le service de la république des Provinces Beligues Unies. A son arrivée à Bruxelles il reçut du Congrès Souverain une

commission & brevet de Colonel d'Artillerie : il crut ne pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance, qu'en déployant ses talens militaires & en s'occupant sans cesse à faire mettre en état tout ce qui appartenoit à la partie dont on venoit de le charger.

Il partit pour Malines, où il n'épargna ni peines ni fatigues pour rétablir les arsenaux & les fonderies. Il parvint à introduire un esprit de discipline & de subordination dans un corps de canonniers levé à la hâte, & composé d'individus qui n'avoient aucune teinture de cet art : il vit avec satisfaction leur bonne volonté, & leurs progrès naissans & rapides. Le 4 de Mars il reçut ordre du Congrès Souverain de prendre le commandement de 1500 hommes, & de partir de suite avec 15 pièces de canons pour Namur, afin d'arrêter le Général Van der Merssch, qui sembloit se révolter, & qui étoit à la tête d'un corps de troupes d'environ deux mille hommes. Etant arrivé à Louvain, il éprouva combien il est difficile de conduire une troupe indisciplinée : il parvint néanmoins à la contenir par sa fermeté, prit la grande route de Namur, & arriva à une portée de canon de la ville.

Le Lieutenant-Général Baron de Schoenfeld avoit pris sa marche par Bruxelles, avec une colonne de 7 à 8,000 hommes.

M. Van der Mersck, Lieutenant-Général d'Artillerie, étant sorti avec sa troupe pour attaquer le Général Schoenfeld, avoit pris une position très-désavantageuse sur une petite hauteur dominée de tous côtés, & particulièrement sur son aile droite; ainsi la colonne qui venoit de Louvain, sous la conduite du Colonel Koehler, pouvoit lui couper toute communication avec la ville, & lui ôter les moyens de faire une retraite.

Le Général Major Dierix étant survenu, prit le commandement de la dite colonne, & la rangea en ordre de bataille: mais la soumission faite par M. Van der Mersck rendirent toutes les préparatifs inutiles, & les deux corps de troupes entrèrent en triomphe dans Namur. Ce Général fut conduit à Bruxelles, & de-là transféré comme prisonnier d'Etat à la citadelle d'Anvers.

Le Colonel Koehler, après son arrivée à Namur, travailla sans relâche à mettre l'artil-

lerie sur un pied respectable. Il établit dans l'arsenal un atelier pour la construction des affûts de canon à l'Angloise ; il en adopta l'exercice, comme étant le plus simple & le plus facile à concevoir. Tous les jours, le matin, il exerçoit les artilleurs avec dix pièces de canon, sur la place de St. Aubin, & dans la cour du Gouvernement : les après-midis il les faisoit manœuvrer hors de la ville, & tirer à poudre. Ces exercices continuels ont procuré à l'Etat Belgique le double avantage de voir avancer en connoissance, en adresse, aussi bien qu'en tranquillité & en discipline, des sujets ignorans : j'en ai vu moi-même tirer à boulets très-adroitement à 500 pas.

Le Congrès Souverain, convaincu du zèle, de l'activité, & des connoissances militaires, de ce Colonel d'artillerie, lui conféra l'emploi de Quartier-Maître général de l'armée. Il mit tout en œuvre pour remplir avec honneur & distinction les fonctions de ce nouveau grade : il présenta au Congrès un calcul détaillé de tout ce qu'il falloit pour une armée de 50,000 hommes, nombre que la république se proposoit de mettre sur pied : il visita avec soin les avant-postes sur les deux routes, & fit connoître combien les deux colonnes de

l'armée, c'est-à-dire celle d'Affesse & celle de Bauring, étoient en danger d'être coupées par l'intervalle qui se trouvoit entre deux ; à moins qu'il n'y eût un corps de réserve pour soutenir leurs opérations mutuelles.

Tel étoit l'état des affaires quand le Général Schoenfeld partit vers le 18 de Mai pour prendre le commandement de l'armée sur la vieille route : on confia celui de la nouvelle au Comte Henri du Chatel. L'ordre fut donné au Colonel Koehler de tenir prête toute l'artillerie, & de se mettre en marche pour joindre l'armée ; mais le manque de chevaux, le peu d'expérience des canonniers, fit retarder jusques bien dans la journée le départ du train d'artillerie. Enfin il se mit en marche avec 16 pièces de canons & obusiers, malgré tous les obstacles, & le manque de landons pour les chevaux de trait. Ce militaire, sachant apprécier les conséquences d'un retard, fit la plus grande diligence, & arriva à Affesse & à Emptinnes avec ce train d'artillerie, un nombre suffisant de canonniers, & les caissons nécessaires pour le transport des munitions. M. Schoenfeld avoit établi son quartier général à ce dernier endroit : il étoit à dîner quand l'artillerie arriva ; il s'obstina à faire

rester le Colonel Koehler, qui s'en défendit long-tems, alléguant pour excuse qu'il ne pouvoit abandonner son train d'artillerie, parce que les canonniers, étant fatigués, abandonneroient leurs canons, & que leur peu de subordination lui faisoit craindre de ne pouvoir les rassembler dans un cas urgent. Il fut néanmoins obligé d'acquiescer à cette invitation, & pendant le repas il ne fut pas du tout question d'attaquer l'ennemi : après le dîner le Général Schoenfeld monta à cheval ; M. de Koehler l'accompagna. Mais en sortant d'Emptinnes il trouva, comme il l'avoit prévu, tous les caissons pêle-mêle dans un chemin creux, & les canons en avant abandonnés de leurs canonniers : enfin, le désordre étoit si grand qu'il fut obligé de faire prendre les armes à des troupes cantonnées dans le voisinage, & d'user de menaces pour faire sortir ses canonniers des cabarets. Ce ne fut point sans peine qu'il parvint à rétablir l'ordre.

M. de Schoenfeld étoit parti en avant, & n'avoit laissé d'autre ordre que d'aller à Pessoulx : il arriva à ce village avec toute l'artillerie, sans aucune escorte ; & ne pouvant exécuter l'ordre qu'il avoit reçu sans exposer l'artillerie à être surprise par l'ennemi, à cause des chemins creux, mauvais, & dominés de tous côtés, il

prit une position avantageuse sur une hauteur, afin de pouvoir se défendre en cas d'une attaque, & y établit le parc d'artillerie, en ordonnant à tous les officiers & canonniers de se trouver à ce parc au premier signal de trois coups de canon.

Le parc disposé, les sentinelles placées, & les canonniers logés dans les endroits les plus voisins, il retourna tranquillement à Pessoulx, où il rencontra M. Lejeune, Major du régiment N° 6, qui lui demanda où étoit M. de Schoenfeld, & où il tenoit son quartier général; disant qu'il étoit arrivé avec son bataillon dans ce village, & qu'il devoit y attendre des ordres ultérieurs. Dans l'après-midi, le Colonel étant monté à cheval pour aller reconnoître le pays, fut très-étonné, en arrivant près du parc de l'artillerie, de voir dans le lointain beaucoup de fumée, & des villages en feu; ne pouvant s'imaginer d'où cet accident provenoit, ni quelles suites il pourroit avoir, il n'hésita pas, d'après ses propres lumières, de faire tirer les trois coups de canon qu'il avoit désignés pour le signal d'alarme: les canonniers & artilleurs rejoignirent leurs postes avec beaucoup de promptitude, & tout fut bientôt en état de défense. Le Major Lejeune se rangea en bataille

avec sa troupe, & forma une ligne derrière les canons. Cependant le feu augmentant, & s'approchant visiblement, on ne douta plus que ce ne fussent les ennemis : en conséquence le Colonel, toujours attentif, détacha deux compagnies & deux pièces de canon, qu'il envoya en avant pour agir selon les circonstances, ou bien pour protéger une retraite dans le besoin. Lui-même, à la tête de ces deux compagnies, ne put plus douter d'une déroute complète dans la colonne qui étoit partie sous les ordres du Baron de Schoenfeld. La plupart des soldats avoient jeté leurs armes pour se sauver, & couroient de tous côtés en désordre : il se donna les plus grandes peines pour les rallier : mais voyant l'impossibilité d'en venir à bout, il plaça une compagnie de pontoniers, qui étoient sous ses ordres, derrière la ligne des canons ; il arrêta ainsi un grand nombre de fuyards, & parvint à rallier à-peu-près trois mille hommes, qu'il rangea en bataille avec le bataillon du Major Lejeune. Cette colonne de fuyards avoit déjà perdu ou abandonné onze pièces de canon.

Les Autrichiens, remis du désordre qui les avoit accompagnés en partant des Pays-Bas,

poursuivoient cette colonne débandée à pas lents, mais avec assurance : M. de Koehler, toujours attentif à leur mouvement, resta ferme avec toute son artillerie sur la hauteur de Pessoulx. En tête, à environ 800 pas de-là, il y avoit un petit bois dont les ennemis s'étoient servis pour mener leur artillerie à couvert, & ils s'avançoient en colonne, ne croyant pas rencontrer une batterie qui dominoit sur eux : au quatrième coup de canon qu'ils tirèrent, il fit jouer avec tant d'effet tous ses canons & obusiers, qu'il fit taire ceux des ennemis, & même démonta une de leurs pièces. Les Autrichiens se retirèrent en un plus grand désordre que celui dans lequel, peu d'instans auparavant, ils avoient jeté la colonne de Schoenfeld. Ils se gardèrent bien, cette nuit-là, de faire de nouvelles tentatives, ni d'autres mouvemens. Tout étoit fort tranquille & hors d'inquiétude, quand deux heures après, au grand étonnement de tout le monde, le Général Schoenfeld envoya ordre au Colonel Koehler de faire les dispositions d'une retraite, & de placer à l'arrière-garde deux pièces de canon.

On se mit en marche pour aller à Empinnes; mais tout étoit dans le plus grand désordre, quand lui, qui avoit toujours cou-

vert la retraite de cette colonne débandée, reçut un second ordre de se porter de suite vers Ciney, petite ville du pays de Liège entre Emptinnes & Dinant. On y arriva à deux heures du matin : les chevaux des trains d'artillerie étoient harassés de fatigue, n'ayant eu ni repos ni nourriture depuis 48 heures. Il leur en fit donner par force, moyennant des billets pour le paiement.

Vers les 4 heures du matin un des aides-de-camp du Général en chef étant venu lui porter un ordre de se replier de suite vers Emptinnes, il se mit en marche ; & y étant arrivé, il apprit qu'on devoit se retirer jusqu'à Assesse.

Les motifs de cet ordre avoient été donnés en conséquence de la nouvelle qu'on avoit reçue de la défaite totale & de la retraite de la colonne sous les ordres du Comte Henri du Chatel.

Il ne feroit point inutile de faire ici une réflexion sur la véritable cause de cet échec, & peut-être de la décadence des affaires des Belges ; mais elle n'échappera point à tous ceux qui ont servi dans cette campagne, & qui en ont suivi toutes les opérations.

J'ai appris depuis que le projet du Général Schoenfeld étoit d'attaquer l'ennemi sur trois colonnes, par trois différens endroits, mais dans le même moment : l'une devoit venir du côté de Limbourg, sur le village de Marche en Famene, & former l'attaque de la gauche ; une autre devoit venir de Bauring, Soyer, Rochefort, &c. & former l'attaque de la droite ; celle du centre devoit être commandée par le Général même.

Cette attaque étoit assurément bien combinée, mais peut-être un peu trop compliquée pour des troupes nouvellement levées, & dans un pays où il est difficile de faire passer de l'artillerie. Mais ce beau projet fut malheureusement renversé par un accident (pour ne point se servir d'une expression trop sévère) : le Général avoit mis sa colonne en mouvement, le 23 Mai, veille du jour que cette attaque devoit avoir lieu, sans aucune intention d'attaquer l'ennemi, mais seulement de prendre une position en avant. Les ennemis furent, à n'en point douter, instruits de ce qu'on projetait pour le lendemain, jour désigné pour l'attaque générale : ils vinrent avec toutes leurs forces attaquer cette colonne, & n'eurent aucune peine à la mettre totalement en déroute. Le

Général ne se doutoit aucunement de leur manœuvre ; car assurément il n'auroit pas laissé en arrière à Pessoulx un de ses meilleurs régimens, avec tout le train de l'artillerie. Cette attaque imprévue déconcerta les troupes, aussi bien que leur chef, & leur fit abandonner aux ennemis le champ de bataille, avec une facilité étonnante. Une victoire remportée si facilement entraîna le reste des malheurs ; car toutes les forces de l'ennemi se portèrent alors sur les autres colonnes, avec la confiance qu'ont ordinairement des troupes victorieuses ; & elles n'eurent aucune peine à achever de mettre le désordre dans des troupes déjà à demi battues par le découragement, se voyant privées du secours de la colonne qui devoit les seconder, & qui, au lieu de frapper les plus grands coups, avoit elle-même été complètement défaite la veille de l'action générale.

Voilà quels sont les véritables causes de la malheureuse déroute du 24 Mai ; & les suites de cette journée ont toujours influé sur le courage des troupes Beligiques, qui s'est trouvé ralenti, tandis que l'ennemi, sentant redoubler le sien, a conservé constamment sa supériorité. Tout militaire fait que le plus grand malheur après une défaite, ce n'est ni la perte du terrain

ni celle des hommes, mais celle de la confiance en soi-même ; & s'il est si difficile de relever celle des troupes aguerries, doit-on être surpris que celles nouvellement levées, à la hâte & sans choix, se ressouviennent d'un échec tout le reste d'une campagne. C'est à ces raisons que j'attribue le peu d'intrépidité de ces troupes, & la supériorité apparente des ennemis, & non à un manque de courage naturel aux Belges, comme supposent la plupart de ceux qui n'examinent point les causes, & ne jugent que d'après les effets. On a vu dans cette campagne, & dans plusieurs affaires, des coups de hardiesse, de vrai courage, & d'intrépidité, qui auroient fait honneur aux troupes des nations les plus braves & les plus aguerries.

C'est une justice qu'il faut rendre aux Belges, que de mettre au grand jour les diverses opérations de cette guerre, pour les disculper d'une tâche qu'ils n'ont assurément pas méritée, mais qu'ils ont nécessairement encourue par les méprises grossières de ceux qui les dirigeoient. Revenons maintenant aux faits.

Arrivé à Affesse, selon l'ordre que lui en avoit été donné, & sans voir la moindre apparence d'ennemi, le Colonel Koehler continuant

toujours à couvrir la retraite, se détacha de suite pour dresser des batteries sur des hauteurs avantageuses, & prit possession des postes presque inattaquables. Tel fut la situation de cette colonne, quand l'ordre arriva de se retirer vers Namur. Malgré toutes les perquisitions qu'on a pu faire pour savoir la raison de cette retraite, on n'a pu y parvenir : on a appris seulement que des officiers peu instruits avoient fait des rapports vagues, & sans preuves ni vraisemblance, que l'ennemi étoit en chemin pour les couper près de cette ville : enfin, voilà toute la colonne encore une fois en mouvement, pour rétrograder vers la ville. Ce Colonel, toujours à l'arrière-garde, suivoit le corps d'armée à une demi-lieue de distance, s'arrêtant de tems en tems dans les positions favorables pour couvrir la retraite, & continua ainsi sa marche jusqu'à la vue de Namur, sur une hauteur nommée Viviez l'Agneau.

Là il fit faire halte à son arrière-garde, & dit à ceux qui étoient avec lui qu'il n'iroit pas plus loin sans recevoir des ordres positifs, alléguant que c'étoit une très-bonne position pour se défendre même contre toute l'armée des Autrichiens. Le Général Schoenfeld arrivant sur ces entrefaites, lui demanda ce qu'il faisoit en

cet endroit ; le Colonel lui répondit qu'il attendoit ses ordres : sur quoi le Général lui ordonna de continuer sa route, & d'aller à Namur. Le Colonel étonné, répéta en propres termes aux soldats, " Le Général Schoenfeld " vous ordonne de marcher à Namur." Mais étant à une demi-portée de canon de la porte, avec les deux pièces de retraite, & la plus grande partie de l'armée étant déjà entrée dans la ville, ainsi que toute l'artillerie, le Général en chef sortit de la ville, & demanda encore une fois à M. de Koehler où il alloit : ce Colonel, toujours prêt à agir ou à obéir, lui répondit qu'il n'attendoit que ses ordres. Le Général lui ayant ordonné de retourner sur ses pas, il fut jusqu'à Andoye, où il établit sur la hauteur le parc d'artillerie : ayant de suite envoyé un officier à Namur, pour faire revenir toute l'artillerie, il passa la nuit au Bivouc, & jadis nuit ne fut plus orageuse. L'artillerie n'arriva point de toute la nuit, les officiers & canonniers ayant abandonné leurs canons pour aller se reposer dans les maisons.

La position d'Andoye étoit très-avantageuse pour couvrir entièrement Namur. Ce corps d'armée avoit son aile droite appuyée sur la Meuse à Dave, & la gauche jusqu'à la même
rivière

tivière près d'Hui, ville du pays de Liège, le terrain en avant Andoye est extrêmement avantageux, & il auroit été difficile d'y pénétrer, sur-tout si on avoit voulu suivre les plans de retranchement que le Colonel Koehler avoit présentés: il avoit déjà commencé à tirer des lignes dans les endroits les plus favorables sur les hauteurs près de Vivier l'Agneau & de Mozet, quand il reçut ordre d'aller prendre le commandement de la colonne de Bouvignes, & de remplacer le Comte Henri du Chatel, dont on n'avoit pas lieu d'être satisfait.

Laissons maintenant la colonne d'Andoye, pour ne nous occuper que de celle de Bouvignes, à laquelle ce nouveau Chef fut attaché. Il travailla jusqu'à la fin avec un zèle infatigable, & l'expérience d'un militaire consommé dans l'art de la guerre; il parvint à mettre cette colonne dans un état de défense respectable, en fortifiant les bords de la Meuse depuis Dave jusqu'au Bac du Prince, près de la ville de Givet, par des batteries, redoutes, retranchemens, & autres ouvrages, dont on donnera quelques détails & esquisses suivant les différens postes. Des attaques réitérés lui ont encore procuré l'avantage de former en peu de tems

des militaires qui se sont fait connoître par leur bravoure & leur bonne conduite.

A son arrivée à Bouvignes, le Colonel Koehler communiqua au Comte Henri du Chatel l'ordre qu'il avoit de le remplacer, & de prendre le commandement. Cet ordre fut donné à toutes les postes de la colonne, & le nouveau Chef fut reçu unanimement avec un plaisir & une satisfaction inexprimables. Tout sembloit nous présager les plus grands succès sous un Chef d'un mérite si distingué, qui ne tarda point à développer ses talens militaires, & qui mit tout en œuvre pour s'attirer l'estime des officiers & la confiance du soldat.

Il commença par visiter tous les postes le long des bords de la Meuse, qu'il trouva entièrement négligés. Il y régnoit un tel découragement, & si peu de discipline, que les commandans de ces postes refusèrent de faire leurs rapports au commandant de la colonne, M. du Chatel ; ce qui ne pouvoit naturellement provenir que du peu de confiance qu'on avoit en lui.

La force de la colonne de Bouvignes montoit à-peu-près à 7000 hommes, tant infanterie que cavalerie, & étoit composé des régimens de

Namur & de Bruges, d'un bataillon de celui de West Flandres, d'un de celui d'Anvers, des corps des chasseurs de Lorangois & de Marneff, & une compagnie de volontaires habillés en habit court jaune, collet & paremens noirs. Elle se distingua par sa valeur pendant toute la campagne, fut le fléau de l'ennemi, & porta toujours le nom de Braves Canaries. Il y avoit aussi quelques autres compagnies de volontaires, & les régimens des dragons de Flandres & de Cumptigh.

Celle des Autrichiens pouvoit aller à 5000 hommes, tous soldats faits & aguerris, commandés par un grand nombre d'officiers instruits dans l'art militaire : c'étoit malheureusement par où l'armée Belgique péchoit ; la plus grande partie, n'ayant jamais servi, n'avoit aucune notion de l'art de la guerre, & n'y pouvoit suppléer que par le grand nombre, beaucoup de bonne volonté, & par une bravoure distinguée.

Mais avant tout, parlons un instant des motifs qui ont pu déterminer le Chef à faire continuellement des attaques sur l'ennemi. On a observé plus haut, qu'une armée battue au commencement d'une campagne perd beau-

coup de son courage, & qu'il faut beaucoup de tems pour la rassurer. Il faut donc, pour ranimer les troupes, concerter des petites attaques où l'on ne risque pas la totalité de l'armée, & leur prouver par-là qu'elles ne peuvent manquer de remporter l'avantage pour peu qu'elles se prêtent de bonne volonté: c'est le moyen de les convaincre que les troupes à qui elles ont affaire ne leur sont pas supérieures, & en même tems de les habituer au feu, & introduire un esprit d'entreprise & d'ambition, sur-tout si l'on récompense ceux qui se distinguent. Un autre avantage aussi réel, c'étoit de connoître les officiers intelligens que l'on pouvoit placer à la tête d'affaires plus sérieuses. Il faut aussi convenir qu'en exerçant ainsi les troupes, on harceloit continuellement l'ennemi, qui étoit éparpillé le long de la Meuse dans des petits postes foibles, & détachés les uns des autres, de manière qu'il ne pouvoit porter des secours aux endroits attaqués; ce qui procuroit à nos troupes le moyen d'attaquer les Autrichiens avec une force infiniment supérieure à la leur.

D'ailleurs ces attaques réitérés changeoit entièrement la face des affaires, en mettant

l'ennemi sur la défensive ; & nous assuroient une tranquillité réelle, suivant les maximes même du feu Roi de Prusse, " que pour pouvoir dormir tranquillement, il ne faut point laisser dormir son ennemi." En ceci, on réussit parfaitement à la colonne de la nouvelle route ; car les ennemis, toujours inquiets d'être attaqués, restoient sous les armes toutes les nuits depuis onze heures du soir jusqu'à la pointe du jour. Ces fatigues continuelles harassoient leurs soldats, & les portoit tous les jours à désertter. Un avantage non moins considérable, c'étoit de tenir nos troupes en haleine ; car rien n'est assurément plus nuisible à la discipline & à l'obéissance militaire que l'oïveté ; & on sera obligé de convenir que les succès du Colonel Koehler pendant cette campagne ne peuvent être attribués qu'à sa vigilance, & à l'estime qu'il s'est acquise, en introduisant dans sa colonne un esprit de subordination, d'honneur, & d'émulation. Les officiers qui ont eu l'avantage de servir sous lui, ne peuvent s'empêcher de convenir que jamais Chef ne fut plus juste, ni plus généralement aimé.

Sa première opération fut d'établir des nouveaux postes dans les endroits nécessaires, de

placer des canons dans les points avantageux, de faire construire des batteries pour les couvrir, des chemins dans les bois & dans des lieux presque inaccessibles, sur la cîme d'un rocher escarpé, au-dessus de Moniat : il surmonta toutes les difficultés qu'on avoit trouvées jusqu'alors, & y plaça de la grosse artillerie.

Cette batterie étoit très-avantageusement placée, & pouvoit diriger son feu sur toutes les hauteurs des environs, dont l'ennemi étoit maître.

Il trouva à Bouvignes deux pièces de canon de 36 liv. de balles, dont le Baron de Rosée avoit fait présent à la Nation Belgique dès le commencement de la révolution ; elles étoient enterrées, oubliées, & personne y sembloit faire attention. Il ne négligea rien pour les faire monter de suite sur des affûts, & en 5 à 6 jours la première fut en état d'être placée en batterie.

Ce Commandant, toujours actif, alla examiner la position de l'ennemi, & reconnoître le terrain. Il se fit accompagner du Major de Villers Masbourg, officier de mérite, qui étoit

plus à même de donner des renseignemens sur ce sujet, étant lui-même du pays.

Le Colonel Koehler ayant projeté d'essayer une petite attaque le 10 Juin, ordonna au Major de Mœurs de passer la Meuse avec quatre compagnies du régiment d'Anvers & celle des Canaries commandée par le Capitaine Du Monceau. La première attaque se fit assez bien jusqu'à la moitié de la montagne appelée la hauteur de Freye, ou d'Anseremme, quand tout-à-coup ce Major, abandonnant sa troupe, repassa la Meuse, *soi-disant pour aller manger & boire*; & malgré les instances réitérées du Colonel Koehler, il ne voulut jamais retourner. Les soldats sans chef commencèrent à lâcher pied, & à abandonner la montagne. On envoya aussitôt une compagnie du régiment de Namur, pour couvrir la retraite de cette troupe débandée; elle soutint très-bien le feu de l'ennemi: le Capitaine, Comte de Romrée, qui la commandoit, officier très-brave, fut le seul qui perdit la vie dans cette action; & tout le monde repassa la rivière. Cette première attaque prouva la nécessité d'accoutumer les officiers & les soldats aux entreprises militaires, & combien sans cela il y auroit eu à risquer

d'engager des affaires générales avec des troupes nouvellement levées.

Sur ces entrefaites, une des pièces de 36 étant montée sur son affût, & le Colonel Koehler ayant fait préparer pour ce canon des cartouches de douze boulets, de 3 liv. chaque, ordonna de couper un chemin dans le Bois de Freye, au-dessus du château, & de laisser un rideau d'arbres pour masquer la batterie jusqu'au moment où la pièce devoit jouer. Elle étoit tellement placée qu'elle battoit sur l'aile gauche des ennemis, & les prenoit directement en flanc. Cette pièce fut placée le 17 du même mois de Juin, à deux heures du matin, quand à 4 heures le régiment de Namur & la compagnie des Canaries passèrent la Meuse à Moniat, dans des bateaux. Ce régiment étoit commandé par le Lieutenant-Colonel Lierneux, & le Major de Villers Masbourg. Le bataillon commandé par ce Major se forma en ligne de bataille vis-à-vis de l'ennemi, & monta la montagne de front, & avec beaucoup de bravoure, tandis que l'autre bataillon continua de marcher en colonne par le chemin, pour tourner l'ennemi, & le prendre entre deux feux.

Les ennemis s'étoient retirés derrière la crête de la montagne, d'où ils tiroient comme s'ils eussent été placés derrière les parapets d'une forteresse. La pièce de 36 donna dans ce moment en plein sur leur flanc, & leur tua beaucoup de monde. Le Colonel Koehler, avançant sous le feu le plus vif de l'ennemi entre les deux lignes, encouragea les troupes, & les anima pour le suivre, & protéger un commandant que ce trait de sang-froid nous a rendu cher & redoutable à l'ennemi : il voyoit avec plaisir l'esprit de bravoure & d'énergie dont le régiment de Namur s'animoit, en combattant avec la plus grande résolution : il leur commanda, " Tombez dedans avec la baïonnette ; ne perdez point de tems à tirer. "—Ce régiment ne balança point à obéir ; & l'ennemi se sauva en désordre, laissant sur le champ de bataille 300 morts.

Une circonstance remarquable mérite d'être racontée : Un officier volontaire, qui s'étoit distingué par son zèle à encourager la troupe, & par sa bravoure étant parvenu des premiers sur la hauteur, sous le feu des canons & obusiers de l'ennemi, vit rouler une grenade, qu'il prit dans la main pour en ôter la fusée ; mais

dans cet instant la grenade creva ; &, comme si elle eût respecté son courage, elle ne lui fit pas le moindre mal.

La montagne prise, les ennemis en déroute, & le régiment de Namur s'étant formé en ligne de bataille sur le terrain d'où il venoit de chasser les ennemis, n'attendoit plus que les canons pour s'y soutenir ; mais l'incapacité des ingénieurs, & leur peu d'expérience, ayant fait retarder le passage des canons, ils ne purent y arriver à tems ; & à peine avoient-ils passé la Meuse avec M. Amand, Major d'Artillerie, qui en avoit la direction, qu'un détachement des dragons Autrichiens, avec infiniment de hardiesse, perça la ligne, se porta droit aux canons qui étoient en marche, & fit prisonnier de guerre ledit Major. Ce détachement ne consistoit qu'en 22 dragons, dont 15 furent tués par le feu des batteries croisées, placées le long de la Meuse ; & malgré cela, les 7 autres emmenèrent avec eux une pièce de canon. Cette action courageuse leur fit beaucoup d'honneur ; mais le canon ne valoit assurément pas 15 dragons de cette trempe : d'ailleurs cette manœuvre de la part des dragons Autrichiens n'est point étonnante, puisqu'ils

étoient assurés de ne point rencontrer de cavalerie, n'y en ayant point encore de montée alors.

Le régiment repassa l'eau avec une perte peu considérable, vu le feu vif & soutenu qu'ils avoient effuyé. Il y eut dans cette affaire 13 hommes de tués, 29 de blessés, & 4 de pris par les ennemis, qui les conduisirent dans leur camp, & les massacrèrent de sang-froid. Cet acte de barbarie sera une tache éternelle pour les personnes qui l'ont toléré; on ne croira jamais que chez des nations policées il se soit trouvé des officiers qui aient ordonné une atrocité de cette nature.

Les députés du Congrès Souverain établi à Namur résolurent de mettre une somme de 10,000 florins sur la tête du Baron de Bleckem, Colonel & Commandant du régiment de Wirtemberg, qui, selon tous les rapports des déser-teurs, & les autres notions qu'on avoit pu avoir, étoit celui qui avoit ordonné cet outrage, contraire à toutes les loix de la guerre & de l'humanité; mais le* Général Koehler, avant de

* Il fut avancé au grade de Général Major le 27 Juin.

laisser promulguer cette prime, envoya un trompette avec une lettre au Général Marquis de Corti, qui commandoit l'aile gauche de l'armée Autrichienne à Falmagne, afin d'avoir une explication à ce sujet. Voici sa lettre :

Lettre envoyée au Général Corti, le 1^{er} Juillet.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

DES personnes prétendant avoir été témoins du fait, affurent que le Colonel de Bleckem, commandant sous vos ordres, a fait massacrer de sang-froid, en présence des troupes, quatre de nos prisonniers emmenés à son quartier. Quelque incroyable que soit un tel acte de barbarie, la multiplicité des témoignages à ce sujet excitent l'indignation de la Nation Belgique, & m'imposent les devoirs de m'en éclaircir. Je m'adresse, pour cet effet, à vous, Monsieur, persuadé que vous devez être également intéressé à démentir un fait pareil, ou à le punir s'il pouvoit exister. J'aime à me persuader que si quelqu'un dans votre armée pouvoit montrer une ame aussi atroce, aucun homme d'honneur ne pourroit se résoudre à servir avec lui.

J'attends une réponse positive & catégorique;
& j'ai l'honneur d'être, avec la plus haute con-
sidération,

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Votre très-humble & très-

obéissant Serviteur,

(Etoit signé) GEORG. FRED. KOEHLER,
Général Major, com-
mandant la colonne
sur la Meuse.

L'adresse étoit,

A Monsieur,

Monsieur DE CORTI,

Général des Autrichiens,

à Falmagne.

Le Général recevoit tous les jours des rapports des espions & déserteurs, que l'ennemi travailloit à la construction d'un pont sur la Lesse, & qu'ils avoient intention d'en jeter un sur la Meuse, près du château de Freye, place très-avantageuse pour un tel projet, à cause d'un grand chemin qui conduisoit sur la hauteur opposé à leur position, & de la montagne d'Anseremme, qui la dominoit entièrement. L'ennemi avoit commencé de construire une batterie sur cette montagne; mais elle étoit tellement dominée par celle de Moniat, qu'il fut obligé de l'abandonner à moitié achevée. Cette même batterie dominant aussi sur le flanc du pont qu'ils avoient dessein de construire, rendit leur projet impraticable. Un autre endroit aussi facile pour tenter un passage étoit la position de Ronchene. L'ennemi auroit pu, sous la protection de 3 ou 4 pièces de canon, y construire un pont, d'autant mieux qu'il y a un bon guet près de cet endroit, vis-à-vis du pont de St. Jean; mais il a le défaut d'être dominé par des feux croisés en outre d'être un point saillant, sans moyen de le flanquer, ni de voir le pied; ou, pour s'expliquer suivant le langage des ingénieurs, en fait de fortification, c'est un angle mort, d'une très-grande

étendue, & tout uni, sur lequel un corps de troupes auroit pu se former sans danger, & monter aisément sur la largeur d'une division de front. Suivant les rapports, ils devoient construire leur pont sur des bateaux dans la Lesse, & les conduire dans cette même place sans obstacle. Pour ôter à l'ennemi toute idée d'effectuer ce dessein, le Général commença par faire placer des troupes aux deux fermes de Ronchene; poste assurément très-dangereux, comme on peut se l'imaginer, & auquel personne n'avoit songé jusqu'alors. Il fit faire aussi un épaulement qui pût couvrir quelques troupes, de grands fossés à travers les endroits accessibles, des abatis au pied de la colline, en coupant de gros noyers qui empêchoient auparavant la vue de cette plaine. Au-dessus de ces ouvrages on éleva un parapet garni de traverses, pour couvrir les troupes des feux croisés d'Ordonne en front, & ceux en flanc de la roche à Bayard & d'Herbichenes. Derrière ces lignes il fit construire de très-fortes batteries, qui donnoient sur tous les endroits où une colonne pouvoit se déployer après avoir vaincu ces premiers obstacles. Ces batteries étoient fermées, en guise de redoutes, ayant des flancs pour la mousqueterie; & ceux-là même étoient tous

dominés par une autre montagne en arrière, où il y avoit des canons. Ce point ainsi fortifié, & hors de toute inquiétude, il voulut faire couler à fond, devant le Pont de St. Jean, & en travers de l'embouchure, un bateau chargé de pierres ; mais à cause du peu d'intelligence des ingénieurs, qui n'avoient aucune idée de leur profession, on ne put jamais y parvenir : au contraire, ils placèrent ce bateau au milieu de la rivière, à côté d'une île qui auroit parfaitement servi les desseins de l'ennemi, s'il avoit eu l'adresse de s'en emparer. Le Général, sans perdre de tems, le fit enlever, & n'osa plus risquer une seconde tentative. Il ne discontinua pas de faire travailler dans tous les villages, à la construction des affûts, pour 14 pièces de canons de 36 liv. de balles, qu'il avoit eu le bonheur de découvrir dans les environs, qui avoient été fondus pour les Hollandois ; mais ils étoient toujours restés dans une fonderie près de Bouvignes. Une chose assez remarquable, c'est que le Général, après s'être procuré dans les environs cette grosse artillerie, après avoir fait construire les affûts nécessaires, après avoir trouvé le moyen de faire couler des boulets pour ces calibres, avoit encore établi un laboratoire au parc de l'artillerie, où il faisoit faire
tout

tout ce qui étoit nécessaire pour cette partie : afin de suffire aux besoins de toute la colonne, il faisoit acheter à Dinant les étoffes pour faire les gargouffes, les fers-blancs pour les boîtes à cartaches ; & ayant appris que les Autrichiens avoient dessein d'acheter dans cette ville les poudres qui s'y trouvoient, il les prévint, en faisant payer un sol de plus la livre : ainsi, par son intelligence & son activité, il se procura sur les lieux, ce que beaucoup d'autres auroient peut-être fait venir des pays étrangers.

Vers la fin du mois de Juin, le Congrès Souverain avoit ordonné de diminuer la paie des Chasseurs du corps de Lorengoïs ; & au lieu de 10 sols, il l'avoit fixée à 8 sols & demi : cet ordre avoit été communiqué à ce corps, sans en faire part au Général. Tout à coup ces Chasseurs se révoltèrent. Le Congrès, craignant tous les dangers qui pouvoient résulter de ce soulèvement, laissa au Général la faculté de refuser ou d'accorder les 10 sols de paie. Il savoit combien il est pernicieux, dans la discipline militaire, de se laisser vaincre par ses inférieurs, sur-tout par le tumulte ou la désobéissance des soldats, & le danger qu'il y a de

leur céder ce qu'ils prétendent avoir par la force, commença par user de prudence; mais avec toute la fermeté possible, il se détermina, puisque l'ordre en étoit donné, de le faire exécuter à tout événement. Il harangua les Chasseurs; leur fit sentir l'impossibilité où étoit l'Etat de soutenir une dépense aussi énorme, & leur fit valoir la cause pour laquelle ils combattoient. Toutes ses remontrances ne faisant aucun effet sur leur esprit, il ordonna aux Volontaires Malinois de prendre les armes, & de les mettre à la raison; mais ceux-ci le refusèrent, & se joignirent avec les Chasseurs. Pour lors il fut contraint de commander au détachement d'Anhée, sous les ordres du Capitaine Pamelrode, de marcher contre les mutins; ce que ce Capitaine exécuta sur-le-champ, & de manière à lui faire honneur. Les Chasseurs, voyant la persévérance du Général, & qu'il avoit déjà fait arrêter quatre ou cinq des plus mutins, dans le dessein de les faire pendre, se soumirent, & demandèrent grâce pour ceux qui étoient arrêtés : le Général leur répondit, que la vie de leurs camarades étoit entre leurs mains, & qu'il leur feroit grâce, pourvu qu'ils promissent d'exécuter les ordres du Congrès Souverain, de se comporter avec

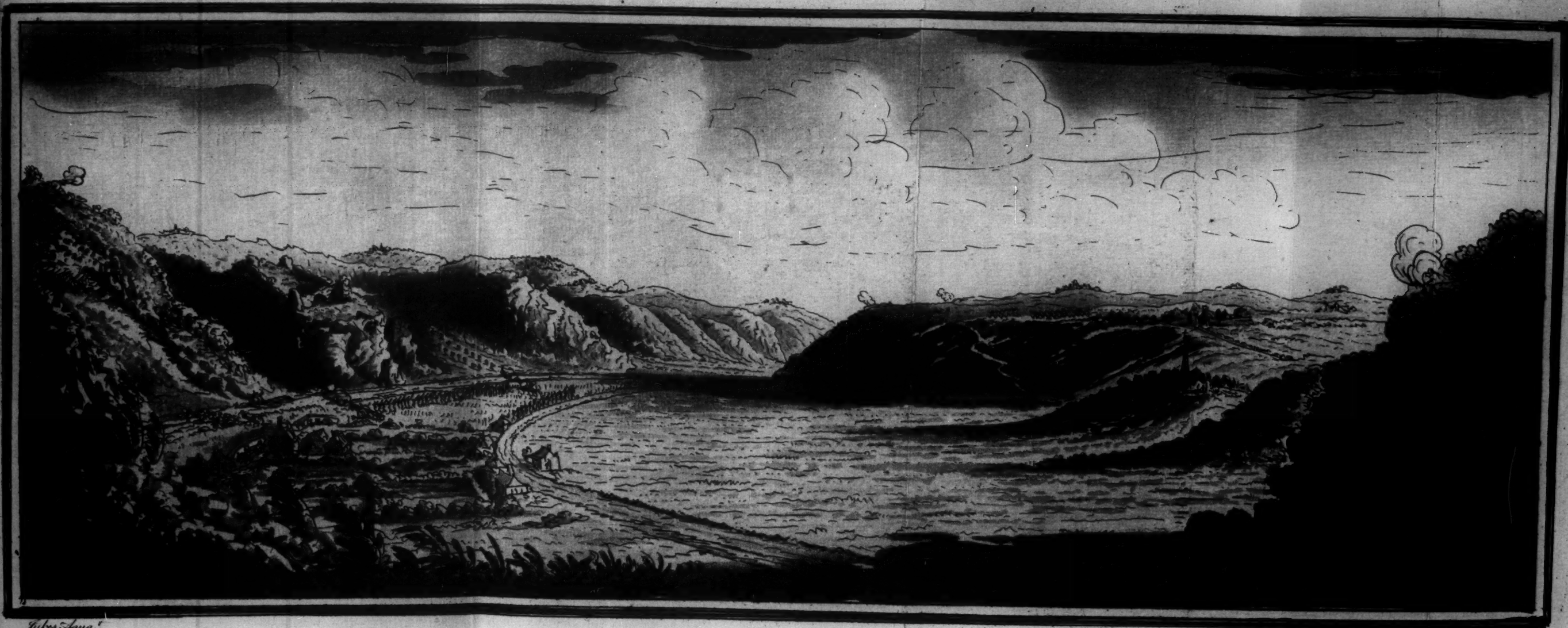
soumission comme de braves & loyaux militaires; qu'il leur donnoit sa parole d'honneur de ne les point punir, mais qu'il les garderoit en prison pour ôtages, jusqu'à ce qu'il eût des preuves de leur bonne conduite. Depuis ce moment tout s'apaisa, & l'on n'a jamais eu à se plaindre de ces Chasseurs; ainsi, par ce coup d'autorité & de fermeté, la dignité du Congrès restoit intacte; & c'étoit donner un excellent exemple pour introduire la vraie discipline militaire: aussi depuis cet époque, une parfaite tranquillité s'est établie dans toute la colonne, & on n'a plus éprouvé aucun dérangement de cette espèce. Au commencement du mois de Juillet, le Capitaine Smets, qui commandoit le poste de Rivière, passa la Meuse avec un petit détachement, chassa l'ennemi de poste en poste, jusqu'au château d'Estroie, & fit ensuite sa retraite avec très-peu de perte: les soldats remportèrent avec eux les dépouilles & le butin qu'ils avoient pris sur les Autrichiens. Un esprit d'entreprise commençoit à naître parmi la troupe, & prouvoit combien il étoit nécessaire de répéter souvent des attaques pareilles, sur-tout pour aguerrir les soldats. Celle-ci fut faite pour favoriser le passage des vivres dont les ennemis avoient dessein de

s'emparer ce jour-là, si la chose eût été possible. Dans le même tems arriva de Bruxelles, le Comte de Baillet de Gewes, & M. Gens-de-Bien, tous deux Membres du Congrès Souverain, députés vers le Général, pour conférer avec lui sur un projet que l'ennemi devoit avoir de passer la Meuse par surprise, au pont de Dinant. Le Général en avoit été informé, & avoit déjà pris des précautions pour en empêcher la réussite, en plaçant une batterie au-devant du pont, & une autre sur la hauteur près de la Justice de cette ville. Cette entreprise de la part des ennemis auroit pu s'effectuer très-facilement, au commencement de l'arrivée du Général; car à chaque instant de gros chariots passoient sur ce pont, sans que la garde se mît sous les armes, ni que les cannoniers des batteries fussent prévenus; l'officier de garde ne faisant pas même visiter les chariots. Mais recevant de toute part des rapports que l'ennemi vouloit absolument exécuter son dessein, qui étoit de passer par cet endroit; il résolut, avec l'agrément de ces Députés, de faire rompre une des arches du pont, & de garnir d'une forte palissade les bords du fossé, avec une retranchement derrière. Voici, suivant les rapports, le projet qu'ils avoient

formé. Ce passage, par le pont de Dinant, devoit être fait sous la protection d'une batterie qu'ils avoient élevée près d'Herbichen, dans l'intention d'y placer deux pièces de fer, de 12 liv. de calibre, qui étoient à Dinant, sur le rivage de la Meuse, & appartenoint à cette ville. Ils avoient déjà fait habiller en bourgeois quelques artilleurs pour les visiter, & trouver le moyen de les faire transporter : on avoit même, à cet effet, voituré des poutres & des planches : ils avoient, suivant les rapports des espions, déjà fait travailler à la construction des affûts, pour les monter. Le Général, sans perdre de tems, ordonna le même soir, 4 de Juillet, à un de ses aides-de-camp, M. Renard, homme de beaucoup de mérite, & très-capable de conduire une expédition, de passer avec trente hommes dans le milieu de la nuit, & de prendre les ouvriers nécessaires pour enlever les deux canons, ainsi que les poutres & planches appartenant aux ennemis, de les placer dans une grande barque, & de les transporter sur la rive gauche de la Meuse ; ce qui s'exécuta parfaitement bien, & sous la protection d'une compagnie du régiment de Namur, commandé par le Capitaine Boisgautier, qui s'étoit placé dans un grand bateau plat,

pour couvrir la retraite, en cas d'accident. Cette expédition se fit si bien, que l'ennemi n'apprit que le lendemain que les canons avoient disparu : on les fit aussitôt monter sur des affûts ; & les ennemis furent fouettés avec les verges qu'ils vouloient préparer pour nous.

Jusqu'ici les vivres, les fourages, & les autres choses nécessaires, étoient venus par bateaux sur la Meuse, sans que les ennemis parussent y faire attention, ni même vouloir les inquiéter ; ce qui étoit très-étonnant, puisque les chevaux qui tiroient ces bateaux devoient passer sur la rive dont ils étoient en possession ; cependant, quelques Chasseurs Autrichiens commençoient à tirer de dessus le château de Poil Vache, ancienne ruine, située sur la crête d'un rocher, au pied duquel coule la Meuse, & où les bateaux de vivres devoient nécessairement passer avec les chevaux & leurs conducteurs. On évita quelque tems les obstacles, en faisant venir les vivres pendant la nuit, & en variant les heures des passages ; mais l'ennemi commença à rendre ces moyens plus difficiles que dans le jour même. Pendant plusieurs nuits, on fit accompagner ces bateaux



Jules-Agnes

Vue du Château de POIL VACHE et des environs D'ANHÉE.

par 2 ou 3 pièces de douze, pour protéger leur passage : cela fatiguoit extrêmement les artilleurs, & les troupes, qui étoient obligés de passer des nuits entières sous les armes, & occasionnoit une alarme perpétuelle depuis Namur jusqu'à Bouvignes. On fut enfin forcé d'abandonner ces moyens ; & les convois de vivres se firent toujours depuis sur des chariots, sans qu'on éprouvât aucun inconvénient. Dans l'intervalle, le Général tenta de former l'attaque de ce château : un détachement des Chasseurs du corps de M. le Lieutenant-Colonel Lorengois, les braves Canaries, ayant à leur tête le vaillant Major Dumonçeau, & une compagnie du régiment de Namur, commandé par le Capitaine Boisgautier, passèrent dans des bateaux ; & le bataillon de West Flandres resta en bataille au bord de la rivière, pour couvrir la retraite de ceux qui étoient passés : ils grimpèrent ensuite la montagne, sous le feu des ennemis, sans tirer un coup de fusil, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, jusqu'à la hauteur de la montagne, & à une bonne portée de fusil. La compagnie du Capitaine Boisgautier, qui étoit passée la première, s'empara d'abord du château ; & ce Capitaine fit dire au Général qu'il avoit pris poste, & qu'il at-

tendoit les ordres. Les autres repoussèrent les ennemis de hauteurs en hauteurs, jusqu'àuprès d'un village nommé Evrehall. Le Général, satisfait de l'avantage déjà remporté, & de la confiance qui se rétablissoit parmi la troupe, ordonna de faire la retraite ; mais leur opiniâtreté & leur acharnement étoient si grands, qu'ils restèrent encore trois quarts d'heure après le signal donné ; les soldats emportant avec eux les dépouilles de quelques hussards du régiment de Wurmsfer, qui avoient été tués. Les troupes, contentes d'avoir repoussé les ennemis, & d'avoir fait quelque butin, rentrèrent dans leur camp au son de la musique, & avec les dépouilles, armes, &c. au bout de leurs baïonnettes, comme des trophées de leur bravoure : cette attaque se fit aussi sous la protection de quelques pièces de 12, placées d'un côté au camp de Champioul, & de l'autre sur une hauteur au-dessus d'Anhée, de façon que les ennemis étoient pris en flanc & de front. Il y avoit aussi quelques pièces ambulantes du même calibre, placées au bord de la rivière. Le but de cette entreprise étoit d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté-là, afin de pouvoir l'attaquer une autre fois avec plus d'avantage dans un point tout opposé.

L'ennemi travailloit, sans discontinuer, à se fortifier dans ses postes le long de la Meuse, & particulièrement du côté de la Ferme d'Ordonnes, où il avoit des redoutes, des batteries, des palissades, & trois retranchemens qui se soutenoient l'un l'autre : non content des ouvrages qu'il construisoit dans ses avant-postes, il ne cessoit, dans l'intérieur du pays, au village de Falmagne, son quartier-général, de construire des redoutes dans tous les endroits avantageux, de manière que ces feux pouvoient se croiser. Le front étoit garni de fossés extrêmement larges & profonds, de palissades, de fraises, & de chevaux-de-frises d'une grandeur énorme ; tous les chemins qui aboutissoient à ce village étoient coupés, & bouchés par des abatis de gros arbres entrelacés.

Le 8 du même mois de Juillet, vers les 9 heures du matin, les ennemis commencèrent à tirer des batteries d'Ordonnes avec 5 pièces à la fois, contre celles que nous avions près des fermes de Ronchenne, dans l'intention assurément d'essayer la fermeté des artilleurs, & de voir s'ils pouvoient compter sur leurs propres batteries, pour couvrir un passage dans cet endroit ; mais ils eurent la mortification d'é-

prouver que tous les efforts de leurs canonnades, qui durèrent jusqu'à trois heures après-midi, ne fit broncher aucun canonnier de son poste, & que leur feu ne fit aucun effet. Il n'en auroit pas été de même, s'ils avoient voulu faire cette épreuve quelques jours auparavant: personne n'auroit pu y rester, car cette position étoit entièrement dominée de tous côtés; mais on avoit prévenu leurs intentions, en y faisant construire de fortes batteries.

Le Général Koehler, ne pouvant faire aucune attaque avantageuse, à cause du mauvais tems & des pluies continuelles, ne laissa point d'inquiéter l'ennemi, en le harcelant continuellement par de fausses alarmes toutes les nuits; quelquefois en faisant tirer des salves de canon, tantôt en faisant faire des feux de mousqueterie, & battre la générale dans les camps. Ces alarmes ne manquoient jamais de faire mettre leurs troupes sous les armes toute la nuit; ce qui fatiguoit beaucoup les soldats, & les décourageoit tellement qu'ils désertoient en très-grand nombre: quoique les moyens dont ils se servoient pour empêcher la désertion fussent très-bons, ils n'étoient point suffisans. Leurs sentinelles près de la Meuse étoient placées deux à deux;

un affidé avec un autre. Outre cela, les rochers & buissons étoient garnis de chasseurs qui tiroient une plus haute paie, & étoient ou volontaires, ou anciens soldats très-affidés. Tout le tems qu'ils n'étoient point sous les armes, ils étoient renfermés dans des granges ; & il n'étoit nullement permis à ceux qui étoient campés, de sortir du camp sans être considéré comme déserteur. En leur donnant l'ordre tous les jours, on leur faisoit entendre qu'on étoit maltraité parmi les patriotes ; & on tâchoit de les contenir, en leur promettant sous peu des renforts, qui néanmoins étoient toujours remis du 1 au 15, du 15 au 1, & ainsi de suite, jusqu'à la fin d'Octobre que ces renforts arrivèrent effectivement. On avoit aussi fait espérer aux soldats le pillage des abbayes & de la ville de Namur.

De tems à autre on faisoit marcher des troupes d'une colonne à l'autre, comme un nouveau renfort ; & ceux-ci disoient à leurs camarades, qu'ils étoient relevés par de nouveaux-venus. On établissoit de nouveaux camps, où il n'y avoit que peu ou point de monde : la nuit on faisoit marcher des troupes vers Bauring ; là elles changeoient d'uniforme, & on les voyoit

revenir le lendemain en grande parade avec le nom d'un autre régiment : enfin, l'art des Autrichiens pour soutenir le courage de leurs troupes, & les empêcher de désertir, en leur cachant aussi bien qu'à nous, leur foiblesse, étoient assurément admirable, & vaut bien la peine d'être étudié. Jamais il n'a été possible de connaître la force de leurs postes ; car où il y avoit un jour 300 hommes, le lendemain il ne s'y en trouvoit plus que 50 ; & ainsi de tous côtés : le feu Roi de Prusse même recommandoit à ses généraux cette manœuvre à l'égard des Autrichiens. Une chose bien assurée avec eux, c'est que s'ils sont véritablement en force, ils ne feront aucune parade, & ils se tiendront cachés & tranquilles, & l'on peut compter qu'ils ont en vue quelque projet ; mais si au contraire ils font mouvoir leurs troupes par des marches & des contre-marches, des déploiemens, ou autres évolutions militaires, il n'y a rien à appréhender, leur intention n'est point d'attaquer ; & c'est une preuve qu'ils sentent que leurs forces ne sont pas suffisantes.

Mais comme l'ennemi auroit pu s'imaginer qu'on le craignoit, ou que l'on étoit dans le dessein de se tenir sur la défensive, parce qu'on

avoit rompu une des arches du pont de Dinant, le Général fit d'abord commencer un autre pont, dans un endroit infiniment plus favorable pour les opérations militaires de cette colonne. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que ce pont, construit à travers la Meuse, étoit placé de façon à ne pouvoir être vu par les ennemis, & que malgré qu'ils eussent 5 à 6 différentes batteries qui tiroient continuellement de ce côté, ils n'ont jamais pu le toucher, ni avec les grenades tirées des obusiers, ni avec leurs boulets de canon, qu'ils étoient obligés de tirer au hasard, ou qu'ils tiroient mal-adroitement. Ce pont étoit construit à un endroit appelé Moniat, dont on a parlé plus haut ; & il étoit dominé par la batterie du même nom, placée sur une pointe si élevée qu'elle a toujours servi pour observer tous les mouvemens de l'ennemi.

Ce pont étoit dans le fond d'une grande courbe, qui rentroit vers notre position ; de sorte que les coudes faillans de chaque côté éloignoient l'ennemi, & que l'angle de leur position sur la montagne d'Ordennes vis-à-vis de l'emplacement devenoit si aigu, que le parapet de la tête du pont le cachoit entièrement.

Il étoit construit sur de grandes nacres ou bateaux plats, & un pont volant, qu'on pouvoit défaire dans un instant : il y avoit aussi un pont-levis, qui pendant les nuits étoit toujours levé. Dans les ouvrages de la tête du pont, on avoit posé une sentinelle, qui avoit ordre, aussitôt qu'elle s'apercevoit de l'approche de quelques ennemis, de mettre le feu à un tas de fagots goudronnés. C'étoit le signal convenu, qui servoit en même tems à éclairer la plaine, & à procurer aux pièces de 36 braquées à cet endroit, & toujours chargées à mitraille, de découvrir où étoient les ennemis.

Un peu à la droite de ce pont, il y avoit une île, où l'on avoit fait des ouvrages qui servoient aussi à défendre le pont en cas d'attaque ; & derrière ce pont il y en avoit d'autres, construits de gabions, & d'une petite batterie pour deux pièces de campagne de 3 ou de 6 liv. de balles. A côté de cette île, il y avoit un guet très-propre pour y passer de la cavalerie ; mais pendant la nuit, une pièce de 36, également chargée à mitraille, étoit constamment pointée contre ce guet, qui étoit encore rempli de chevaux-de-frise, & de fraises garnis de pointes de fer.

La construction de ce pont fut à peine achevée, que l'on commença à faire un nouveau chemin, environ 400 pas au-delà, sur le revers de la montagne d'Anseremme, du côté des ennemis, qui ne pouvoient ni l'empêcher ni inquiéter les paysans qui y travailloient. Il y avoit toujours quelques Canaries ou soldats de bonne volonté commandés pour couvrir les ouvriers, & empêcher les chasseurs Autrichiens d'approcher. Pendant qu'on travailloit à ce chemin, il y eut un soldat du régiment de West Flandres & un Canarie, qui furent en avant attaquer une garde Autrichienne, composée de 20 hommes au moins. Ils tirillèrent les uns contre les autres pendant 2 heures entières, & ces deux braves gens, d'un courage peut-être sans exemple, vinrent à bout de repousser du poste la dite garde, & de s'en emparer. Ils revinrent ensuite triomphant, & portant les dépouilles d'un soldat qu'ils avoient tué. Ce trait de bravoure mérite sans doute de trouver place dans l'histoire. Toutes ces opérations militaires exerçoient les troupes. L'attention qu'elles voyoient qu'on avoit pour les faire réussir dans leurs entreprises, & l'émulation qui commençoit à naître parmi elles, fut un moyen sûr d'introduire la discipline militaire.

Cette sage conduite du Général étoit bien faite pour gagner l'estime & la confiance de toute la colonne qu'il avoit sous ses ordres.

Le soldat avoit joui jusqu'alors de la gratification d'une demi-livre de viande par jour, en considération de la difficulté qui avoit existée dès le commencement, & qui existoit encore, de pouvoir s'en procurer à un prix raisonnable. Ce pouvoit être un vice, mais il étoit enraciné, & tellement que, dans le tems que le Comte Henri du Chatel commandoit, on avoit voulu essayer de révoquer cette gratification : mais toute l'armée voulant se révolter, on fut obligé de céder. Cependant des personnes, jalouses de ce que ce Général Major s'attiroit l'estime non-seulement de l'armée, mais encore de toute la Nation Belgique, essayèrent de faire révoquer par le Congrès cette gratification de viande accordée au soldat ; espérant peut-être de réussir à faire détester le Général parmi la troupe, ou à détruire la confiance qu'on avoit en lui, sur-tout depuis qu'il avoit déjà été obligé de diminuer la paie des chasseurs du corps de Lorengois, comme on a dit ci-devant, & tandis que ceux de la colonne d'Andoye sous les ordres du Général Schoenfeld jouissoient de cette paie près d'un mois après qu'elle avoit été revoquée pour celle

celle de Bouvignes. Nonobstant toutes les difficultés & les tracasseries qu'on méditoit contre lui, le Général Koehler ne se découragea pas, & fit publier dès le lendemain l'ordre qu'il avoit reçu de révoquer la gratification. Il prévoyoit assurément bien des difficultés & des murmures; mais la douceur avec laquelle il s'y prit, & sa fermeté, parvinrent, à son grand étonnement même, & au dépit de bien des gens, à soumettre les soldats, sans qu'ils se portassent à la moindre extravagance.

Vers la fin du mois de Juillet, Monsieur de Villers Grandchamp, Major du régiment de West-Flandres, & commandant le poste du Bac au Prince, fit rapport au Général qu'il venoit d'apprendre que le Ministre de France, par ordre du Roi, avoit accordé aux Autrichiens la permission de passer la Meuse à Givet, pour entrer par la France dans les Pays-Bas. On y envoya de suite du canon & des troupes, pour renforcer ce poste : mais bientôt on eut lieu de se tranquilliser sur ce rapport ; car les bourgeois, joints avec les soldats de la garnison de cette ville, s'y opposèrent de toutes leurs forces, en faisant braquer sur le Mont d'Or, Charlemont, & autres endroits favorables, une trentaine de

canons de 24 liv. de balles. Les grenadiers, & quelques bourgeois, vinrent en députation au premier camp assurer le chef du poste, que quoique leur commandant, le Sieur De Janelle, voulût permettre le passage des troupes Autrichiennes par la France, ils n'y consentiroient jamais. Ils envoyèrent de même une députation aux Autrichiens, pour les prévenir que s'ils avoient envie de se présenter dans les environs de leur ville, on se trouveroit contraint de repousser la force par la force, que toutes les batteries étoient prêtes, & que tous les bourgeois étoient armés : cela mit fin aux projets que l'ennemi avoit formé de passer par le territoire de Givet.

Les membres de la municipalité de cette ville, députèrent de suite quelques-uns de leurs collègues, pour faire une représentation à l'Assemblée Nationale de Paris, afin de révoquer cet ordre ; & on eut la satisfaction d'apprendre, peu de jours après, que non-seulement l'ordre avoit été révoqué, mais que tout passage étoit interdit aux Autrichiens.

Un ancien axiome dans l'art de la guerre, c'est de se méfier des postes dont l'attaque semble impraticable ; car en se reposant trop sur

l'impossibilité d'y être attaqué, on facilite ordinairement à son ennemi le succès d'une entreprise. Le Général, en visitant les postes, fit cette réflexion, & la communiqua à un de ses aides-de-camp, le Capitaine Renard, en reconnoissant la position de l'ennemi à Herbichen, où il y avoit une gorge si rapide qu'il sembloit qu'aucune troupe ne la pouvoit grimper, & qui vraiment n'auroit pu être emportée par mille hommes, si cinquante l'eussent défendue. Il lui répéta même, qu'il ne doutoit point du succès de l'attaque de ce poste, & de la redoute placée sur la pointe d'un rocher appelé le Pas de la Roche à Baiard, en lui indiquant cette gorge par où on devoit monter.

M. Renard demanda au Général la permission de pouvoir en faire l'essai ; la batterie de la roche à Baiard nuisant beaucoup à celles de Rochennes, il le lui accorda ; & comme tout dépendoit du secret, il ordonna l'attaque pour la même nuit. Le régiment de West-Flandres, commandé par le Lieutenant-Colonel Baron d'Ernatus, les Canaries par leur brave Major Dumonceau, furent employés pour l'entreprise. La compagnie des Chasseurs, conduite par le

Capitaine Geresheim, eut ordre de défendre le chemin qui est au pied de la montagne, pour empêcher l'ennemi de couper nos troupes. Trois compagnies du régiment de Namur, couvroient les bateaux de passage, & la communication aussi bien que la retraite.

Les troupes commandées pour l'attaque passèrent la Meuse à onze heures du soir sur deux bateaux vis-à-vis de cette roche. L'ennemi tiroit de tous côtés, & ne faisoit point attention à cette gorge, la supposant inaccessible, & l'obscurité empêchant de découvrir les troupes, jusqu'au moment qu'elles fussent montées. Elles tombèrent sur eux, la baïonnette au bout du fusil, prirent la redoute, tuèrent ou firent prisonniers les soldats qu'elles rencontrèrent, & ensuite mirent le feu dans tous les ouvrages. Cette manœuvre s'exécuta sous le feu continuel qui venoit de la Cense d'Herbichen, & derrière nos troupes. Quand cette première expédition fut achevée, le Major Dumonceau fit changer le front de ces braves Canaries, & marcha droit vers une pièce de canon qui tiroit sur eux à carouches. L'ennemi n'eut que le tems d'y mettre l'avant-train, & de s'enfuir, bride abattue, bien loin derrière la dite ferme, avec les troupes, qui

l'accompagnèrent également à toutes jambes, mais laissant à la Cense leurs bagages, que les Canaries ne firent aucune difficulté de piller : aucun d'eux, cependant, n'y mit le feu, quoique la proposition en eût été faite ; mais au contraire quelques-uns objectèrent que ce seroit faire la guerre aux payfans, & non aux Autrichiens. On a assuré depuis que sept officiers s'étoient cachés dans une cave, croyant être entourés ; mais ceci peut être révoqué en doute. Les troupes revinrent, & descendirent la même gorge à la pointe du jour : en repassant la Meuse, un coup de fusil tiré au hasard tua le brave Capitaine des Canaries, M. Beau. Il n'y eut que lui de tué ; deux autres furent blessés. Les ennemis tirèrent une bonne partie de la matinée sans aucun effet, avec toutes leurs batteries d'Herbichen & d'Ordennes. Deux pièces de 36 ne cessèrent, toute la journée & la nuit suivante, de tirer à cartouches sur la redoute de la roche à Baïard, pour empêcher les ennemis d'en approcher, & de l'éteindre ; aussi brûla-t-elle pendant deux jours & demi.

Le jour suivant une patrouille alla attaquer, de son propre mouvement, une garde retranchée, & forte de 27 hommes, que les ennemis

avoient au bord de la Lesse, près du pont de St. Jean. Cette patrouille réussit à les chasser ; elle emporta une croix qui y étoit placée, des fusils, des marmites remplies de soupe, & d'autre butin : elle mit aussi le feu à leurs baraqués ; & contente de la réussite, elle planta cette même croix devant son poste, & en face de l'ennemi.

Des Chasseurs Autrichiens du château de Dinant, ne cessant point de tirer sur la garde placée près du pont de la dite ville, & ayant déjà blessé quelques soldats & tué deux sentinelles, on fut obligé de pointer en face de ce château deux pièces de 36, pour en déloger les Chasseurs ; mais comme ces canons inquiétoient beaucoup les Dinantois, parce que, étant dirigés horifontalement au-dessus de leur ville contre les murailles du château, les boulets revenoient quelquefois dans leurs jardins, ils écrivirent une lettre au Général pour le prier de faire cesser leurs inquiétudes, alléguant que les ennemis étoient si bien couverts par les anciens débris des rochers & des murailles, qu'il étoit impossible de les empêcher de tirer de ce château. La réponse du Général fut simple, mais bonne : il dit que

quand les ennemis cesseroient de tirer de derrière leurs murailles, il feroit cesser de tirer contre ; & que s'il ne pouvoit venir à bout de les faire taire avec des pièces de 36, il feroit son possible pour y réussir avec des pièces de 48. Il eût été risible, que pour obliger les habitans de Dinant, on laissât tuer les gardes de nos postes avancés, tandis sur-tout qu'on avoit les moyens de se faire respecter.

Les Dinantois laissèrent entrevoir qu'ils avoient déjà parlé à M. le Colonel de Lufignan, commandant les troupes Autrichiennes à Jemchen, & que le dit Colonel se feroit contenté que le Général eût demandé une trêve pour leur château : ils eurent même l'adresse d'arranger les propositions comme si c'eût été le Général qui eut demandé à faire des arrangemens, & non eux ; mais la réponse aux propositions de M. de Lufignan, fut, que les seuls arrangemens à prendre, pour faire cesser le feu de nos canons étoient de s'éloigner hors de leur portée ; qu'il ne demandoit aucunement de faire cesser leur tirailleterie de dessus le château ; qu'il avoit de quoi leur répondre ; que c'étoit d'ailleurs aux Dinantois à faire valoir leur neutralité & leur indépendance auprès des Autrichiens, pour les empêcher de tirer de leur château, qu'alors

le feu de nos canons cesseroit de lui-même ; qu'ainsi l'arrangement étoit très-simple, & que la vraie cause de leur malheur & de leur inquiétude, venoit uniquement des Autrichiens.

Le Général résolut, le 3 d'Août, d'essayer une attaque nocturne sur la Cense de Haut, vis-à-vis du château de Freye, où il favoit que les ennemis avoient du canon. Il la préméditoit depuis quelques tems ; mais le secret étant la base de tout succès militaire, il n'en fit part à personne avant le dernier moment. Vers le milieu du jour même de l'affaire, il fit venir avec lui les deux commandans désignés pour l'entreprise, leur expliqua clairement le chemin, la conduite qu'ils devoient tenir, & les moyens à prendre pour réussir. A 10 heures du soir, les troupes devoient passer la Meuse à Moniat : un bataillon du régiment de Namur, sous les ordres du Major De Villers Masbourg, dont deux compagnies devoient se détacher pour faire une fausse attaque sur la montagne d'Anseremme ; une troisième, se porter vers le pont de St. Jean, pour s'opposer au passage des ennemis ; & les deux autres devoient se tenir dans la tête du pont, pour empêcher toute surprise, & couvrir la retraite ; tandis que le bataillon du régiment de

West-Flandres, sous les ordres du Lieutenant Colonel D'Enatius, & les Canaries, avec le Major Dumonceau, devoient se glisser en silence au pied de la montagne le long de la Meuse, jusqu'à une gorge qui se trouvoit derrière la Cense de Haut, entre le village de Falmagne & leur poste; de façon qu'ayant grimpé la montagne, & étendant leur aile droite vers la Lesse, rien ne pouvoit s'échapper de la Cense. Les troupes devoient donc, comme on l'a dit, passer à 10 heures du soir, quand à 7 heures le Général apprit, par un rapport de l'officier qui commandoit près de la rivière le poste de Moniat, que l'ennemi avoit doublé tous ses postes, & faisoit faire de fortes patrouilles de cavalerie, ce qu'il n'avoit point coutume de faire; enfin, qu'il étoit instruit du projet. Le Général, persuadé de la fausseté de ce rapport, le dit à l'officier: celui-ci l'assura qu'il savoit son intention depuis neuf heures du matin; chose impossible, n'ayant confié son secret à personne.

Enfin, le Général partit pour Moniat vers les dix heures & demie. Il trouva la troupe dans l'idée qu'elle ne devoit point passer; néanmoins, il n'hésita point à lui en donner l'ordre, l'assurant que l'ennemi ne savoit rien du projet. Les soldats passèrent la Meuse avec

la meilleure volonté, étant vraiment de braves gens que quelques poltrons vouloient décourager : ils suivirent exactement les ordres donnés, montèrent la montagne sans être aperçus, se formèrent en bataille derrière leur poste, & marchèrent en avant. Les ennemis dans la Cense de Haut, tranquilles auprès de leur canons, voyoient marcher vers eux cette ligne qu'ils prenoient pour un renfort qui venoit du camp de Falmagne, & ne s'embarassoient aucunement de la fausse attaque qui se faisoit devant eux sur la montagne par les deux compagnies du régiment de Namur : mais au cri de *Halte (Werda)*, nos gens répondirent par une décharge générale de mousqueterie, tombèrent dans la Cense, à coup de baïonnettes, sautant par dessus les haies, faisant main basse sur tout, s'emparant des canons, caissons, chevaux d'artillerie, & emmenant avec eux quarante prisonniers de guerre. L'expédition étant finie, ils firent la retraite en règle, emmenèrent 2 pièces de canons, 2 caissons, 15 chevaux d'artillerie, & 7 chevaux de dragons, avec selle & bagage. Les soldats firent beaucoup de butin, les ennemis perdirent infiniment de monde dans cette affaire, quoiqu'on tachât de les épargner autant qu'il étoit possible dans une telle confusion. M. Tancrede, Major

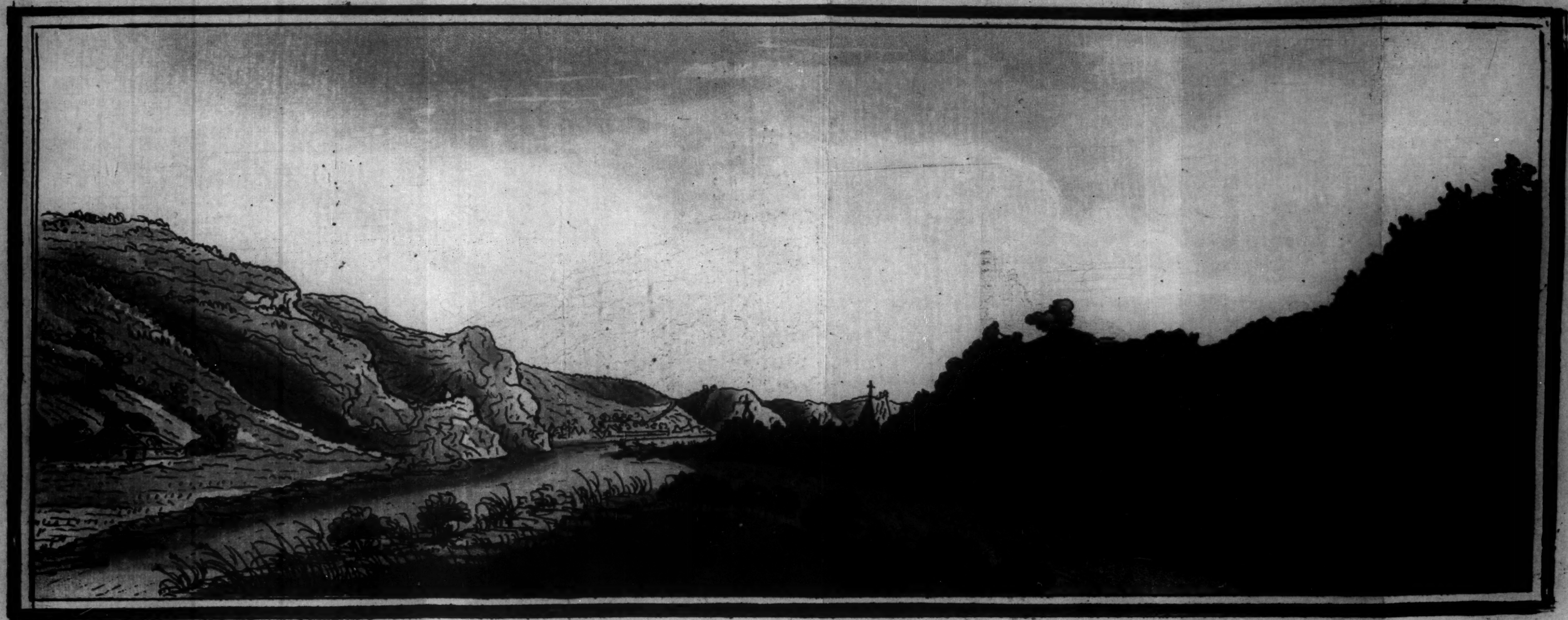
du régiment de Wurtemberg, y fut tué, & deux autres officiers. Cette attaque se fit avec tant de succès qu'on eut le bonheur de ne pas perdre un seul homme, ni dans la vraie attaque ni dans la fausse, excepté trois hommes de la compagnie du Capitaine César d'Angelis, qui furent tués au pont de St. Jean, par la première décharge de la garde de ce pont.

Le lendemain de cette attaque, les ennemis envoyèrent un renfort très-considérable pour garder le poste de la ferme de Haut : le Général, en ayant eu avis par les espions, fit placer à la batterie de Freye trois pièces de 36, qui, après plusieurs décharges à boulets, percèrent les murailles d'outre en outre. Les ennemis furent obligés de sortir de la ferme pour se retirer dans les jardins ; alors faisant charger les canons à cartouches de 12 boulets de 3, un feu vif & suivi les contraignit de se sauver pêle-mêle dans la campagne, hors de la portée du canon.

Les plus petites anecdotes militaires deviennent intéressantes quand il y a quelques ruses de guerre, ou que la bravoure de quelques individus peut être citée pour exemple.

Un chasseur Autrichien s'étoit placé derrière un tas de pierres au bord de la Meuse, entre Bouvignes & le camp de Lorengois, de façon qu'il n'y avoit que le bout de sa carabine qui passât par un trou. Il tiroit sans cesse sur tous ceux qui passaient sur la route. Le Général, visitant un jour ses postes, avec sa suite, ce chasseur eut l'adresse de tuer un cheval d'un des Ordonnances. Un brave homme, chasseur du corps de Lorengois, indigné de ce qu'on avoit fait feu sur son Général, se posta vis-à-vis, & avec une fermeté & un sang-froid étonnant fixa directement vers le trou jusqu'au moment que le chasseur ennemi eût lâché son coup de carabine, & tira dans le même instant le sien : soit adresse, soit hasard, il le tua. Pour lors quelques-uns du même corps se mirent dans une nacelle, passèrent la rivière, en tiraillant continuellement, obligèrent les chasseurs Autrichiens de se retirer, emportèrent ensuite avec eux le cadavre & la carabine du soldat tué, & le placèrent sur le cadavre du cheval de l'Ordonnance qu'il avoit tué.

Vis-à-vis de Bouvignes, au bord de la Meuse, il y avoit une muraille, & une petite maisonnette, où des Chasseurs Autrichiens se plaçoient aussi pour inquiéter le passage de ceux qui



Jukes Aqua.⁵

Vue de BOUVIGNES.

entroient ou fortoient de Bouvignes : ils empêchoient les chevaux de la cavalerie d'aller boire, & avoient déjà réussi d'en bleffer plusieurs. Pour mettre fin à ces tiraileries, le Général résolut de faire abattre cette muraille, & la maisonnette qui servoit de retranchement aux ennemis. Il y fit passer un détachement de Chasseurs, commandé par le Capitaine Geresheim, & une compagnie du régiment de Namur, sous les ordres du Capitaine Weverberg. Ces troupes chassèrent les ennemis du poste de l'Abbaye de Lefse, & se rangèrent ensuite en bataille sur la hauteur de la montagne, pour tenir l'ennemi en échec, tandis qu'une quarantaine d'ouvriers démolissoient cette muraille, qui avoit 300 pieds de long, & mettoient le feu à la baraque. Quand tout l'ouvrage fut détruit, les troupes repassèrent la Meuse sous la protection de quelques pièces de canon placées sur la hauteur de la montagne, vis-à-vis de l'Abbaye de Lefse. Il y eut dans cette petite affaire huit hommes de tués, & quelques-uns de blessés. Les ennemis y perdirent, sans doute, du monde, mais on n'a jamais pu en savoir le nombre ; & il est à supposer que leur perte fut plus forte que la nôtre, vu qu'il y avoit sept pièces de canons qui tiroient continuellement sur eux à mitraille, tandis qu'ils n'en faisoient jouer que

deux. Depuis ce moment les Chasseurs Autrichiens oublièrent de venir se poster près de la Meuse dans cet endroit, pour inquiéter Bouvignes ; mais ils travaillèrent de suite à faire construire une batterie à la distance à-peu-près de 1400 pas de la Meuse, avec un ouvrage en zig-zag, qui venoit de la ferme de Viet, & aboutissoit à cette batterie, d'où ils tiroient perpétuellement sur Bouvignes & sur le grand chemin, quand les dragons descendoient du camp pour faire boire leurs chevaux. Sur la fin ils tirèrent même à boulets rouges, sans que jamais ils nous aient fait le moindre mal, excepté d'avoir tué un cheval & un officier ; mais on ne pouvoit assurément pas regarder comme une perte la mort de cet officier, qui étoit un mauvais sujet : on avoit eu toutes les peines du monde à lui faire rejoindre son régiment.

Le 13 du mois d'Août, on essaya de faire une attaque à Blocquemont, près du château de Poil Vache, où les ennemis avoient un poste ; & pour cet effet une compagnie de Chasseurs, & deux autres du régiment de Namur, passèrent la Meuse à Bouvignes dans deux bateaux, vers le milieu de la nuit, & cotoyèrent la rivière jusqu'à une gorge par où ils mon-

tèrent, se séparant ensuite en deux détachemens, pour envelopper la ferme de Blocquemont. Les Chasseurs devoient aller en avant pour commencer l'attaque, & les deux compagnies devoient les soutenir ; mais au cri des sentinelles, *Halte (Werda)*, au lieu de foncer sur elles, ils s'arrêtèrent en répondant *patrouille*. L'ennemi reconnoissant d'abord qu'il étoit attaqué, eut le tems de se mettre sous les armes, & commença un feu éparpillé, & non soutenu. Nos gens étonnés, n'obéirent pas aux ordres qu'ils recevoient de leurs officiers, lâchèrent pied, se retirèrent en désordre, & abandonnèrent l'entreprise. Ainsi cette affaire nocturne manqua, pour avoir hésité un moment de foncer sur l'ennemi. Il y eut trois hommes de blessés, un de tué, & 4 ou 5 qui furent sans doute faits prisonniers, parce qu'ils s'étoient égarés en revenant.

Toutes les attaques s'étoient faites jusques-là sans aucune cavalerie, parce qu'il n'y avoit pas encore de montée dans notre colonne, excepté 28 dragons de l'escadron commandé par M. Mottman, très-brave homme, plein de mérite & de connoissance militaire. Vers ce tems on envoya quelques escadrons du régiment de M. le Baron de Cumptigh, & tout ce qui

manquoit pour compléter celui du Capitaine Mottman : cette cavalerie ne fut plus tôt arrivée, que ce Capitaine demanda permission d'aller attaquer l'ennemi. Le Général, souhaitant lui-même de voir de quelle manière il se comporteroit, & en même tems d'aguerrir sa troupe par de petites attaques, lui ordonna le 14 du même mois de passer la rivière à un gué près de Bouvignes, & d'aller, avec quelques chasseurs en avant, se placer dans une plaine vis-à-vis de Viet, où il y avoit un détachement de houffards & de dragons ennemis. Nos troupes s'avancèrent dans la plaine, en faisant plusieurs manœuvres, & vinrent jusques sous les ouvrages que les ennemis avoient construits près de la ferme ; mais ni dragons ni houffards ne voulurent sortir des retranchemens : & comme ils commençoient à tirer le canon de leurs batteries, notre escadron se retira dans le meilleur ordre possible, n'ayant eu qu'un seul homme de blessé, & son cheval tué d'un boulet de canon.

La cavalerie ennemie, humiliée de ce que nos dragons étoient venus ainsi escarmoucher dans le milieu de ses postes avec impunité, jura qu'à la première occasion, quand nos dragons passeroient, elle les tailleroit en pièces, sans attendre

attendre même les ordres des officiers. Le Général en ayant eu avis, fit répéter la même attaque, pour voir si les ennemis effectueroient leurs projets; mais il eut soin d'y ajouter un corps de réserve, composé des dragons du régiment de Flandres, qui devoient envelopper l'ennemi, en cas qu'il vînt attaquer les troupes, qui étoient en bataille devant ses retranchemens. Elles restèrent ainsi près de trois heures sans que l'ennemi osât les entamer, & sans perdre un seul homme. Ce détachement étoit commandé par le Major Buffo, du régiment des dragons de Flandres.

Les ennemis travailloient sous main à troubler la paix qui régnoit entre les habitans de la ville de Givet, & nos avant-postes du côté de Bac au Prince, pour engager les habitans de cette ville à leur accorder le passage sur leur territoire, ou afin d'entrer librement dans leur ville, & de nous en ôter la communication. Ils étoient même parvenus à gagner le commandant, au point que celui-ci avoit ordonné aux sentinelles des portes de ne laisser entrer aucun patriote, & de faire sortir de la ville ceux qui y étoient, sous prétexte qu'il avoit à se plaindre de la conduite d'un chef de nos postes sur les

frontières. Mais notre Général ayant écrit aux membres de la Municipalité de cette ville la lettre ci-après, ces Messieurs, toujours intègres & sans partialité, mirent fin aux intrigues du commandant, en lui ordonnant de laisser entrer indistinctement tous ceux qui feroient munis de passe-ports : ce commandant irrita tellement contre lui la bourgeoisie & la populace, qu'il fut obligé de se retirer secrètement de la ville quelques jours après.

MESSIEURS,

J'AI appris que vous avez quelques sujets de mécontentement contre l'officier commandant dans votre voisinage. Comme je n'ai rien de plus à cœur que d'entretenir la bonne volonté & bonne harmonie entre des voisins, que l'amour de la liberté unit, & doit unir d'une manière si naturelle; je m'empresse à vous demander les griefs que vous pourriez avoir à la charge du dit commandant, vous priant de vouloir bien être convaincu que je mettrai toute la sollicitude possible pour y porter le remède le plus prompt & le plus efficace.

J'ai

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

(Etoit signé)

GEO. FRED. KOEHLER,
G. M. commandant la colonne sur la Meuse.

Bouvignes, ce 19 Août, 1790.

L'adresse, A Messieurs Messieurs les Membres de la Municipalité des deux Givet & Charlemont, à Givet.

On peut juger par la réponse de Messieurs de la Municipalité de Givet, combien ils désiroient conserver l'harmonie & la bonne union qui avoit toujours régné depuis le premier instant de la révolution.

MONSIEUR,

IL n'est point d'expression capable de vous témoigner combien nous sommes sensibles à la manière honnête & délicate avec laquelle vous nous demandez de vous annoncer, s'il existe réellement des objets de plainte de notre part, à l'égard de Messieurs les Officiers Patriotes, puisque cette demande nous prouve

de plus en plus la bonne opinion que nous avons toujours conçue de vos sentimens de justice : nous aurons l'honneur de vous répondre en conséquence, Monsieur, que nous n'avons aucun motif de plainte à vous faire à cet égard; nous désirerions, au contraire, qu'il soit permis à l'avenir à Messieurs vos officiers de pouvoir venir dans ces villes pour continuer notre bonne harmonie, & favoriser par ce moyen le commerce de nos villes; ce qui seroit très-bien & facile à exécuter, en ordonnant qu'il soit permis à ces Messieurs de venir en France dès qu'ils seront munis de passe de la part de leurs commandans des postes.

Nous avons l'honneur d'être, avec des sentimens très-distingués,

MONSIEUR,

Vos très-humbles

& très-obéissans Serviteurs,

Les Maire & Officiers Municipaux,
composant le Bureau.

Par ordonnance,

Givet, ce 20 Août, 1790.

GERVAIS,
Sec. & Greff.

*Adresse, A Monsieur Monsieur DE KOEHLER,
Général-Major, & commandant la Colonne
sur Meuse, à Bouvignes.*

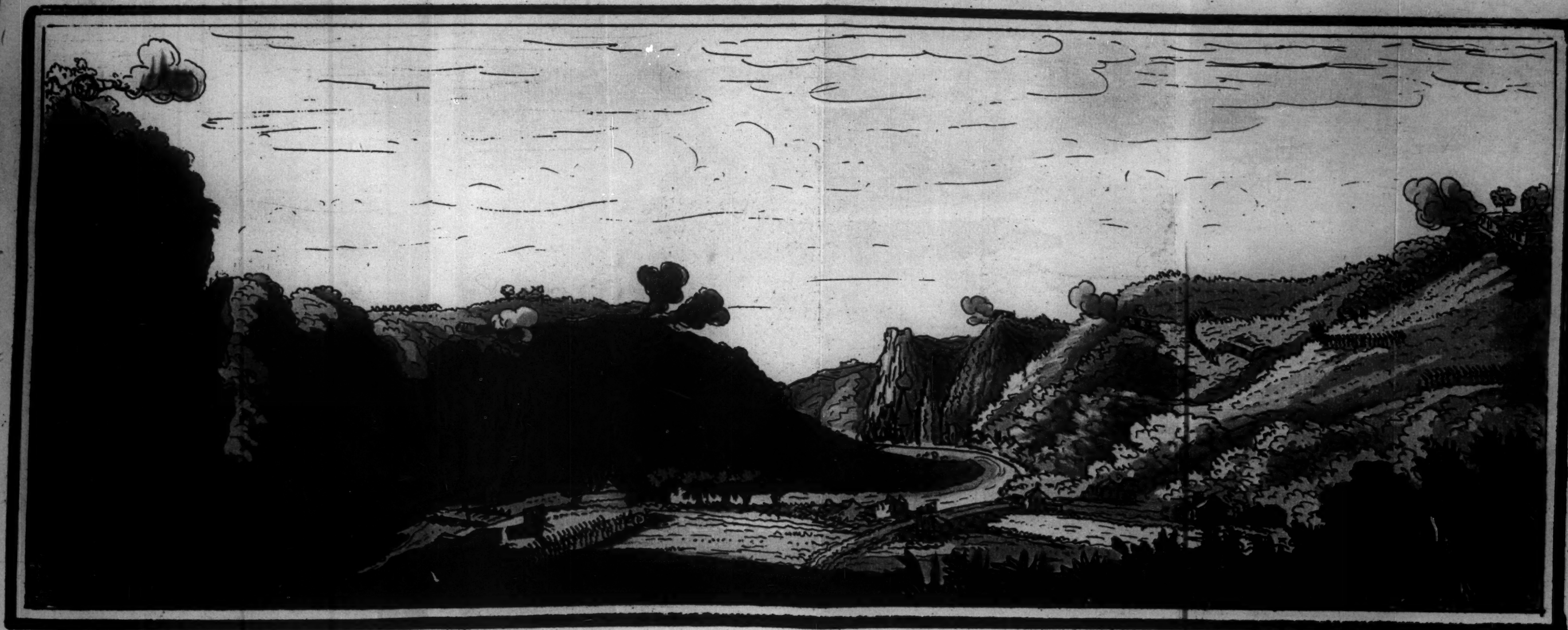
Les difficultés qu'on éprouvoit journellement avec les bateliers, pour les forcer de passer les bateaux & nacres sur la rive dont nous étions en possession, causoient une tirailerie continuelle entre les Chasseurs des deux parties.

Sous la protection de la batterie de la roche à Baiard il y avoit deux grandes barques, qui depuis deux ou trois jours étoient là sans que personne voulût les passer. Le Général fit prier MM. les Bourguemestres de Dinant d'ordonner qu'on les attachât sur la rive opposée. Mais ayant fait réponse qu'ils avoient ordre du Général Autrichien de n'y pas toucher, le Général Koehler ordonna à un détachement de passer la rivière pendant la nuit, & de mettre le feu à ces barques. Depuis ce moment on ne fut plus obligé d'ordonner aux bateliers de placer leurs bateaux sur notre rive.

Le matin du 31 Août tout fut préparé pour réitérer une attaque à la montagne d'Anferemme; le bataillon du régiment de West-Flandres, sous les ordres du Major Dumonceau, avec ses Canaries, s'empara d'abord des retranchemens & des postes ennemis sur la hauteur de la montagne, malgré les chevaux-de-frise, & d'autres obstacles qui se trouvoient

autour des dits retranchemens. Le poste étant emporté, le Général fit aussitôt travailler à la construction d'une petite flèche, dans un angle qui dominoit un chemin sur la crête de la montagne au bord de la Lesse. En avant de cette flèche il fit placer trois rangées de chevaux-de-frise, garnis de pointes de fer, & entre chaque rangée on avoit semé des chausses-trappes, ainsi que tout le long du front de la troupe, de manière que l'approche étoit par elle-même déjà très-difficile. Le bataillon de West-Flandres & les Canaries se rangèrent en bataille, ayant deux escadrons de cavalerie sur la droite, en colonne masquée, & prêts à agir au premier moment favorable. L'un de ces escadrons étoit composé des dragons de Flandres, commandés par le Major Buffo, & l'autre de ceux de Brabant, commandé par le Major Mottman.

Pendant ce tems les ennemis s'avançoient de leur grand camp de Falmagne, avec beaucoup de canons. Ils se déployèrent d'abord en ordre de bataille, parallèle au nôtre, mais hors de la portée du canon. Ils firent seulement avancer quelques pièces, pour tirer sur le flanc gauche de notre front. Ils en amenèrent aussi des batteries d'Ordennes pour les



Jules Aqua.

Vue du Pont et des Batteries dans les environs de MONIAT.

placer obliquement sur le revers du même flanc : mais les canons de cette dernière batterie étoient placés trop bas pour faire beaucoup d'effet ; sans cela leur position auroit été très-dangereuse pour nos troupes, car un feu croisé d'artillerie jouoit continuellement sur cette pointe. Il est même très-douteux que les troupes eussent pu se soutenir dans cette position, sans la petite flèche dans laquelle ils devoient se mettre à genoux, pour être à couvert. Les ennemis, pendant cette canonnade, restèrent en front devant la montagne, & détachèrent quelques compagnies du corps des chasseurs de Laudon Vert, qui étoient à leur droite, pour descendre à la Lesse. Le Général Koehler, observant cette manœuvre, ordonna à un de ses aides-de-camp de ne point les perdre de vue. Aussitôt leur cavalerie se mit en mouvement pour venir en avant, croyant pouvoir réussir comme le 17 du mois de Juin ; mais voyant que nos gens les attendoient de pied ferme, ils s'en retournèrent après cette bravade, sans même venir à la portée de la mousqueterie. Ces dragons étoient suivis de tout le régiment de Wirtemberg, commandé par le Colonel Baron de Bleckem, qui espéroit pénétrer par le flanc de la gauche, d'où il comptoit que leur artillerie nous avoit délogés. Il fut très-surpris

de rencontrer tant d'obstacles, sous le feu de cette petite flèche où se tenoient les braves Canaries & les soldats de West-Flandres, qui les empêchèrent de pénétrer jusqu'à la seconde rangée des chevaux - de - frise. Ils se tinrent néanmoins dans cette position quelques instans ; mais le sort de la guerre ayant fait tuer leur Colonel, & avec lui un grand nombre de ses soldats, les autres voyant l'impossibilité d'avancer plus loin, se retirèrent en grand désordre, & à la débandade. On apprit sur ces entrefaites que les Chasseurs de Laudon Vert, avec deux compagnies du régiment de Wirtemberg, qui s'étoient détachées pour aller par le fond de la Lesse, passoient, comme il a été remarqué, au pont de St. Jean, pour s'emparer de la tête du pont, & nous couper tout moyen de retraite. Cependant il y avoit à la tête de ce pont, pour le défendre, une partie du régiment de Namur, sous les ordres du Major de Villers Masbourg, qui tint ce détachement en échec, tandis que le Général, sans perdre de tems, ordonna au brave Major Mottman d'avancer avec son escadron, & d'attaquer l'ennemi, qui étoit déjà dans la plaine entre le pont & la montagne. Le Général lui-même, à la tête de cet escadron, chargea les ennemis avec tant de vigueur & d'intrépidité, qu'ils jetèrent leurs armes pour se sauver. L'acharne-

nement des dragons étoit si violent, qu'il fut très-difficile de leur faire cesser le carnage ; car ils étoient tellement indignés de la façon d'agir des dragons Autrichiens, qu'ils ne vouloient donner quartier à personne ; mais enfin ils cédèrent à l'humanité, & firent grâce à 55, qui furent emmenés prisonniers de guerre, parmi lesquels il y avoit un officier nommé M. Soudan, & un cadet. Le reste du détachement avoit été tué, & très-peu s'étoient sauvés.

Les dragons Autrichiens avoient voulu essayer de passer un moment auparavant au même pont de St. Jean ; mais ils avoient été si maltraités par le feu de plusieurs pièces de canon, placées sur la hauteur près de Ronchennes, & par le feu d'une compagnie du régiment de Namur, placée dans les retranchemens au bord de la Meuse, également construits vis-à-vis de Ronchennes, qu'ils abandonnèrent l'entreprise, ayant dès la première décharge perdu trois dragons. Aussitôt que les prisonniers eurent passé le pont, nos troupes se rangèrent en ordre de bataille pour remonter la montagne, & aller reprendre leur poste sur la hauteur ; mais chemin faisant, ayant vu qu'une pièce de canon qu'on descendoit de la montagne pour soutenir l'attaque des dragons contre les Chas-

seurs, alloit être saisie par quelques Autrichiens qui s'étoient glissés le long de la montagne, le Major Mottman avec quelques dragons tomba, sans balancer, sur ce petit détachement, & ne fit quartier à personne. La pièce de canon fut sauvée, ainsi qu'un des aides-de-camp du Général, M. Renard, qui alloit être pris. Les ennemis vinrent jusqu'à trois différentes reprises pour attaquer le poste de la montagne, & le reprendre s'il étoit possible ; mais voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, ils abandonnèrent le champ de bataille. Les soldats dépouillèrent les morts des ennemis, & emportèrent le cadavre du Colonel Bleckem, qui avoit déjà été dépouillé par ses propres soldats. On compta autour de lui 56 hommes de son régiment de tués, avec quelques officiers, & un Major, dont un soldat rapporta la veste galonnée, outre celle du Colonel Bleckem. Il est étonnant, & presque incroyable, que notre perte ait été si peu considérable : soit que les Autrichiens tirassent trop haut ou trop bas, nous n'eûmes dans cette affaire que dix hommes de tués ou de blessés.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le Général ordonna de faire la retraite, n'ayant point dans sa colonne un nombre de troupes

suffisant pour conserver ce nouveau poste, sans trop affaiblir son corps de réserve, qui étoit destiné pour la défense de la Meuse. Cette retraite se fit dans le plus grand ordre, tambour battant, & drapeaux déployés. Les soldats emportèrent avec eux tous les chevaux-de-frise qui avoient servi à défendre la montagne. Le Major Buffo couvroit la retraite avec la cavalerie.

Le cadavre du Colonel Baron de Bleckem ayant été transporté nu jusqu'à Bouvignes, le Général le fit couvrir d'une manière décente, & de-là conduire à Namur, où il fut enterré dans l'église des Récolets, avec les honneurs dus à son rang & à son caractère. Messieurs les officiers qui se trouvoient dans la ville, furent invités à la cérémonie.

Deux jours après, le Général De Corti écrivit au Général Koehler la lettre ci-après.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Des bruits publics me rapportent que M. le Colonel Baron de Bleckem a été transporté chez vous à Bouvignes, très-dangereuse-

ment blessé. Comme j'y prends un intérêt particulier, j'espère de vos sentimens, en cas qu'il soit encore vivant, que vous lui ferez donner tous les secours possibles, & que vous voudrez bien donner un passe-port de sûreté & de liberté pour ceux de ses gens qu'il pourroit désirer d'avoir avec lui, ainsi que ce qui pourroit lui être nécessaire de ses équipages. Je me flatte que vous laisserez un libre cours à ces mêmes sentimens envers les prisonniers & les blessés qui peuvent être tombés entre vos mains, & que vous voudrez bien me mander ce qu'il y a de positif à l'égard des blessés & des prisonniers. J'ai l'honneur d'être, avec considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

(Etoit signé) CORTI, G. M.

Falmagne, ce 1^{er} Septembre, 1790.

L'adresse étoit, *A Monsieur Monsieur DE
KOEHLER, Général des Belges, à Bou-
vignes.*

Le Général Koehler lui écrivit le même jour la réponse suivante, & l'envoya par le retour du trompette.

MONSIEUR,

Monfieur le Colonel Baron de Bleckem a été tué d'un coup de feu dans la tête, & emporté à Bouvignes, mort & nu ; * vos gens l'avoient dépouillé. Je l'ai fait mettre d'une manière décente, & l'ai fait conduire à Namur pour être enterré.

S'il étoit en vie, vous pourriez vous assurer, Monfieur, qu'on auroit pris toutes les atten-

* Comme l'on pourroit quelquefois mal interpréter le fens de cette lettre, & que la vérité doit être connue partout—le Baron de Bleckem fut dépouillé de fes effets précieux par fes propres foldats, & déshabillé par les nôtres ; car une des veftes galonnées, emportée par nos foldats, fut reconnue, à fa largeur, pour celle de ce Colonel : aufsitôt les ordres furent donnés pour prendre le cadavre, qui fut porté nu à Bouvignes. On trouva dans la poche de fon furtout bourgeois, un porte-feuille rempli de rapports & de lettres très-intéreffantes, parmi lesquelles une qui venoit d'un officier vis-à-vis d'Andennes, qui lui marquoit que les ennemis fe renforçoient devant fon pofté, & qu'il y avoit une nouvelle batterie de 10 pièces de canon, mais qu'un de fes officiers s'étoit chargé d'en avoir foin. Ce porte-feuille fut de fuite envoyé au Général en Chef le Baron de Schoenfeld.

tions possibles pour le guérir, & qu'il auroit joui de tous les agrémens que les règles de la guerre permettent parmi les nations les plus policées.

Je voudrois pouvoir ajouter, comme parmi les Autrichiens. Mais, grâce à Dieu, nous les outrepassons en humanité, qui est toujours le fûr attendant du courage & grandeur d'ame ; témoin les cinquante-cinq prisonniers de guerre épargnés par nos dragons, & qui auroient été massacrés s'ils avoient suivi l'exemple des vôtres.

J'ai l'honneur d'être, avec considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

(Etoit signé) GEORGE FRED. KOEHLER,
Général Major.

Bouvignes, ce 1^{er} Septembre, 1790.

L'adresse étoit, *A Monsieur Monsieur DE
CORTI, Général des Autrichiens, à Fal-
magne.*

Le succès de ce combat ne manqua point de donner une très-grande satisfaction dans tout le pays en général ; mais elle fut extrêmement diminuée le lendemain, lorsqu'on apprit que par les fausses dispositions & la négligence des troupes au poste d'Andennes, à la colonne du Général Baron de Schoenfeld, les ennemis avoient surpris une batterie sans tirer un seul coup de fusil, avoient tué vingt-un canonniers qui étoient endormis, & s'étoient emparés de 10 pièces de canons qu'ils avoient emmenées avec eux, sans aucune difficulté. *

Quelques jours après, arriva à la colonne le Lord Evêque de Bristol, avec une recommandation particulière du Congrès souverain, & un ordre pour le Général Koehler, de lui montrer tout ce qu'il souhaitoit voir. Un des aides-de-camp du Baron de Schoenfeld, M. le Lieutenant-Colonel de Sinclair, avoit ordre de l'accompagner. Après avoir examiné différentes positions, & vu manœuvrer quelques corps, il témoigna quelque désir de voir les troupes aux mains avec celles de l'ennemi : le Général ordonna de suite à une par-

* Les mêmes canons dont il est question dans la note précédente, & dans les lettres envoyées au Général Schoenfeld.

tie du régiment de West-Flandres, & aux Canaries sous les ordres du Major Dumonceau, de passer la Meuse, ainsi qu'à l'escadron du Capitaine Benoît sous les ordres du Major Buffo. En une demi-heure de tems tout fut prêt : les troupes avoient passé la rivière, & étoient aux prises avec l'ennemi, qu'elles repoussèrent de poste en poste jusqu'à ses grands retranchemens. L'ordre étoit donné de ne point aller plus avant ; ils avoient aussi celui de se retirer lorsqu'ils verroient à la batterie de Moniat un drapeau blanc, qui devoit leur servir de signal. Dans la retraite, quelques Autrichiens qui suivoient de loin & faisoient feu sur nos gens furent chargés par le Major Buffo, qui avec ses dragons les mit en déroute, & les poursuivit jusqu'à leurs retranchemens : nos dragons essuyèrent tout le feu des ennemis ; & il n'y en eut aucun de tué ni de blessé. M. le Baron de Benoît, Capitaine de cet escadron, qui s'étoit conduit avec la bravoure d'un ancien militaire pendant le cours de l'action, eut son cheval tué sous lui, & percé de sept balles de fusil. Les soldats remportèrent quelques fusils & havresacs qu'ils avoient pris des ennemis qui s'étoient sauvés en jetant armes & bagage. Cette affaire ne fut pas sitôt finie, que sept Chasseurs du corps de Laudon

Vert

Vert, & un soldat de Wirtemberg, quittèrent la montagne pour désertre, faisant feu sur leurs camarades. En arrivant au pont de Moniat, la première chose qu'ils dirent fut qu'ils ne vouloient pas rester plus long-tems sur cette montagne de boucherie; nom que les Autrichiens lui ont toujours donné depuis, à cause de la grande quantité de monde qu'ils y ont perdue. Ces mêmes Chasseurs rapportèrent que leur Capitaine, M. Romanili, avoit été tué d'un boulet de canon, ainsi qu'un officier du régiment de Wirtemberg, qui étoit à cheval.

Le 9 de Septembre, le Général se trouvant à la batterie de Moniat, d'où il avoit coutume de reconnoître la position & les mouvemens de l'ennemi, remarqua qu'un chariot alloit passer sur le pont de St. Jean. Il envoya de suite un officier, avec ordre d'aller avec un détachement par le pont de Moniat, pour visiter ce chariot. Aussitôt qu'il fut passé, les Autrichiens commencèrent à tirer de leur batterie d'Ordonnes, pour le protéger. L'officier continua son chemin, malgré le feu des ennemis, & demanda au conducteur de lui faire voir ses papiers. Celui-ci ne pouvant montrer qu'un simple passe-port ou sauf-conduit du Général

Autrichien M. De Corti, cela devint suspect; on arrêta le chariot, que l'on conduisit sur-le-champ au poste de Moniat, à travers le feu de l'ennemi. Dès qu'il fut arrivé au poste, & qu'il eut passé le pont, on le déchargea. On eut bien lieu d'être surpris d'y trouver onze caisses contenant cinq cents cinquante carabines avec leur poignée, pour y adapter des lames, & s'en servir en guise de baïonnette. L'officier qui commandoit le poste fit sur-le-champ son rapport au Général, qui ordonna que le chariot, le conducteur, & les personnes qui l'accompagnoient, fussent menés au quartier général à Bouvignes. On trouva sur un homme qui suivoit le chariot, un papier où on lui avoit donné sa route jusqu'à Givet, avec les noms des villages par où il devoit ensuite passer pour arriver à Chimay. On soupçonnoit ce pays; & cet homme n'étant muni que d'un passe-port du Général Autrichien, on arrêta les onze caisses de carabines : mais, sur le dire du conducteur, qu'elles appartenoient à la France, on envoya à Givet un officier pour s'en informer. La Municipalité de cette ville n'en avoit aucune connoissance : il n'y eut que le Sr. De Janelle, commandant militaire dont on a déjà parlé, qui les réclamât; & comme on avoit toutes sortes de raisons pour le soupçon-

ner de partialité, ou de connivence avec les ennemis, on ne déféra point à sa réclamation. Le Général fit son rapport au Souverain Congrès, qui lui ordonna de les garder jusqu'à la réponse de l'Assemblée Nationale de France, à qui on vouloit en donner avis. On écrivit en conséquence au Commandant de Givet, pour lui faire part de cette disposition, qu'il devoit trouver d'autant plus juste, que le transport d'armes ne peut jamais être permis à travers d'armées en présence l'une de l'autre, quand même d'ailleurs il existeroit une liberté de commerce illimitée.

Les ennemis, pour faire croire qu'ils recevoient des renforts considérables, établirent un nouveau camp à côté de celui qu'ils avoient déjà derrière Falmagne; mais le rapport des déserteurs qui arrivoient journellement en très-grand nombre nous apprit qu'il n'y avoit par tente que trois ou quatre hommes; même que plusieurs étoient vides. Cette ruse des ennemis étoit d'autant mieux combinée, qu'un jour il y avoit effectivement beaucoup de monde, & le lendemain presque personne, à cause de la mutation de leurs troupes, & des contre-marches continuelles.

Un objet qui commençoit à fixer particulièrement l'attention du Général, ce fut le peu d'eau dans la Meuse, à cause de la grande sécheresse de cette année : des vieillards assurèrent même que depuis soixante & dix ans il ne l'avoient jamais vue si basse. Il falloit donc prendre des précautions, pour n'être point surpris par l'ennemi. Le Général fit construire des chevaux-de-frise en très-grande quantité, les fit placer dans la rivière aux endroits par où l'ennemi auroit pu faire quelques tentatives, & les gués furent parsemés des chauffe-trappes pour arrêter la cavalerie. Outre cela, tous les chemins & gorges qui aboutissoient à la rivière, furent rendus inaccessibles, soit par des fossés, des abatis, ou de grosses pierres qu'on avoit fait sauter : ils étoient encore dominés par des retranchemens, des batteries, & de grandes redoutes palissadées. Ainsi l'ennemi, s'il eût voulu essayer de passer, auroit assurément rencontré bien des obstacles avant de parvenir sur la hauteur ; outre cela, il auroit partout rencontré dans la colonne des gens qui étoient décidés à faire leur devoir, tant par une suite de leur bravoure naturelle, que de la bonne discipline qui y étoit introduite, & qui commençoit à égaler celle des troupes les mieux disciplinées. Tous les soldats de cette colonne

avoient à juste titre beaucoup de confiance en eux-mêmes, étant persuadés des soins que le chef prenoit pour l'établir.

Monsieur Henri Van der Noot projetoit de faire une attaque générale pour repousser les ennemis; & pour la faire d'une manière infaillible, il travailloit dans le pays à rassembler un corps de volontaires, qui devoit monter au moins à 60,000 hommes : 20,000 devoient être destinés pour la colonne de Bouvignes. Ces volontaires devoient être engagés pour un terme de six semaines, & faire le service à l'armée pendant tout ce tems; mais ce terme étoit déjà presque écoulé avant qu'ils fussent arrivés, & qu'il y eût aucune résolution de prise. Le grand projet d'opération de cette attaque n'étoit pas encore déterminé, quand, le 17 du même mois de Septembre, le Général Koehler reçut ordre de se rendre le lendemain, à huit heures du matin, au quartier général d'Andoye, afin de consulter sur les moyens à prendre pour attaquer l'ennemi avec plus d'avantage. On pourra voir le résultat de cette conférence dans l'arrêté ci-joint, & signé de chaque opinant.

DISPOSITION

*De l'Armée sous les Ordres de Monsieur le
Général Koebler.*

CETTE armée agira sur la rive gauche de la Lesse, ayant pour objet d'attaquer le poste de Bauring, étendant sa gauche vers Rochefort, tandis que l'armée sous les ordres de son Excellence M. le Général de Schoenfeld tâchera de tourner l'aile droite des Autrichiens, en se portant sur Marche & Emptinnes; établira (après avoir fait rétrograder l'ennemi de ce côté) la communication avec l'autre armée par Rochefort: les deux armées auront pour objet principal de leurs opérations, d'envelopper l'ennemi, en le tournant l'une par la droite & l'autre par la gauche.

Les circonstances ultérieures doivent déterminer jusqu'où conjointement on pourra pousser ces avantages, sans exposer l'armée & l'Etat à un danger trop éminent.

Les opérations des deux armées commenceront le 22 du courant au matin, sauf les

incidens qui pourroient survenir avant cette époque.

Au Quartier-Général d'Andoye,
ce 18 Septembre, 1790.

(Signés) DE BAILLET GEWES,
A. DEL-RIO,
H. C. N. VAN DER NOOT,
1790.

LE BARON DE SCHOENFELD,
GEO. FRED. KOEHLER.

C. DE LAMY,
Colonel du Génie.

Le même jour, la conférence finie, le Général Koehler revint à Bouvignes, où il trouva déjà une bonne partie des volontaires. Le lendemain ils arrivèrent de tous côtés en foule, & dans le meilleur ordre. En les voyant sous les armes, on les auroit crus invincibles, étant tous des gens d'une taille choisie; mais malheureusement aucun n'avoit encore servi. Quel dommage, que le manque d'expérience des armes, & d'habitude au feu, ait rendu vaines les espérances qu'on avoit formées sur leur

compte ! Il est bien vrai qu'après quelques actions avec l'ennemi ils feroient devenus ce que vraiment ils paroissoient être ; mais faute de cette habitude on les a vus s'enfuir à la vue de l'ennemi, abandonnant le champ de bataille au premier coup de canon.

Le 20, tous ces volontaires étant assemblés, dans la plaine sur la hauteur de Bouvignes, au nombre de 6450, à côté du camp où étoit placé le régiment de Namur ; leur Général, Henri Van der Noot, les passa en revue, & employa tous les moyens de ranimer leur courage.

Après son départ le Général Koehler les distribua de suite dans les différens postes le long de la Meuse, pour relever les troupes réglées, afin de les rassembler, & de les avoir prêts pour la grande attaque du lendemain 22, pour laquelle on ne cessoit de faire tous les préparatifs nécessaires.

Mais avant d'entrer dans les détails de l'attaque, il est nécessaire de donner une idée plus claire de cette opération, & de faire connoître la position de l'ennemi, ainsi que la nature du terrain qu'il occupoit.

Leurs postes avancés s'étendoient tout le long de la Meuse, parallèlement aux nôtres; leurs corps de réserve étoient distribués en arrière dans les endroits les mieux situés, pour soutenir ces avant-postes par-tout où ils pourroient être attaqués; ces emplacements étoient à Affesse, à Falmagne, & à Menil St. Blaise. Ces trois corps devoient être à même de s'entre-soutenir en cas d'attaque; mais la nature du terrain sembloit s'y opposer. Cette position sera toujours regardé comme défectueuse; car le corps de Falmagne, malgré les ponts & les communications, étoit tellement séparé de celui d'Afesse par la rivière de Lessé, que l'ennemi une fois en possession d'une rive, devoit absolument empêcher la jonction de l'un ou de l'autre corps: la même chose étoit facile à faire, en prenant une position entre Falmagne & Menil St. Blaise. On pouvoit également couper toutes les troupes qui se trouvoient de l'autre côté de la Lessé vers Affesse, & ôter toute communication avec les magasins de Bauring: en ce cas, toute cette partie auroit été obligée de mettre bas les armes, faute de subsistance. La même opération auroit dû avoir lieu dans le pays de Limbourg.

Le Général Autrichien, comme s'il eût senti cette faute, & qu'il eût connu les consé-

quences qui auroient pu en résulter, s'étoit occupé de faire fortifier tous les points dominans & avantageux, particulièrement toutes les approches de la Lefse. Le poste de la Cense d'Hordenne, & la montagne d'Anferemme, étoient plutôt des forteresses que des postes avancés d'une armée; & les retranchemens en avant de ces postes étoient toujours dominés par des batteries, fermées de palissades, & entourées de fossés. Celles-ci étoient dominées par des redoutes encore plus fortes; tous les chemins détruits étoient coupés par des fossés profonds; & il y avoit des trous de loups partout où il étoit sans cela possible de passer. Ces empêchemens existoient depuis un bout de leur position jusqu'à l'autre; ce qui prouvoit clairement qu'ils sentoient le danger auquel ils étoient exposés: mais il faut aussi ajouter, comme l'ennemi même fera obligé d'en convenir, que tous ces grands retranchemens, ni ces fortifications, n'ont jamais arrêté nos troupes quand il leur étoit ordonné d'attaquer.

Pour profiter, autant qu'il étoit possible, des défauts de leur position, le projet du Général étoit de forcer d'abord la montagne d'Anferemme & d'y prendre poste; de-là d'attaquer les batteries & redoutes placées devant Fal-

magne, de percer jusqu'à leur camp, en appuyant toujours l'aile gauche sur la Lefse, & par ce moyen d'empêcher toute la colonne d'Assesse de donner aucun secours à celle de Falmagne. En même tems, un autre corps devoit passer à Hastière, pour empêcher la jonction des ennemis à Menil St. Blaise, & pour attaquer celui de Falmagne par son aile gauche, ou le prendre en revers.

La veille de l'attaque, le Général fit assembler les chefs des corps & commandans des régimens, pour leur faire part de son intention, & leur expliquer clairement son projet. Afin que personne n'en pût prétexter ignorance, il donna par écrit les ordres du plan qui devoit être exécuté, & dont voici la copie exacte :

ORDRE POUR L'ATTAQUE DU 22.

A six heures du soir tous les régimens & escadrons se mettront en marche pour se rejoindre ensemble aux endroits qui leur seront indiqués, laissant les volontaires dans les postes qu'ils avoient gardés.

Il s'agit de deux attaques sur l'ennemi: l'une, qui est la principale, sur la hauteur d'Anseremme & de Falmagne.

Pour cette attaque.

	Hommes	
Le Régiment de Namur	— 1000	} 5025
1 Bat. du Régiment de West-Flandres	510	
1 Bat. du Régiment d'Anvers	560	
Chasseurs de Lorengois	— 666	
Chasseurs de Tongerlo	— 93	
Chasseurs de Marneff	— 544	
Dragons de Flandres	— 303	
Dragons de Brabant	— 300	
Dragons Volontaires	— 50	
Volontaires de Hainaut	— 1000	

Le régiment de Namur aura de canons
de trois liv. — — 4 pièces

Celui de West-Flandres — — 2 ditto

Celui d'Anvers — — 2 ditto

Les régimens de Namur & de West-Flandres formeront la première ligne; celui d'Anvers & le corps de Chasseurs, la seconde.

Les dragons se formeront dans la plaine de Moniat.

Les mille volontaires de Hainaut longeront le pied de la montagne jusqu'à la Cense de Haut, accompagnés de deux cents Chasseurs; le Major Hambrouck commandera tout ce détachement. Ils monteront la gorge vis-à-vis de Freye, protégés par le feu de nos pièces de 36; & ils prendront l'ennemi en flanc.

Dans ce moment notre première ligne s'avancera, protégée par nos canons, & attaquera la même montagne en front.

Deux pièces de douze, placées à la croix, feront continuellement feu sur leur batterie qui est sur notre flanc de l'autre côté de la Lesse.

Cinquante ouvriers avec pelles & pioches suivront, pour remplir les fossés de leurs retranchemens, & ouvrir les chemins où il sera nécessaire.

Les canons de Ronchennes auront soin d'empêcher le passage de toutes les troupes qui pourroient venir par le pont de St. Jean.

Deux compagnies du régiment d'Anvers seront chargées de la défense du dit pont, avec 100 Chasseurs de Marneff.

Si tôt la Montagne prise,

Les ouvriers applaniront le chemin, & tourneront les ouvrages des ennemis contre eux.

Les troupes s'arrangeront sur la hauteur, avec leurs canons en avant, & la cavalerie en arrière.

L'artillerie sera composée de six pièces de 12 liv. & de 2 obusiers, outre les pièces des régimens. Chaque pièce doit être parfaitement approvisionnée d'ammunition.

De la dite hauteur on tirera de grandes salves des pièces de 12 liv. contre les batteries de l'ennemi, aussi bien qu'avec les pièces de 36 de Freye.

Quand on s'appcevra que les troupes qui doivent soutenir leurs batteries commenceront à s'ébranler, nos dragons se détacheront au grand trot, passeront entre les batteries, & les attaqueront en arrière.

En même tems, la ligne d'infanterie avancera pour les soutenir avec leurs canons sur leurs ailes; mais les pièces de 12 resteront sur la hauteur, afin de protéger autant qu'il fera possible la dite attaque, & en cas de besoin la retraite.

Toutes les troupes destinées pour cette attaque seront à trois heures du matin à Moniat, laissant leurs bagages, tentes, &c. dans le bois de Freye, près du chemin de Moniat.

Toute la cavalerie descendra à Moniat par le chemin dans le bois, comme on le montrera aux chefs des corps.

Tous les caissons, canons, &c. passeront au bas de Moniat par le chemin ordinaire.

L'infanterie descendra en partie par le chemin plus haut que le chemin ordinaire, & l'autre partie par le chemin de la gauche, à côté du chemin ordinaire.

La première ligne prendra le chemin de la gauche, les canons celui du centre, & les volontaires & chasseurs celui de la droite.

La première ligne passera le pont, deux heures avant le jour, avec ses canons, & se formera dans la plaine auprès du nouveau chemin : elle sera commandée par le Lieutenant-Colonel Chevalier de Lierneux.

La seconde ligne suivra, & se formera près de la première ; elle sera commandée par M. le Lieutenant-Colonel Lorangois : cette ligne sera aussi accompagnée de ses canons.

Les canons de 12, de 6, & les obusiers, suivront cette ligne avec leurs caissons, & attendront les ordres pour monter, excepté deux pièces de 12, avec le Capitaine-Lieutenant Timeus, qui prendra de suite poste à la croix, pour déloger la pièce sur notre flanc gauche.

L'artillerie sera commandée par le Major Schlöffer.

La cavalerie passera au gué, & ira se former derrière la seconde ligne, autant hors de la portée du canon des ennemis qu'il sera possible, mais toujours en ordre de bataille.

ORDRE

ORDRE POUR L'ATTAQUE D'HASTIERE.

Elle sera composée

	Hommes	
Du régiment de Bruges	— 1460	} 1834
Compagnie de Smets	— 110	
Compagnie de Van der Putte	60	
Compagnie de Meulemans	— 54	
Un escadron de Brabant	— 150	

Le commandement de cette colonne sera donné à M. le Colonel Baron de Cumptigh.

Il passera la Meuse à Hastière, & fera une attaque sur l'ennemi, prenant avec lui quatre pièces de canons de 3 liv.

L'objet de cette colonne sera de s'établir de l'autre côté, pour empêcher la jonction des troupes de l'ennemi campé à Blaimont, avec celles de Falmagne, & pour attirer leur attention de ce côté-là autant qu'il sera possible. En cas que la colonne de Moniat ait du succès, il doit couper à l'ennemi sa retraite, & en outre prendre tous les avantages possibles, laissant les manœuvres & les détails à l'expérience & à la

connoissance militaire dudit Colonel; &, en cas qu'il ne soit pas arrivé, au Lieutenant-Colonel Baron de Bar, qui prendra le commandement.

Bouvignes,

le 21 Septembre, 1790.

(Etoit signé)

GEO. FRED. KOEHLER,
Général-Major.

En conséquence de ces ordres, les troupes s'assemblèrent; & celles destinées pour l'attaque près de la Lesse passèrent la rivière, avant le jour, sur le pont de Moniat, & se rangèrent dans la plaine. Les volontaires de Hainaut, & 200 Chasseurs, commandés par le Major Hambrouck, prirent par la droite le long de la Meuse, & montèrent sur le flanc de l'ennemi, pendant que la première ligne formoit l'attaque en front, commandée par le Lieutenant-Colonel Lierneux; mais celui-ci, ayant été blessé d'une balle dans le genou, remit le commandement au Major de Villers Masbourg. Les deux attaques se firent très-vivement. On prit les retranchemens avec une bravoure éton-

nante, malgré qu'ils fussent couronnés de redoutes environnées de chevaux-de-frise de cinq pieds de hauteur, & de fossés très-larges & très-profonds. Quelques compagnies du régiment de Namur poursuivirent l'ennemi avec tant d'acharnement & de si près, qu'ils s'emparèrent de trois pièces de canon de 3 liv. & d'une de 12, pillèrent tout ce qu'il y avoit dans la Cense de Haut, & y mirent le feu; ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à les faire rejoindre leur régiment, qui étoit formé en bataille devant les retranchemens. Cinquante ouvriers étoient occupés à remplir les fossés que les ennemis avoient faits au-travers du chemin, à détruire leurs ouvrages, & à les changer contre eux. Cette première attaque finie, on fit monter l'artillerie, que l'on plaça 50 pas devant la ligne: elle commença d'abord à tirer avec beaucoup de vivacité contre les batteries de l'ennemi, qui étoient devant le front; deux pièces de 12 jouoient contre une batterie sur l'aile gauche, qu'on avoit construite depuis l'affaire dans laquelle le Colonel Bleckem étoit mort: ces deux pièces tirèrent avec tant d'effet & de précision, que l'ennemi ne put jamais parvenir à y mener ses canons, & qu'il fut forcé de se tenir au loin

en arrière de cette batterie en rase campagne, d'où son feu ne faisoit point d'effet. La cavalerie étoit formée dans un fond en avant de la montagne, sur l'aile droite de la ligne d'artillerie, à quelque distance derrière la Cense de Haut. L'artillerie ne discontinuoit pas de tirer des salves aussi vite qu'il étoit possible, à la faveur de la fumée & de celle de la Cense de Haut, qui étoit en feu. La cavalerie se détacha en deux divisions, & avançoit au grand trot vers les flancs des batteries ennemies; mais ne s'écarta pas assez de la ligne de direction de leurs embrasures, & par cette raison se trouva trop exposée aux coups des cartouches; quelques chevaux en furent blessés ou tués, & elle revint sans avoir emporté les batteries; mais la chose avoit été prévue: la cavalerie avoit ordre, si telle chose arrivoit, de se ranger derrière la ligne d'infanterie, en passant sur les ailes. Dans le même instant que la cavalerie s'étoit mise en mouvement, comme on vient de le dire, l'infanterie l'avoit suivie pour la soutenir, & avançoit sur trois colonnes avec ses pièces de canons sur les flancs; les pièces de 12 restèrent en arrière sur la montagne, pour protéger l'attaque, ou couvrir la retraite. Aussitôt que le terrain le per-

mit, les colonnes se déployèrent & se formèrent en ligne* : la cavalerie qui étoit revenue se forma derrière l'infanterie.

On laissa sur la montagne d'Anseremme une seconde ligne ou corps de réserve, composée de mille hommes, & commandée par le Lieutenant-Colonel Lorangois, pour agir suivant les circonstances, soutenir les pièces de 12, ou protéger la retraite.

L'ennemi ne cessoit de tenir contre la ligne qui avançoit néanmoins en très-bon ordre sous le commandement du Major de Villers Masbourg. Le Général, à la tête des troupes, les encourageoit, en leur montrant la position qu'ils alloient prendre, & dans laquelle les batteries de l'ennemi, qui étoient pour ce moment sur leur flanc, deviendroient inutiles. Les batteries d'Ordenne commençoient déjà à être trop éloignées

* C'est une justice qu'il faut rendre aux troupes de cette première ligne : elles ont manœuvré sous le feu le plus vif de l'ennemi, avec une précision & un sang-froid qui auroient fait honneur aux troupes les mieux disciplinées & les plus aguerries. C'est plus assurément qu'on ne pouvoit raisonnablement attendre de troupes qui n'avoient pas encore servi une année.

pour faire un grand effet : mais il y en avoit une à demi-portée sur l'aile droite, dont le feu oblique portoit à chaque coup la mort dans nos rangs, & de laquelle M. Koehler eut son cheval tué sous lui d'un boulet qui le prit justement au milieu des reins. Il étoit à peine remonté à cheval, qu'il s'aperçut que l'ennemi plaçoit encore 2 pièces de canon sur cette aile, de l'autre côté d'un ravin ; d'où elles auroient enfilé directement le flanc droit de la ligne de bataille. Il fit de suite avancer le Capitaine Lieutenant Timmeus, avec 2 pièces de 12. Cet officier dirigea son feu avec tant d'effet, que l'ennemi fut obligé de déloger de cet endroit : ces deux pièces restèrent là, avec un demi-escadron des dragons de Flandres, pour couvrir l'aile droite, & pour la soutenir. La ligne avançoit toujours, & la cavalerie la suivoit ; mais comme la batterie des ennemis sur la droite commençoit à avoir trop beau jeu, le

* Des personnes dignes de foi de la ville de Dinant assurèrent le lendemain de l'affaire, que M. le Général Corti s'étoit vanté d'avoir vu notre Général de près pendant l'action.

Général ordonna de la faire marcher obliquement vers la gauche, jusqu'à ce que cette aile se trouvât appuyée contre les bords de la Lesse, & hors de la portée des canons d'Ordenne: cette manœuvre rendit la batterie de la droite également sans effet, étant dans un petit bois, dont une grande partie se trouvoit entre la ligne du front & les canons. Les canonniers de cette batterie, voyant qu'ils alloient être tournés, se sauvèrent avec leurs pièces pour éviter d'être pris.

Le Général ordonna de suite à 500 Chasseurs du corps de réserve d'avancer & d'entrer dans le dit bois, pour couvrir l'aile droite, la gauche étant appuyée sur la Lesse: près de là étoit un ravin qui passoit devant le front de la ligne, tournoit de l'autre côté dudit bois, en faisant le tour de l'aile droite, & finissoit bien loin en arrière dans l'endroit où on avoit laissé les deux pièces de 12, avec le Capitaine-Lieutenant Timeus. Ainsi la ligne étoit formée dans un endroit couvert. Elle avoit passé les retranchemens & les batteries de l'ennemi; & il n'y avoit plus de danger, puisque nous avions pris une position presque inattaquable; quand tout à coup un malheureux accident changea le sort de cette journée, & le tourna contre nous-mêmes. C'est une preuve

que les plus petits événemens influent souvent sur les affaires de la plus grande conséquence, & que toute la prévoyance de l'esprit humain ne peut en arrêter le cours. Une foible ligne de l'ennemi restoit encore devant nous, avec deux pièces de canon, en rase campagne : nous en avions trois dans l'alignement qui jouoient déjà, & plusieurs autres tout prêts, quand un de nos caissons rempli de cartouches sauta en l'air par accident, blessa plusieurs hommes, & causa à toute la troupe une surprise singulière ; un second sautant dans le même instant, donna à nos soldats une frayeur si panique qu'il n'y eut plus moyen de les contenir. La confusion & le désordre se répandirent de tous côtés. La cavalerie des ennemis, voyant notre ligne ébranlée, commença à se mettre en mouvement : la nôtre n'avançant point pour arrêter l'ennemi, & donner le tems à l'infanterie de se remettre, nos troupes lâchèrent pied, & les dragons Autrichiens achevèrent de les mettre en déroute. Par bonheur, le demi-escadron du régiment de Flandres qui couvroit les pièces de 12 resta ferme pour couvrir la retraite : leur bonne contenance arrêta l'ardeur de l'ennemi, & ranima pour un instant le courage de nos soldats. Ils firent volte-face, & tuèrent quelques dragons qui étoient épar-

pillés trop en avant de leur corps de soutien. Cette manœuvre sauva une très-grande partie de nos gens, qui sans cela auroient été faits prisonniers de guerre*.

Mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que le corps de réserve qu'on avoit laissé sur la montagne d'Anseremme hors de tout danger, & dans une position imprenable, étoit aussi parti sans ordre, & avoit emmené les pièces de 12, qui devoient couvrir & favoriser la retraite, excepté une seule qu'on avoit abandonnée. Le Général revenant au pas un des derniers, la vit, & la fit reconduire, sans aucune difficulté. Nos troupes repassèrent le pont tranquillement, persuadées qu'elles avoient été plutôt vaincues par un accident que défaites par les ennemis: elles en furent tellement persuadées, qu'elles demandèrent au Général de faire un nouvel essai, afin de réparer leur faute.

La colonne d'Haftiere eut à peu-près le

* Depuis la lettre du Général Koehler au Général Corti, les dragons Autrichiens avoient les ordres précis de donner quartier aux prisonniers.

même fort : leur cavalerie, commandée par le Baron de Cumptigh, attaqua une redoute qui étoit défendue par 6 pièces de canons; elle en prit 3, fit prisonniers tous ceux qui se trouvèrent dans les ouvrages (au nombre de 33), & mit le feu à 4 batteries. Mais après ce brillant succès il y eut une telle confusion, que les soldats se sauvèrent avec précipitation, & que plusieurs furent noyés en voulant repasser la rivière : cependant le gros de la troupe revint en bon ordre, ramenant avec elle leurs canons & ceux qu'elle avoient pris sur l'ennemi, ainsi que les prisonniers de guerre.

Si dans les différentes affaires que nous avions eues avec l'ennemi leurs morts avoient toujours été de dix contre un des nôtres, dans cette journée notre perte ne laissa pas d'être considérable; car elle monta, avec les blessés & les prisonniers de guerre, à 250 hommes. Le seul régiment de Namur y perdit 89 hommes sans les blessés, parmi lesquels il y eut 2 officiers de tués & 11 de blessés : il est bien sûr qu'il s'est couvert d'honneur & de gloire. Un régiment composé d'anciens soldats n'auroit pu mieux faire; & la conduite des chefs & des officiers mérite les plus grands éloges. Une chose assez singulière, c'est qu'il

avoit été différentes fois au feu depuis le commencement de la campagne, & toujours sans drapeau. Comme chaque soldat désiroit d'en avoir, les Etats de Namur en envoyèrent deux la veille de cette journée. La joie fut extrême : à deux heures du matin on fit sortir le régiment pour bénir ces drapeaux ; & l'aumônier, aussi zélé pour son devoir, que pour le bien-être de la cause publique, prononça le discours suivant, qui a singulièrement influé sur l'esprit de tous ceux à qui il étoit adressé. La cérémonie de la bénédiction finit vers les trois heures du matin ; à cinq heures ils étoient déjà criblés de coups de canons, de cartouches, & de balles de fusils.

DISCOURS prononcé le 22 Septembre, à trois heures du matin, par l'Abbé Brogniez, Aumônier du Régiment de Namur.

Ecce signum Virtutis Militaris !

Voilà le signal de la Bravoure Militaire !

“ VOUS recevez vos drapeaux, Messieurs ;
 “ c'est sous ce signe que vous devez marcher
 “ avec confiance pour combattre, & vaincre

“ vos ennemis. Ce n'est pas ce bâton, ni
 “ l'étoffe qui y est attachée, qui doit fixer
 “ votre attention; mais bien le point d'hon-
 “ neur que tout corps militaire attache à ce
 “ signal de ralliement, comme Henri le Grand
 “ l'avoit attaché à son panache blanc, qui
 “ étoit le seul de cette couleur dans son
 “ armée. Il dit, 'Par-tout, braves soldats,
 “ où vous verrez flotter ce panache blanc, trou-
 “ vez-vous y; c'est le chemin de la gloire &
 “ de l'honneur.' Il en est de même de vos dra-
 “ peaux.

“ Vous dites que vous avez pris les armes
 “ pour la défense de la religion & de la
 “ loi de vos pères; il est bien à désirer que
 “ vos actions prouvent ce que votre bouche
 “ prononce si souvent. Mais par une suite
 “ fatale de la dépravation du cœur humain,
 “ combien ne s'en trouve-t-il parmi vous,
 “ qui méprisent la religion, qui la déshono-
 “ rent par une vie licentieuse & criminelle,
 “ qui jurent & blasphèment continuellement
 “ le saint nom de Dieu; qui, en combattant
 “ pour la loi, sont prévaricateurs de la loi.
 “ J'espère que ces drapeaux vous ramèneront
 “ à votre devoir; que l'image de la Mère de

“ Dieu dont ils sont ornés vous appellera
 “ souvent cette puissante protectrice près du
 “ Dieu des armées.

“ Si vous ne les avez pas reçus lors de la
 “ formation de votre corps, si l'on a différé à
 “ vous les accorder, il est glorieux pour vous
 “ d'avoir pu prouver à la Nation que vous
 “ en étiez dignes, & de les obtenir après
 “ les avoir mérités. Vous êtes le premier ré-
 “ giment de l'armée; Dieu vous a accordé ce
 “ titre par la voie du sort: soutenez-le par
 “ votre bonne conduite, votre bravoure, &
 “ votre courage; soyez les premiers en effet,
 “ comme vous l'êtes de nom. Vous devez
 “ être l'exemple des autres, & ne pas per-
 “ mettre qu'ils vous surpassent en valeur.

“ Défendez ces drapeaux, conservez-les en
 “ braves militaires; qu'ils vous frayent en tout
 “ tems le chemin de l'honneur & de la gloire !
 “ La bénédiction des drapeaux est une céré-
 “ monie auguste & sainte; le serment que
 “ prête tout militaire à qui ils sont confiés, de
 “ perdre plutôt la vie que de les abandonner,
 “ est une promesse faite à la Nation. Vous en
 “ prenez Dieu à témoin: & tout militaire y est
 “ tenu sur sa religion & son honneur. Qu'on

“ ne voie pas parmi vous de ces hommes
 “ lâches & infâmes qui dans une retraite
 “ abandonnent leurs drapeaux sans les dé-
 “ fendre; souvenez-vous que dans une retraite
 “ un militaire doit toujours se trouver en
 “ avant de ces drapeaux vers l'ennemi. Je
 “ vais vous citer un trait de ce point d'hon-
 “ neur qui devrait être gravé dans le cœur de
 “ tout militaire.

“ Au siège de Wissembourg, le régiment
 “ de la Marck, obligé de céder au nombre
 “ des ennemis, perd ses trois drapeaux: le
 “ chef rentre dans les lignes, dit à ses soldats :
 “ *Nos drapeaux sont pris; notre honneur est*
 “ *perdu; il faut les reprendre, ou retourner*
 “ *chez nous, nous ensevelir dans la honte.* Ce
 “ discours ranime la troupe: la même nuit
 “ elle monte à l'assaut, emporte la ville, &
 “ reprend ses drapeaux au lever du soleil;
 “ c'est en mémoire de cette action héroïque
 “ que le Roi a accordé à tous les officiers de ce
 “ régiment de porter un soleil sur les hausse-
 “ cols. Les chefs qui vous commandent
 “ actuellement ont puisé leurs talens mili-
 “ taires dans ce régiment: exécutez leurs
 “ ordres, suivez leurs exemples; ils vous mon-

“ treront le chemin de l'honneur ; & vous fe-
 “ rez fuir vos ennemis.

“ Les héros militaires qui vous ont précé-
 “ dés, étoient des hommes comme vous ;
 “ vous pouvez devenir ce qu'ils ont été. N'a-
 “ t-on pas vu de ces grands capitaines faire
 “ planter leurs drapeaux sur les retranche-
 “ mens de l'ennemi ? C'est ce que fit le Ma-
 “ réchal de Villars à la fameuse bataille de
 “ Denain : il ordonna de planter les drapeaux
 “ de plusieurs régimens sur les retranchemens
 “ ennemis ; les soldats s'y précipitèrent, en
 “ chassèrent l'ennemi ; & cette journée décida
 “ du salut de la France. On a vu de ces
 “ capitaines dans la Belgique ; & j'espère qu'il
 “ s'en trouvera parmi vous qui ne céderont pas
 “ en courage & en valeur à ces héros dont le
 “ sang coule dans vos veines.

“ Le Général qui vous commande ne le
 “ cède ni en valeur ni en expérience à celui
 “ que je viens de vous citer. Exécutez ponc-
 “ tuellement ses ordres : le salut de la patrie
 “ dépend de vous, braves soldats !

“ Vous ne devez avoir qu'un but ; un seul
 “ vœu doit être le vôtre ; c'est de combattre

“ vos ennemis, de les vaincre, & de ne jamais
 “ vous laisser séduire par ceux qui tourmentent
 “ la patrie au-dedans, & qui, par leurs infâmes
 “ cabales, ont cherché à nous courber sous le
 “ joug de l’oppression. Ils ont espéré de nous
 “ vaincre ; mais en combattant avec bravoure,
 “ sous ces drapeaux, vous leur ôterez tout
 “ espoir. Un peuple armé pour sa religion,
 “ qui fait obéir aux lois, & mourir pour elles,
 “ est libre dès cet instant, & doit plutôt sa-
 “ crifier sa vie que de perdre cette liberté.

“ Combattez donc vaillamment sous ces
 “ drapeaux. Ce jour vous procure l’avantage
 “ de vous signaler ; & après avoir remporté sur
 “ vos ennemis une victoire complète, venez
 “ remercier le Dieu des armées, qui vous a pro-
 “ tégés jusqu’à présent d’une manière si visi-
 “ ble ; le bénir, & le servir en soldat Chrétien ;
 “ & mériter la récompense qu’il vous prépare
 “ dans sa gloire, la seule qui puisse faire votre
 “ bonheur.”

Comme cette attaque du 22, dont on vient
 de donner la description, étoit en conséquence
 d’un plan général arrêté à Andoye le 18 du
 même

même mois de Septembre, il feroit à souhaiter qu'on pût donner un détail des opérations des autres colonnes; mais n'écrivant que ce que j'ai vu, & dont la vérité peut être garantie, il faut donc se borner à dire qu'elles eurent au commencement de cette journée le plus brillant succès, & qu'après avoir été maîtresses du champ de bataille, elles furent obligées de l'abandonner. Les suites y ont été plus fâcheuses, par le découragement des officiers, dont la plupart dès cet instant vouloient donner leur démission. Plusieurs ne restèrent que pour la forme, afin de trouver l'occasion d'en entraîner d'autres avec eux, & de susciter une désunion & un murmure dans cette partie de l'armée.

La colonne de Bouvignes étoit bien éloignée d'avoir de tels sentimens; car tous les soldats étoient persuadés que notre malheur avoit été causé par un accident, & ils ne souhaitoient rien tant que l'occasion de pouvoir rétablir leur réputation, qui sembloit avoir souffert par le dernier combat.

Le secret avoit toujours été l'ame des opérations militaires du Général; & pour faire voir combien se trompoient ceux qui s'imaginoient

que l'ennemi pouvoit être instruit par ses espions des intentions du Général, il suffira de dire qu'à la journée du 22, jour auquel il auroit pu en avoir quelque soupçon à cause de l'arrivée des volontaires, & des préparatifs continuels qu'on faisoit d'un bout à l'autre de la colonne, l'ennemi n'en avoit pas la moindre idée; car je trouvai moi-même dans les retranchemens ennemis le rapport du commandant d'Ordennes au Général Corti, avec son ordre écrit au bas. Je suppose qu'il n'est pas besoin de preuve plus claire, pour convaincre du secret que notre chef mettoit dans ses entreprises militaires, & que l'ennemi ne pouvoit jamais en être informé d'avance, puisque cet habile Général ne faisoit connoître ses intentions à ceux même en qui il avoit le plus de confiance, qu'au moment de l'exécution:

Ci-joint un *fac-simile* d'un RAPPORT fait au Général Major Marquis de CORTI, & trouvé dans les retranchemens de la montagne d'Anferemme, le 22 Septembre 1790.

a Monsieur

Le Marquis De
Corti general Major &
Brigadier commandant
L'aile gauche Des Troupes
autrichiennes

à

Talmagne

~~au~~ ~~Préfect~~
au Commandant du Régiment
du retranchement et à
mon Lt. Berg!

De même qu'au Capitaine
d'Hannancourt, il se
trouve là!

il vient de m'être annoncé par le sergent
Concelit des chasseurs que plusieurs pelotons
des Rebelles étoient passés sur le pont de
monia avec une pièce de canon

Hordene Le 21 ybre 1790

J. M. de Ceyraet
Major

Il faut donc être plus que jamais sur ses
gardes, et en avvertir le grand Biquet du retranche-
ment, et les Chasseurs. Je crois, qu'ils
viendront tenter de nouveau leur bonheur
à la montagne

Aussitôt après l'action, les troupes réglées retournèrent à leurs anciens postes, pour relever les volontaires, qui voulurent d'abord s'en retourner. Leur Général, Van der Noot, vint les remercier de leur bonne volonté, qui n'avoit eu aucun effet, ou, pour parler plus clairement, qui avoit fait un tort irréparable aux affaires des Belges, en prouvant à tout le monde combien peu on avoit à espérer de leurs efforts contre des troupes réglées.

Le résultat de cette journée est une grande leçon pour les militaires qui aiment leur métier. Il doit leur faire sentir le prix d'une exacte discipline, de l'expérience, & de la connoissance du service, puisque ce sont les seuls moyens d'assurer le succès des entreprises militaires; car la bonne volonté, l'enthousiasme, & le zèle, la valeur, & le courage même, dépourvus de ces soutiens, sont obligés de céder devant les troupes disciplinées, sans que la multitude & le grand nombre puissent être d'aucun avantage.

Ces volontaires ne furent pas plutôt partis, que les troupes commencèrent à se remettre au service, & à se ranger à leur devoir. Le Général, pour leur faire reprendre de la con-

fiance en elles-mêmes, pour leur faire regagner celle de la nation, & pour donner de l'émulation à la colonne d'Andoye, forma le projet d'attaquer Ordennes ; mais comme il n'y avoit pas un nombre suffisant de troupes de réserve pour effectuer cette opération, il fut obligé de détacher du monde de chaque poste, sans cependant les trop affoiblir. Il avoit donné ordre à ces détachemens de se rejoindre à huit heures du matin, dans un fond derrière un bois près du chemin qui descend à Moniat. Tous furent au rendez-vous à l'heure indiquée, ayant marché en si bon ordre, que l'ennemi ne se douta pas de leurs mouvemens. A la satisfaction de notre Chef, tout fut prêt à son arrivée. Il fit connaître à chaque commandant ce qu'il avoit à observer, & il distribua les troupes pour l'attaque. Cinq cents hommes du régiment d'Anvers passèrent la rivière avec quatre pièces de canons, & montèrent la montagne d'Anferemme, pour aller se former en bataille devant les grands retranchemens de l'ennemi, mais hors de la portée du fusil. Pour tromper l'ennemi par une fausse attaque, & attirer toute son attention de ce côté-là, dès que ces troupes furent rangées en bataille, les deux pièces de canons qui étoient sur chaque aile commencèrent à jouer : c'étoit encore le moyen de sou-

tenir la marche des troupes destinées pour la vraie attaque, & de couvrir la retraite.

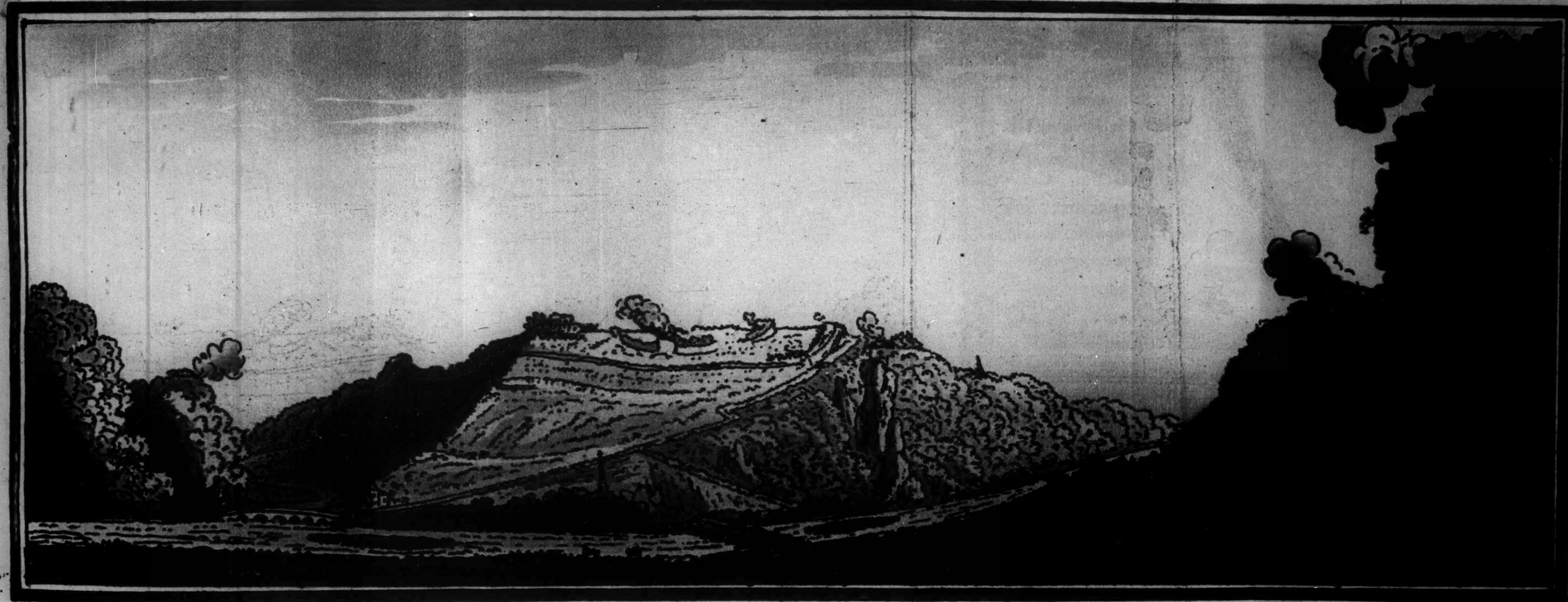
Pendant ce tems les autres troupes passoient la rivière, laissant la montagne d'Anseremme sur leur droite. Elles furent droit au pont de St. Jean sur la Lesse, qui se trouvoit défendu par l'artillerie de la redoute de la roche à Baïard, par cinq rangées de chevaux-de-frise, & par un détachement de Chasseurs placé derrière un retranchement. Nous étions pour cet instant à couvert sous le feu de leurs canons, tellement que la courbe de la montagne étoit entre nos troupes & leur batterie.

Le brave Capitaine Heermans, à la tête de sa compagnie de Chasseurs, attaqua le pont avec beaucoup de vivacité, arracha lui-même les chevaux-de-frise, & passant de suite jusqu'au retranchement, il les franchit avec ses Chasseurs, tuant ou faisant prisonniers ceux qui vouloient se défendre. Maître du pont, & le passage étant libre, la colonne se sépara en trois divisions, de 300 hommes chacune : celle de la droite étoit composée du bataillon de West-Flandres & des Canaries, sous les ordres du Capitaine Bourne, aide-de-camp du Général ; celle de la gauche, des Chasseurs de Lorangois, d'une compagnie

du régiment de Namur, sous les ordres du Capitaine Renard, aussi aide-de-camp. La division du centre étoit composée du régiment de Namur, sous les ordres du Major de Villers Masbourg, qui commandoit en même tems toute l'attaque: elle étoit suivie d'un escadron de cavalerie des dragons de Flandres, sous les ordres du Major Buffo. Ces trois colonnes monterent en même tems: celle du Capitaine Bourne, prit sur la droite, & suivit toujours le revers de la montagne, jusqu'à ce qu'elle fût sur le flanc des retranchemens & de toutes les batteries; le Capitaine Bourne fit des prodiges de bravoure, & entra le premier dans les retranchemens, en chassa les ennemis sans perdre un seul homme, & mit ensuite le feu à tous leurs ouvrages.

Le Major de Villers Masbourg forma son attaque à la faveur d'un petit bois qui se trouvoit entre les batteries des ennemis. Comme il se trouvoit au centre, il éprouva plus de difficulté, mais enfin il emporta tous leurs ouvrages, les batteries & les retranchemens de la Cense: l'ennemi se sauva en grand désordre, abandonnant neuf pièces de canons, avec les caissons, &c.

La colonne sur la gauche, commandée par le Capitaine Renard, avoit rencontré la plus vive



Jukes Aqua.

VUE de la Montagne D'ANSEREMME.

résistance ; mais aussi la réussite de son attaque assuroit le succès des autres, en occupant les batteries qui flanquoient le terrain par où les autres colonnes devoient monter. Cette colonne eut autant de succès que les deux autres ; elle chassa l'ennemi, & s'empara des batteries qui étoient détachées des ouvrages de la Cense, & dont une servoit de redoute palissadée. Un détachement de dragons ennemis, qui étoit cantonné à une demi-lieue de-là sur une hauteur appelée Druance, arrivoit dans ce moment, & avançoit vers la Cense, où il essuya le feu vif & soutenu de notre infanterie, qui étoit placée derrière des haies ; ce qui le fit rebrousser chemin : mais en se retirant, ce détachement aperçut l'escadron des dragons de Flandres, formé en bataille sur le côté de la montagne, dans une position très-avantageuse : d'abord il fit un quart de conversion, se rangea parallèlement à eux, & marcha en avant pour les attaquer ; nos dragons, soutenus sur chaque aile par des chasseurs détachés du corps de réserve, qui étoit dans les bois, attendirent son attaque de pied ferme jusqu'à demi-portée de pistolet ; après en avoir fait une décharge, ils commencèrent à se retirer, mais sans désordre, tellement que les dragons ennemis n'osèrent les poursuivre, imaginant que c'étoit pour les attirer

dans une embuscade. Il faut avouer qu'ils eurent raison d'agir avec autant de prudence; car ils se seroient mis entre deux feux; celui des Chasseurs placés dans les bois sur les deux ailes, & celui de nos canons. Un demi-escadron des dragons de Cumptigh, qu'on avoit détaché du corps de réserve, pour soutenir ceux de Flandres, rencontra ces derniers dans leur retraite: il n'y eut pas moyen de les passer, à cause du défilé, & il fut contraint de revenir avec eux.

Pendant ces entrefaites, l'infanterie qui se trouvoit dans les batteries étoit occupée à emmener les canons, & en avoit fait descendre plusieurs sur le côté de la montagne; mais l'irrégularité du terrain, & le manque d'attelage, rendit le transport impraticable. La retraite des dragons avoit fait beaucoup d'effet sur l'infanterie, qui brisa les affûts des canons, faute de moyens pour les emmener, & se retira en repassant les ponts, avec la gloire d'avoir passé deux rivières, & grimpé la montagne sous le feu de sept batteries croisées, & de s'être emparé du plus fort & du plus redoutable de tous les postes de l'ennemi, malgré la multiplicité des obstacles, & avec la satisfaction de le voir brûler.

Le poste d'Ordennes étoit regardé par l'ennemi même comme imprenable : des personnes dignes de foi ont assuré que le Général Autrichien, M. de Corti, l'appeloit le *Petit Luxembourg*, & qu'il disoit que dix mille hommes n'auroient pu le prendre. Les sentinelles ennemies crioient aux nôtres, qu'il y avoit 200 louis d'or dans les retranchemens pour ceux qui oseroient venir les chercher. Quand on rapporta au Général Autrichien que les patriotes étoient maîtres des batteries de la Cense d'Ordennes, il fut long-tems sans vouloir le croire, & il n'en fut convaincu que lorsqu'il vit lui-même les batteries en feu.

Aussitôt que les troupes qui avoient formé l'attaque eurent repassé la rivière, le Baron de Bar, qui commandoit la fausse attaque, fit faire la retraite en très-bon ordre, ramenant avec lui ses quatre pièces de canons, sans que l'ennemi osât sortir de ses retranchemens pour le harceler.

C'est une satisfaction bien douce que de trouver l'occasion de rendre justice à tant de braves gens, qui tous en général donnèrent dans cette circonstance des marques de courage, de sang-froid & d'intrépidité, qui feroient hon-

neur aux troupes les plus aguerries. Quant aux officiers, on ne peut sans injustice louer les uns sans faire tort aux autres ; car tous firent également leur devoir.

Tout esprit de parti, & tout préjugé de nation à part, ou plutôt, pour parler le langage de ces francs militaires, qui tout en combattant les uns contre les autres pour satisfaire à leur devoir, ne laissent pas de s'aimer & de s'admirer, je suis sûr que les Autrichiens eux-mêmes ont rendu justice aux efforts que ces jeunes troupes ont faits pour se rendre dignes de leurs ennemis, & pour montrer que si la politique des nations, & la trahison de quelques particuliers, n'eût pas mis fin à la cause qu'elles soutenoient, quelques campagnes de plus les auroient mises en état de tenir tête aux troupes les plus braves & les mieux disciplinées de l'Europe. Comme le but de ce Mémoire est de tirer tout l'avantage qu'il est possible des expériences que l'on a faites pendant le cours de cette campagne, on me pardonnera si je fais une petite réflexion sur la conduite de nos dragons dans cette affaire. Ils étoient tous, sans contredit, de braves gens, mais de jeunes dragons ; leur Major étoit un jeune homme de beaucoup d'honneur, de courage, & d'ambition,

très-louable de chercher à se distinguer : mais il faut tout dire ; faute d'expérience, ils ont attendu de pied ferme le choc de l'ennemi, qui étoit en mouvement, & qui descendoit une colline ; ainsi leur défaite étoit assurée, quand même ils n'auroient pas, comme ils ont fait, pris le parti de s'éloigner. Il est reconnu que tout effort de cavalerie est en raison combinée de la vélocité de son mouvement, & de sa masse. (Le feu Roi de Prusse appeloit le choc de sa cavalerie le coup de collier, pour mieux convaincre ses généraux de quelle importance il le considéroit dans toutes les opérations militaires.) La perte de cette journée s'est montée à huit hommes de tués, parmi lesquels s'est trouvé le Capitaine Smets, jeune officier de beaucoup de mérite, qui a été universellement regretté. Le Major de Villers, qui commandoit les trois colonnes de cette attaque, a eu le bras percé d'une balle de fusil, & un Capitaine de dragons a été fait prisonnier par les ennemis : son cheval est revenu tout seul ; ce qui a fait soupçonner que ce Capitaine s'étoit laissé prendre.

Peu de jours après, le Congrès, pour témoigner combien la Nation étoit satisfaite du succès de cette attaque, & de ce qu'elle avoit

fait renaître le courage dans les troupes, jugea à propos d'envoyer une somme de trois mille florins en monnoie au coin des Provinces Beligiques Unies, pour être distribuée aux soldats qui s'étoient trouvés à cette action. M. le Capitaine Bourne, qui avoit porté la nouvelle à Bruxelles, fut promu au grade de Major, qu'il avoit bien mérité par une bravoure distinguée.

La force de la colonne diminuoit tous les jours, tant par les suites naturelles de la guerre, que par le départ des soldats volontaires qui n'étoient engagés que jusqu'au premier d'Octobre, ainsi que par les compagnies que le Général Schoenfeld avoit ordonné de lui envoyer à sa colonne, qui étoit encore plus diminuée par le découragement de l'inaction. Cependant il falloit, avec 4 ou 5000 hommes, défendre un terrain de neuf lieues de longueur, contre un ennemi qui recevoit tous les jours des renforts de troupes fraîches & aguerries. La rigueur de la saison commençoit aussi à se faire sentir, & nos troupes étoient peu accoutumées à rester sous la toile à l'approche de l'hiver : c'est ce qui détermina le Général à cesser ses opérations militaires pour la campagne, & à ne s'occuper que des moyens de mettre les bords de la Meuse

dans un état de défense respectable. Pour remettre les troupes de leurs fatigues, & les avoir fraîches en cas de besoin, autant que la nature du service pouvoit le permettre, il les cantonna, & les distribua dans les censes & les villages les plus proches du centre de la colonne : afin d'être en état de se porter le plus promptement qu'il seroit possible dans les endroits qui pourroient être attaqués, il établit sur les hauteurs des signaux qui pouvoient, en dix minutes de tems, communiquer les rapports d'un bout de la colonne à l'autre.

Dans le même tems, M. Van der Noot envoya des ingénieurs, pour lever le plan de la Meuse, & faire construire des ouvrages pour la défense de cette rivière; mais par leur manière lente d'opérer, le Général jugea qu'ils ne feroient rien de bon. Il fit son rapport au Congrès souverain, par une lettre à M. Van der Noot, dont la copie est ci-jointe*, que le manque de science

* MONSEIGNEUR,

Comme je fais que les intentions de Votre Excellence sont que la Meuse soit mise dans un état de défense, & que vous avez en même tems l'intention de faire venir des in-

dans les ingénieurs étoit à un tel point, que bien loin de savoir choisir des positions de défense,

génieurs, ouvriers, &c. je crois qu'il est de mon devoir de faire mon rapport à Votre Excellence à cet égard ; que les ingénieurs sont venus, mais par leur manière lente & peu courageuse d'agir, l'ennemi pourroit être à Ostende avant qu'ils eussent fait la carte de la Meuse ; c'est un tems perdu qui n'aboutiroit à aucun bien : mais ce qui seroit infiniment plus utile, ce seroient des ingénieurs qui viendroient dans l'instant avec des ouvriers, & commenceroient à travailler pour ne pas perdre le beau tems ; mais jusqu'à présent il n'y a rien de fait. Votre Excellence a eu la bonté de nous envoyer 12 pièces de 18 ; mais il se passera encore quelque tems avant qu'elles soient montées sur leurs affûts. On y travaille à force ; & pour cette partie, j'en aurai grand soin moi-même.

Je vous prie de nous envoyer enfin des ouvriers & des renforts. Les ennemis font marcher tous les Ardennois, & par ce moyen ils se mettent à même de pouvoir rassembler toutes leurs troupes réglées : ils ont aussi reçu un grand renfort de canons.

Nous manquons absolument d'officiers. Il y a des régimens où il ne se trouve qu'un seul Capitaine, & point d'Etat-Major ; & bien des compagnies où il n'y a point d'officiers du tout. J'aurai l'honneur de vous envoyer bientôt les noms des bons & braves sujets qui méritent d'être avancés.

ils n'avoient pas assez de jugement pour les tracer après qu'on leur en avoit montré le local ; pas même le génie de faire construire

J'ose sur-tout recommander à Votre Excellence, comme la chose la plus essentielle, de bien récompenser & de bien punir ceux qui méritent l'un ou l'autre, mais que les recommandations de qui que ce soit, ne soient pas suivies aveuglément ni politiquement ; que les faits & les services rendus soient les seules recommandations, car il est impossible qu'on soit impartial. Il y a toujours un ami, un homme de famille, ou d'intérêt, ou d'intrigue, qu'on aime, ou qu'on n'ose pas refuser, & qui obtient ce qui de droit & de raison devoit, pour le bien du service, appartenir à ceux qui ont toujours été occupés à faire leur devoir devant l'ennemi, & qui par cette raison restent oubliés.

Le mérite se trouvant soutenu, la négligence & la paresse se trouvant punies, cela mettroit une noble émulation dans l'armée, & feroit occuper chacun à son devoir militaire, au lieu d'intriguer & de cabaler.—Avec une telle armée on auroit tout à espérer, & rien à craindre. Voilà la conduite que j'ai toujours tâché de suivre.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

De Votre Excellence,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur,

(Etoit signé)

GEO. FRED. KOEHLER,
Général-Major.

Bonnigues, le 4 Octobre 1790.

des chevaux-de-frise, des gabions, ni des fascines : ceux qu'on avoit nouvellement envoyés n'avoient pas assez de courage pour aller près de la Meuse, examiner le fort & le foible de cette rivière. Tous ces désagréemens obligèrent le Général de voir & de faire par lui-même ce qui étoit du département du corps du Génie ; & tout le service qu'il pouvoit tirer de ces ingénieurs, étoit de leur faire faire les fonctions d'inspecteurs de 4 à 500 ouvriers, qu'il étoit parvenu avec beaucoup de peines & fatigues à rassembler pour tous ces ouvrages.

Dans le même tems le Général reçut ordre de se rendre à Andoye, où il trouva six Membres du Congrès souverain, parmi lesquels étoient MM. Van der Noot & Van Eupen. Ils commencèrent d'abord par faire part des conférences tenues à la Haye, & lurent les lettres de leurs envoyés au sujet de la demande des puissances alliées pour négocier une armistice entre les Autrichiens & les Provinces Beligiques Unies. Ces mêmes lettres assuroient que des renforts considérables étoient en marche ; qu'ils avoient fait tout leur possible pour convaincre les Ministres des Cours alliées de la discipline, du courage, & de la détermination de l'armée, ainsi que de tout le pays en général, de se défendre jusqu'à la dernière

dernière extrémité ; mais que toutes ces raisons n'étoient point capables de les convaincre un moment de la probabilité d'empêcher les progrès des Autrichiens, une fois qu'ils seroient arrivés, & qu'alors aussi tous leurs efforts pour négocier en leur faveur, deviendroient inefficaces.

En conséquence de cette lettre, le Congrès souverain avoit envoyé une députation aux Généraux Schoenfeld & Koehler, pour leur demander, si, dans la circonstance présente, il leur sembloit avantageux d'accepter l'armistice proposée, ou de la refuser ; supposant pour assuré que l'ennemi recevrait, vers le terme proposé du 21 Novembre, un renfort de 30 mille hommes, à ajouter aux 15 mille qui étoient déjà dans le pays de Luxembourg.

Le Général Schoenfeld donna d'abord son opinion pour une armistice, alléguant des raisons très-bonnes & très-solides, que le Général Koehler seconda comme une chose extrêmement avantageuse dans les circonstances actuelles ; mais bientôt les Généraux s'aperçurent que ce n'étoit point l'intention ni de M. Van der Noot ni de M. Van Eupen, qui firent naître plusieurs difficultés, entre autres celle de ne pouvoir convaincre le peuple de la nécessité de cette armis-

tice, ajoutant qu'ils n'oseroient même jamais en faire la proposition. Le Général Koehler répondit, qu'il suffisoit de faire entendre raison aux personnes sensées ; que pour les autres, on ne devoit jamais perdre un pays par une fausse complaisance : d'ailleurs, que la saison sembloit favoriser une telle proposition ; que tout le monde étoit habitué à voir que dans l'hiver les armées cessoient régulièrement leurs opérations, ou par un accord direct, ou par l'impossibilité de continuer les hostilités à cause de la rigueur de la saison ; c'est-à-dire, qu'on différoit de part & d'autre les opérations jusqu'au printemps, afin de pouvoir entrer en campagne avec des troupes reposées & plus vigoureuses ; qu'il pouvoit répondre aussi que la colonne sous ses ordres y étoit déjà préparée, & qu'elle attendoit chaque jour l'ordre de prendre ses quartiers d'hiver.

Il ajouta même : “ Enfin, Messieurs, sous
 “ quelque point de vue que vous examiniez
 “ les affaires actuelles, vous trouverez toujours
 “ les plus grands avantages à accepter l'ar-
 “ mistice qui vous est offerte par les Cours
 “ alliées ; car si votre intention est de suivre
 “ même le cri si souvent répété de *vaincre ou*
 “ *mourir*, quels avantages ne retirerez-vous pas
 “ de la suspension d'armes ! ayant le tems de

“ recruter de nouvelles troupes, de faire reposer
 “ celles qui sont fatiguées de la campagne, d’or-
 “ ganiser les régimens, & d’introduire l’éco-
 “ nomie ; de donner cette satisfaction & cette
 “ émulation si nécessaire dans les entreprises
 “ militaires, à ceux qui ont déjà prouvé leur
 “ zèle & leur courage ; de purger vos armées
 “ des traîtres & des mauvais sujets qui pour-
 “ roient s’y être glissés ; de perfectionner la
 “ discipline des régimens, qui n’ont jamais eu
 “ le tems de s’en occuper, ayant été levés à la
 “ hâte, & de suite envoyés à la guerre, sans
 “ avoir eu le tems de se reconnoître, étant tou-
 “ jours détachés par parties dans différens
 “ postes éloignés de leurs corps. Mais outre
 “ cela, tout militaire sait que les régimens les
 “ mieux disciplinés perdent de leur énergie
 “ pendant les campagnes d’hiver : combien, à
 “ plus forte raison, ne doivent-elles point in-
 “ fluer sur ceux qui ne commencent qu’à se
 “ former ? Si vous êtes déterminés à continuer
 “ la campagne d’hiver, au printems vous n’aurez
 “ plus qu’une armée harassée, fatiguée, décou-
 “ ragée, enfin sans force, sans énergie. Voilà,
 “ Messieurs, l’opinion qui me semble la
 “ plus juste sur la question d’un armistice, vue
 “ d’un œil militaire. Si vous la considérez po-
 “ litiquement, je crois que les raisons ne sont

“ pas moins convaincantes ; car vous aurez le
 “ tems de former des alliances avec d’autres
 “ puissances, de remettre l’état de vos finances,
 “ & d’engager les puissances alliées dans vos
 “ intérêts ; vous aurez à vous vanter devant
 “ l’univers entier, d’avoir fait sortir du pays
 “ 20,000 Autrichiens, d’avoir levé des armées
 “ qui les ont empêchés d’y rentrer ; vous
 “ prouverez que rien ne peut ralentir tous les
 “ efforts que vous faites pour soutenir la liberté
 “ & l’indépendance qu’on s’est acquise avec
 “ tant de succès, si non votre déférence aux
 “ instances des puissances respectables, dans
 “ la justice & l’honneur desquelles on a toute
 “ confiance : ainsi on semblera faire à leurs
 “ sollicitations ce que la saine raison & la
 “ politique exigent de nous, pour éviter les
 “ malheurs qui pourroient résulter de votre
 “ refus.”

MM. Van der Noot & Van Eupen ne paru-
 rent pas faire grande attention à toutes ces ré-
 flexions militaires & politiques ; & ce dernier
 dit en propres termes : “ Si je vous demande,
 “ mon Général, votre sentiment sur l’effet que
 “ pourroient produire 50 mille Autrichiens, je
 “ fais que vous me répondrez, qu’ils n’oseront
 “ pas entrer dans le pays ; car 50 mille hommes,

“ ce n'est point le bout du monde; & faute de
 “ magasin ils ne pourroient subsister: vous ajou-
 “ terez que le nombre immense de nos volon-
 “ taires les empêcheroit de faire de grands pro-
 “ grès.” Monsieur Van der Noot seconda cette
 idée, en ajoutant, que “ même 80 mille Autri-
 “ chiens seroient exterminés comme 80 mille
 “ mouches, s'ils osoient pénétrer dans les Pays-
 “ Bas.” Il parut mettre la plus grande confiance
 dans les volontaires & leur nombre infini.

Cette manière de proposer les questions, & de les résoudre, sur un sujet si délicat, où l'honneur & le courage pouvoient être soupçonnés, sembloit être faite pour obliger les Généraux d'être du même avis, ou pour leur imposer silence. Le Général Koehler répondit simplement, que s'il avoit une telle armée à commander, dans les circonstances présentes, il ne douteroit pas un seul instant du succès.

Après bien des débats pendant le cours de cette conférence, le Général Koehler dit à M. Van der Noot, en manière de conversation particulière, que l'Etat ressembloit à un homme extrêmement endetté, qui ne s'occuperait aucunement des moyens de payer ni d'éviter son créancier, malgré l'assurance d'être mis un jour en

prison, mais qui au contraire resteroit les bras croisés jusqu'au moment qu'il fût trop tard pour tâcher de prendre quelques arrangemens. Enfin cette séance se termina, en mettant par écrit, que l'opinion des Généraux étoit pour une armistice. On laissa aussi un papier où il y avoit des notes, sur lesquelles chaque Général devoit faire ses observations; mais M. de Schoenfeld l'ayant gardé jusques vers la fin du mois d'Octobre sans l'envoyer à Bouvignes, il ne fut plus question d'arrangement quand il arriva.

Au retour du Général à la colonne, les troupes supposoient qu'on étoit d'accord sur une armistice, & qu'on alloit entrer en quartier d'hiver; mais pour les faire revenir de cette idée, & ne point perdre leur énergie militaire, il projeta de former une attaque sur la Cense de Viet, d'où les ennemis, depuis quelque tems, tiroient régulièrement tous les matins & soirs à boulets rouges dans Bouvignes: (mais un pareil nombre leur étoit rendu chaque jour dans le quartier-général à Falmagne, de la batterie de 36, placée dans le bois de Freye, près de la Cense de Lenne). Deux cents hommes d'infanterie du régiment du Comte de Patin, le corps des Canaries, & à-peu-près 200 Chasseurs, eurent

ordre de passer la rivière entre Poil Vache & Bouvignes, dans une grande barque, sous la protection des batteries placées sur la hauteur; tandis que deux escadrons de dragons, l'un de Flandres, sous les ordres du Major Buffo, & l'autre de Brabant, sous ceux du Major Mottman, passoient au gué. Aussitôt que l'infanterie fut montée, elle se forma en ordre de bataille, & avança en ligne vers les retranchemens des ennemis; les Chasseurs alloient en avant, éparpillés.

L'escadron du Major Mottman, alla d'abord se former sur la droite, en avant de la ligne d'infanterie, dans un fond, & masqué; cette cavalerie étoit tellement placée, qu'elle prenoit en flanc tout ce qui pouvoit venir pour attaquer l'infanterie: l'escadron de Flandres étoit placé à l'aile droite, & formoit un échelon avec celui de Cumptigh, prenant également en flanc ceux qui viendroient attaquer ledit escadron. L'infanterie avançoit en ordre de bataille vers une position par où elle auroit tourné tous les ouvrages de la Cense, & attaqué leur poste par derrière: l'ennemi envoya d'abord un détachement qui se posta derrière une haie, d'où il pouvoit prendre la ligne en flanc; mais le Capitaine Renard,

aide-de-camp du Général, s'apercevant de cette manœuvre, envoya de suite les Canaries pour tâcher de les débusquer; ce qu'ils firent avec beaucoup de bravoure & de succès, mais avec perte de deux de leurs officiers.

Les houffards ennemis, qui ne voyoient point nos dragons formés sur les ailes, avancèrent sur la ligne qui avoit fait la bevue de donner une décharge totale de son feu; après quoi ces houffards, ayant beau jeu, tombèrent dedans, le sabre à la main, s'éparpillant de tous côtés; ce qui auroit dû être leur perte, car dans ce moment les dragons de Cumptigh les attaquèrent sur leur flanc & en arrière, mais aussi avec infiniment trop peu d'énergie; car ils laissèrent à l'ennemi le tems de se rallier, & de se remettre en bataille vis-à-vis d'eux.

Alors ils commencèrent les uns & les autres, avec leurs pistolets, un feu foible & de peu d'effet, qui ne servit qu'à faire voir leur peu d'envie d'en venir aux mains; mais les houffards faisant un mouvement en avant, les dragons de Cumptigh se replièrent en assez grand désordre sur ceux de Flandres: aussitôt qu'ils virent la bonne contenance de ceux-ci, ils se rassurèrent à un tel point qu'ils firent volte-face sur les

houffards, qui à leur tour se retirèrent ; les nôtres les poursuivirent l'épée dans les reins jusques dans leurs ouvrages, où un coup de canon tiré à cartouches dans la queue de notre escadron, les obligea de lâcher prise, & de reprendre leur première position à l'abri du canon. Cet échec dispersa tellement les houffards qu'on ne les vit plus reparoître, ni même penser à se rallier, leur nombre étant d'ailleurs extrêmement diminué par le feu de l'infanterie, ainsi que par celui des dragons qui les avoient en dernier lieu poursuivis très-vivement.

Cette petite attaque mêlée & variée fait naturellement faire plusieurs réflexions militaires.

Premièrement, je crois qu'on accordera que la position pour une attaque étoit bonne ; que l'infanterie a commis une grande faute, en tirant le feu de toute sa ligne ; que la cavalerie ennemie, quoique agissant avec beaucoup de bravoure, n'a pas eu la prudence d'examiner le fond qui étoit à sa gauche, qui auroit pu, & devoit avoir été sa perte : nos dragons, au contraire, laissant échapper le moment de les attaquer, comme ils étoient en désordre & éparpillés, perdirent, par la lenteur de leur mouvement, la plus belle occasion de les faire

tous prisonniers : sept s'étoient déjà rendus, mais ils s'échappèrent quand notre cavalerie se fut retirée. L'effet qu'a produit un corps de réserve est très-remarquable, en ce que les dragons qui étoient en désordre retournèrent à la charge, dès qu'ils le virent, & sans aucune autre assistance que l'idée d'être soutenus, repoussèrent ceux qui, un instant auparavant, les avoient poursuivis.

Il y eut dans cette affaire fort peu de monde de tué ; mais il y eut 53 hommes de blessés des coups de sabre, dont quelques-uns même en reçurent jusqu'à sept sur la tête & sur le corps, sans qu'aucun fût dangereux ni mortel.

Le Capitaine Renard, qui commandoit l'infanterie, resta ferme, le pistolet à la main, voyant venir à lui un houffard, qui lui porta un coup de sabre ; mais ayant eu le bonheur de le parer avec son pistolet, il lui brûla la cervelle dans le même instant, & monta sur son cheval, avec lequel il revint : des Chasseurs en ramenèrent aussi plusieurs, ainsi que leurs équipages.

Quelques jours après cette attaque, le Congrès souverain fit écrire par M. le Colonel

Lamy au Commandant de la colonne, pour favoir combien de pièces de canon de plus il falloit pour la défense de la Meuse. La réponse étant remplie d'instructions militaires, qui font voir en même tems les principes solides sur lesquels le Général formoit son plan pour la défense de cette rivière, j'ai cru devoir l'ajouter ici*.

* MESSEIGNEURS,

En conséquence d'une réquisition faite par M. Lamy, Colonel du Génie, afin que je donne mon idée sur le nombre de canons nécessaires pour la défense de cette partie de la Meuse; c'est-à-dire, depuis Givet jusqu'à Namur; je regarde qu'une vingtaine de pièces de 12, ou de 18, pourroient être employées avec beaucoup d'avantage pour ladite défense; mais il seroit indispensable en même tems que les troupes fussent augmentées en proportion.

Mais pour une défense effective de la Meuse, il y a des ouvrages à faire, & des choses qui manquent, qui sont aussi nécessaires que les canons; & avec lesquels les canons que nous avons, seroient plus effectuels que deux fois leur nombre, dépourvu de ces aides.

1°. Ce sont des chemins tout le long de la colonne sur les hauteurs, par lesquels on puisse faire face dans tous les différens points d'attaque, avec le plus grand nombre de canons qu'il seroit possible de stationner par-tout.

2°. Un nombre de chevaux proportionné aux canons &

Le 19 de Novembre, on écrivit au Général de se rendre à Andoye, chez le Baron de Schoenfeld, qui lui demanda à son arrivée, & en particulier, dans quelle situation & dans quel état de discipline se trouvoit la colonne sous ses ordres. On

caissons, pour pouvoir les transporter avec vitesse dans les points attaqués.

3°. Des batteries, plate-formes, & retranchemens, qui devroient être construits prêts à recevoir lesdits canons dans toutes les positions avantageuses ou dangereuses.

4°. De grands abatis & flocades d'arbres, des palissades, des chevaux-de-frise, des chauffe-trappes, des planches remplies de clous, des trous-de-loups, &c. des tonneaux de goudron sur de hautes perches pour des signaux ; & tous les chemins & gorges qui mènent à la rivière, devroient être rendus absolument impraticables. Avec tout cela, & 10,000 hommes de troupes campées dans le centre de la colonne, outre les postes d'avertissement que nous avons à présent, on peut espérer & attendre une défense vigoureuse, contre un ennemi beaucoup supérieur.

J'ai l'honneur d'être, très-respectueusement,

MESSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,

(Etoit signé)

GEO. FRED. KOEHLER,
Général-Major,

Bouvignes, ce 10 Novembre, 1790.

pouvoit bien voir qu'il attendoit un mauvais rapport à ce sujet : mais le Général Koehler lui répondit qu'il étoit vrai qu'elle étoit beaucoup diminuée par le départ des volontaires, & de ceux engagés pour la campagne ; que l'ennemi étoit beaucoup renforcé, & augmentoit encore tous les jours ; mais malgré cela, que le courage & la discipline de sa colonne ne diminuoient pas ; qu'il n'avoit aucune plainte à faire d'eux, & qu'il ne connoissoit rien qui fût indigne de braves & fidèles militaires ; qu'au contraire il pouvoit espérer, en cas que l'ennemi eût fait quelques tentatives de passer la Meuse, que tous étoient déterminés à faire leur devoir ; que ce seroit être trop présomptueux que de vouloir affirmer, qu'avec une grande supériorité un ennemi ne pourroit jamais forcer un passage ; mais qu'il répondoit que la colonne sous ses ordres feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour s'y opposer, qu'il ne doutoit nullement que l'ennemi y perdrait beaucoup de monde, sans probabilité de réussir. Le Général Schoenfeld, surpris de ce récit, lui dit, qu'il l'avoit fait venir expressément pour faire son rapport sur la situation de sa colonne, à une députation du Congrès souverain qui étoit arrivée à Andoye, & pour entendre ceux des commandans des régimens immédiatement sous ses or-

dres. Dans le même moment entrèrent MM. Van der Noot, le pensionnaire De Gand, Rohard, Van der Stichel, & quelques autres membres du Congrès en députation, en conséquence d'une sollicitation du Général en chef, qui réitéra en présence de ces membres la même question qu'il avoit faite un instant auparavant: le Général Koehler fit la même réponse. Ensuite on fit entrer le Colonel Thienne, du régiment d'Anvers, qui, au lieu d'une réponse à la même question, donna un papier à lire à M. Van der Noot, & dont le contenu étoit à-peu-près, que, vu le découragement total de son régiment en particulier, & de l'armée en général, qui diminuoit tous les jours, pendant que celle de l'ennemi augmentoit; & vu le peu d'espérance de succès, les gens du pays étant tous découragés; lui, comme étranger, ne se regardoit point du tout obligé de sacrifier son honneur & sa vie dans la certitude d'une défaite, en cas d'attaque: d'ailleurs qu'il ne prétendoit point agir en contradiction des propositions de sa Cour & des puissances alliées; qu'en conséquence il les prioit de vouloir accepter sa démission, ajoutant que les sentimens de tous les officiers de son corps étoient les mêmes, mais qu'il les avoit empêchés de

signer cette représentation, pour qu'elle ne fût point considérée comme un complot.

M. Van der Noot fit toutes les instances pour l'engager à continuer son service, en lui faisant envisager, que son honneur seroit plutôt compromis, en quittant dans un moment critique ; que ce seroit donner un mauvais exemple qui pourroit entraîner la perte de l'armée, & seroit cause des maux qui pourroient en résulter ; qu'il avoit contracté des engagements envers le pays qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner, sur-tout se trouvant devant l'ennemi : d'ailleurs, qu'il ne voyoit point de raisons pour avoir tant d'inquiétude ; que tout se préparoit pour un accommodement, qu'il n'y avoit plus d'autre difficulté que sur l'article de l'armée. Enfin on parvint à lui faire promettre de continuer ses efforts pour entretenir l'ordre & la concorde dans son régiment, & pour détourner ses officiers de la résolution qu'ils avoient voulu prendre.

Après lui arriva M. d'Herbestein, Colonel d'un régiment de cavalerie, & très-bon officier : ses dragons étoient considérés comme les meilleurs de l'armée. On lui fit les mêmes questions : il alléguait que son régiment se trouvoit dans un poste où il ne pouvoit se défendre, ayant la

rivière à dos ; que l'ennemi étoit au moins de 4000 hommes devant lui ; que les seules troupes qui fussent à même de le soutenir, avoient déclaré qu'elles partiroient ou mettroient bas les armes en cas d'attaque ; que le peu de confiance qu'il pouvoit mettre, après de tels propos, sur le régiment qui devoit le seconder, & la position critique dans laquelle son régiment se trouvoit, l'avoient déterminé à donner sa démission, & celles de tous les capitaines d'escadron, ainsi que de plusieurs autres officiers : alors il donna un paquet de papiers où elles étoient toutes contenues. On voulut tâcher de le persuader, comme le Colonel Thienne ; mais tous les argumens de M. Van der Noot ne purent lui faire changer de résolution.

Le troisième fut M. le Comte de Braine, Colonel du régiment du Hainaut, qui leur répondit : “ Messieurs, je ne connois rien
 “ d'aucun découragement ni cabale dans le
 “ régiment que j'ai l'honneur de commander ;
 “ au contraire, il me donne les plus grandes
 “ assurances de sa bonne volonté pour faire
 “ son devoir devant l'ennemi ; & tout ce que
 “ je peux dire, c'est que Vos Seigneuries peu-
 “ vent compter sur le régiment de Hainaut.”
 Ce brave & digne officier reçut les expressions
 d'appro-

d'approbation qui lui étoient dues à si juste titre, pour le bon ordre & la discipline qu'il avoit su conserver dans son régiment, aussi bien que pour son courage à soutenir avec honneur & fidélité les engagements qu'il avoit pris.

Ensuite vint M. le Comte Henri du Chatel, commandant du régiment de West-Flandres, qui d'abord répondit que son régiment étoit en très-mauvais état, & totalement découragé; que lui-même, au nom de tous les officiers, demandoit sa démission, & la leur; & en cas qu'on ne voulût pas la leur accorder le même jour, leur intention étoit de partir le lendemain sans attendre; que le tems que l'Empereur avoit accordé fut prêt à expirer; qu'ils étoient tous citoyens, & avoient autant de droit de juger pour eux-mêmes que qui ce fût; que leur bien, leur honneur, & tout ce qu'ils avoient, en dépendoient; qu'il ne se regardoit pas comme lié par aucun engagement; qu'il étoit entré volontairement dans le service, & qu'il prétendoit le quitter de même; qu'il étoit déterminé à profiter de l'offre de Sa Majesté l'Empereur. On voulut également le persuader; mais une confusion de conversation s'ensuivit, & l'on ne put rien gagner sur sa façon de penser.

Je suppose qu'il n'est point nécessaire de faire quelques commentaires sur ces malheureux éclairciffemens ; mais on ne pourra jamais attribuer ces désordres qu'à un manque d'application, pour connoître ce qui se passoit dans les régimens, manque d'énergie de punir les coupables, & d'un système de conduite plutôt courtisan que militaire : car tous les officiers commandant même les avant-postes étoient obligés de faire leur cour tous les jours, ou de se rendre suspects. Le Major Monro, de la Légion Belgique, & commandant le poste avancé à Dave, nous en fournit un exemple : il croyoit se rendre recommandable au Général en chef, en ne quittant jamais son poste ; mais un de ses amis, membre & député du Congrès, lui témoigna la surprise du Général, de ce qu'il ne faisoit point comme les autres, & qu'il le regardoit comme un manque d'attention : d'après cet avis il fut obligé de quitter son poste tous les jours, pour se rendre au quartier-général d'Andoye, où il trouvoit régulièrement la plus grande partie des commandans des corps de cette colonne obligés d'attendre trois ou quatre heures pour avoir l'honneur de faire leur révérence.

Accoutumé à ne jamais cacher la vérité, je ne peux ici m'empêcher de dire, malgré la

peine que j'en éprouve, que le Général Schoenfeld lui-même sembloit être d'accord avec le Colonel du Chatel; car c'est un fait incontestable qu'il a approuvé sa conduite dans la séance de la députation du Congrès, en l'excusant vis-à-vis de ceux qui vouloient le blâmer, ce Colonel étant aussi celui qui avoit l'accès le plus libre auprès de lui, & jouissoit de sa pleine confiance & protection, malgré les raisons qu'il y avoit à croire qu'il étoit le chef moteur de toute cette trahison (car certainement on ne peut l'appeler d'un autre nom, puisqu'il avoit prêté serment, reçu un brevet, & des appointemens, d'un Gouvernement qu'il avoit reconnu légitime, & à qui il avoit engagé son honneur de le défendre, & de le soutenir).

Les commandans de ces différens régimens étant partis, le Général Koehler fit rapport au Général en chef & aux Membres de cette députation, que le jour précédent il avoit visité la citadelle de Namur, qu'il avoit été extrêmement surpris de trouver dans un état absolument hors de défense: si quelqu'un avoit étudié de la mettre dans l'impossibilité de nuire aux ennemis, il avoit parfaitement réussi; car les canons étoient placés de manière que si l'en-

nemi venoit par terre il seroit impossible de les atteindre, ne pouvant tirer que dans l'air ; les batteries étant construites, ou par ignorance, ou par trahison, de façon que les bouches des canons, montés sur des affûts marins très-bas, reposoient sur la barbette, les roues de devant suspendues : en outre, ces batteries en barbettes exposoient trop les canonniers ; & celles-là étoient d'une construction si mince & si mal faites, que chaque coup de l'ennemi les auroit percées d'outre en outre. Observant à M. de Schoenfeld qu'il n'avoit assurément pas vu toutes ces défautsités, il répondit qu'en effet n'ayant pas été depuis long-tems au château, il n'avoit pu les voir ; mais qu'en allant & revenant de Namur, il avoit souvent regardé de ce côté-là sans découvrir aucun canon qui pourroit protéger la retraite de son armée en cas de besoin : mais le Général Koehler, dès l'instant qu'il avoit examiné la citadelle, avoit de suite donné aux Messieurs du Bureau de Guerre suivant l'armée, des plans & des moyens pour remédier promptement à tous ces défauts.

Ce Général, ennuyé de se trouver au milieu de la trahison, du découragement, & des ca-

bales, retourna promptement à sa colonne de Bouvignes, sans accepter le dîner qui lui étoit offert, très-content de pouvoir se débarrasser d'une telle scène, ne pouvant se reconcilier à ce qu'il venoit de voir & d'entendre, & prévoyant ce qui devoit résulter de ces désordres. Son premier soin fut de prendre des arrangemens & des moyens d'assurer une retraite dans un cas forcé, mais sans en laisser échapper les moindres indices.

Le jour avant le départ du Général pour Andoye, le Lieutenant-Colonel Chevalier de Gordon vint lui faire une visite à Bouvignes, & après avoir vu toutes les batteries, les ouvrages, & les postes, il s'étoit exprimé dans les termes de la plus grande approbation à l'égard des dispositions; ce qui étoit d'autant plus flatteur, venant d'un homme dont les talens militaires ont reçu les plus hauts témoignages & la sanction la plus marquée : mais ce Lieutenant-Colonel, comme s'il prévoyoit la conduite de l'autre colonne, fit part de ses appréhensions au Général Koehler, & se trouvant aussi à Andoye pendant le tems de la conférence, fut témoin de la frayeur qui y régnoit pour le 22, jour qu'ils soupçonnoient

devoir être attaqués. M. de Gordon désirant de voir les opérations de cette journée, retourna expressément avec le Général à Bouvignes, donnant un bon exemple à plusieurs autres, qui, au contraire, faisoient l'impossible pour s'éloigner de l'armée.

Le même jour arriva de Bruxelles, par le canal du Général en chef, une résolution prise par les Etats-généraux, qui proclamait le troisième fils de l'Empereur, l'Archiduc Charles, Souverain héréditaire & Grand-Duc des provinces Beligiques, avec ordre de la faire passer au Général Autrichien qui se trouvoit à Falmagne, & dont voici les copies :

“ Les Etats-généraux des Provinces Bel-
 “ giques Unis, assemblés extraordinairement
 “ dans la ville de Bruxelles, déclarent de nom-
 “ mer unanimement par acclamation, Son
 “ Altesse Royale Charles, Archiduc d'Autriche,
 “ troisième fils de Sa Majesté l'Empereur, Sou-
 “ verain Héréditaire & Grand-Duc de la Bel-
 “ gique, conformément à la résolution de ce
 “ jour, & sous la réserve expresse des anciennes
 “ constitutions, lois fondamentales, droits &
 “ usages de la Nation & de chaque province

“ en particulier, De quoi le peuple sera instruit
 “ par un manifeste à publier incessamment.

“ Fait à l'Hôtel de l'Assemblée des
 “ Etats-généraux, le 21 Sep-
 “ tembre 1790, à onze heures
 “ du soir.

(Signé) MARANNES, Président.

*Lettre du Congrès Souverain au Général en Chef,
 le Baron de Schoenfeld.*

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

NOUS avons la satisfaction de vous informer,
 selon copie authentique de la déclaration ci-
 jointe, que l'Assemblée des Etats-généraux
 vient de proclamer l'Archiduc Charles, troi-
 sième fils de Sa Majesté l'Empereur, Souverain
 héréditaire & Grand-Duc de la Belgique, vous
 requérant d'en donner part à l'armée & aux
 commandans des troupes Autrichiennes, qui se

trouvent le plus à portée de nos avant-postes : nous vous prévenons que nous en informons particulièrement le Général Baron de Bender, en lui signifiant que si dans ces circonstances, & en attendant l'agrément de l'Empereur, il se porte à des hostilités, nous nous trouverons obligés de repousser la force par la force ; à quoi nous vous autorisons, & même chargeons, selon votre prudence : au reste, vous pouvez assurer notre armée que nous aurons soin de son sort & de ses intérêts, de son maintien & de son existence, dans les conférences de la Haye,

Nous sommes,

MONSIEUR LE GENERAL,

Vos très-affectionnés,

Le Congrès Souverain
& les Etats-généraux
des Provinces Belgi-
ques Unis.

(Etoit signé) MARANNES, Président.
VAN EUPEN.

*Lettre du Général Baron de Schoenfeld, au Général
Major Koebler.*

MONSIEUR LE GENERAL,

CE matin, vers onze heures, sont arrivés deux députés des Etats-généraux, qui m'ont communiqué la résolution prise hier par une assemblée tenue à Bruxelles, de nommer unanimement par acclamation Son Altesse Royale Charles, Archiduc d'Autriche, troisième fils de Sa Majesté l'Empereur, Souverain héréditaire & Grand-Duc de la Belgique. Je vous joins ici, Monsieur le Général, copie de cette résolution ; ces deux députés m'ayant fait connoître qu'ils étoient chargés de se rendre près de Son Excellence le Maréchal Bender, pour lui remettre des dépêches de leurs principaux, & lui notifier cet événement, qui devoit interrompre toutes hostilités jusqu'à ce que les Ministres des trois Cours alliées, & M. Mercy d'Argenteau, eussent manifesté leurs intentions aux députés des Etats-généraux qui sont retournés de suite à la Haye : j'ai sur-le-champ fait expédier un trompette au Général Autrichien, pour lui demander les passe-ports nécessaires, pour que ces Messieurs puissent se rendre à leurs destinations avec sûreté.

Et quoique jusqu'à présent je n'en aie encore reçu aucune réponse, j'ai cru, Monsieur le Général, que je devois vous informer de suite de cet événement, en vous envoyant & la copie de la dite résolution, & copie de la lettre que j'ai reçue de Leurs Hautes Puissances les Etats-généraux; afin que de suite vous en informiez le Général Autrichien, qui est le plus à portée de vous, & que vous vous dirigiez en conformité de cette même lettre.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE GENERAL,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

LE BARON DE SCHOENFELD.

P. S. Je joins deux copies de chacune des pièces, pour que vous en fassiez parvenir de suite une au Commandant Autrichien.

En conséquence de ces résolutions & de ces lettres, le Général envoya de suite un trompette avec ces dépêches au Général Corti,

qui le jour suivant répondit, qu'il n'étoit point autorisé à entrer dans aucune négociation ; qu'il ne recevoit ses instructions que du Général Baron de Bender, à qui il faisoit passer les lettres qu'on lui avoit envoyées, mais qu'en attendant les choses restoient sur le même pied qu'auparavant.

Comme l'on avoit prévenu les batteries près de Bouvignes de ne point tirer à cause du passage du trompette, & que toute la troupe, qui s'attendoit tous les jours à une armistice, s'imagina d'abord que la paix étoit faite, les patrouilles Autrichiennes passèrent d'abord la rivière, & les nôtres également de l'autre côté avec les Autrichiens, pour se divertir ensemble, & revoir leurs anciennes connoissances : on fut obligé même, avant l'arrivée de la réponse du Général Corti, de faire tirer à cartouches, afin d'obliger chacun de rester sur son côté ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on parvint à les contenir, & à recommencer les hostilités.

Pendant ces entrefaites, le Général Baron de Schoenfeld faisoit repasser la Meuse à toute la colonne d'Andoye, & fit part de cette résolu-

tion * au commandant de celle de Bouvignes : bientôt on n'attendit de tous côtés que des rapports affligeans & alarmans. Ce mouvement étoit comme le signal de tous les malheurs qui devoient suivre. Il est cependant possible que cette retraite fût considérée par quelques-uns comme nécessaire : la position d'Andoye en elle-même étoit mauvaise, ayant la rivière en dos ; mais elle n'auroit jamais dû être abandonnée sans être forcée, car la retraite étoit toujours assurée, ayant une forteresse sur une haute montagne pour les protéger, ainsi qu'un superbe pont, qui même étoit protégé par des ouvrages avancés, & une tête de pont sous le feu de cette citadelle.

* MON GENERAL,

Comme je suis résolu de faire passer demain mon armée derrière la Meuse, je vous préviens en même tems que tout le poste de Dave, fort à-peu-près de 600 hommes, passera en cet endroit, & formera la chaîne avec vos troupes.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

MON GENERAL,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,

LE BARON DE SCHOENFELD.

Enfin, de quelque manière que la chose eût tourné, une retraite si précipitée étoit assurément très-dangereuse, & contre toute prudence, en ce qu'elle portoit au comble le découragement des soldats, qui étoit déjà trop grand, à cause du peu d'énergie qu'ils voyoient parmi leurs officiers supérieurs qui ne s'occupoient aucunement de la discipline, ni d'introduire cette émulation si nécessaire pour des nouvelles troupes.

La colonne d'Andoye étoit donc entrée dans Namur, à l'exception du Lieutenant-Colonel Power, qui se soutint seul avec son corps des Chasseurs pendant deux jours sur la hauteur que le Général Schoenfeld avoit abandonnée, & ne voulut se retirer qu'après des ordres plusieurs fois réitérés, faisant voir par-là la possibilité de soutenir au moins un poste avancé sur cette hauteur, afin de pouvoir couvrir la ville des approches d'un siège, & d'en éloigner par ces moyens la perte. A peine l'armée étoit entrée, que les Chasseurs Autrichiens commençoient à tirer à coup de carabines vers la ville : les soldats pêle-mêle avec les bourgeois, dans la plus grande confusion, n'observoient plus aucun ordre de leurs commandans ; enfin, la

ville étoit dans la plus grande consternation; & l'on ne pouvoit plus mettre aucun frein aux désordres qui y régnoient. Le lendemain 23, le Général Schoenfeld envoya au Général Koehler un * ordre pour se tenir prêt à se replier vers Bruxelles; mais ce qu'il y avoit de surprenant, tout ce désordre n'influa aucunement sur la discipline ou l'énergie de la colonne de Bouvignes : ils regardoient tous avec indignation & pitié cette conduite lâche & peu militaire, & ne s'occupoient que des moyens d'y remédier par leur harmonie & par leur courage; & dans la bouche de chacun on n'entendoit que les cris, " qu'il seroit glorieux pour notre

• MON GENERAL,

Songez à faire tous vos arrangemens pour vous replier au premier avis que vous en recevrez de ma part, & tâchez alors de gagner Bruxelles; ou, en cas que cela fût impossible, rabattez-vous sur Mons : en cas qu'un événement m'empêchât de vous donner de mes nouvelles, au moindre avis que vous recevrez que je me replie d'ici, vous ferez la même chose.

Le BARON DE SCHOENFELD.

A Namur, ce 23 Novembre,

1790.

P.S. La Légion Belgique se mettra sous vos ordres.

“ colonne de trouver l'occasion de réparer
 “ cette faute;” & d'un bout jusqu'à l'autre
 le Général ne recevoit que les assurances de
 leur détermination de ne jamais l'abandonner.
 Cependant les rapports les plus désolans ve-
 noient de toutes parts au Général Koehler;
 & comme la lettre qu'il avoit reçue du
 Commandant en chef lui marquoit qu'il n'au-
 roit peut-être pu lui faire parvenir l'ordre
 pour le prévenir du moment de sa retraite,
 il résolut, pour s'en assurer, & pour être in-
 formé de tout ce qui se passoit à Namur, d'y
 envoyer de suite deux officiers de confiance,
 d'adresse, de courage, & connoissant bien le
 pays, accompagné chacun de deux dragons
 d'ordonnances, avec l'instruction que l'un de-
 voit rester dans la ville, & l'autre en dehors,
 & d'envoyer, en cas de quelque événement
 désastreux les dragons l'un après l'autre, à
 un quart d'heure d'intervalle, & de les suivre
 de même, afin que les rapports ne pussent pas
 manquer. On jugera par leur rapport dans
 quel triste état se trouvoit la ville de Namur
 le 24.

MON GENERAL,

APRÈS vous avoir présenté mes très-humbles
 respects, j'ai l'honneur de vous faire part, que

depuis mon arrivée ici, je n'ai été occupé à autre chose qu'à faire mon possible pour découvrir quelques nouvelles réelles : j'appris donc hier que quelques troupes de la vieille route avoient déjà pris poste hors de Namur, même que le Comte Henry du Chatel en étoit à trois lieues dans un endroit nommé Leuse.

J'ai appris aussi, vers les cinq heures du matin, que Messieurs des Etats ont fini leurs séances, & qu'après toute délibération ils ont résolu de rendre la ville aux Autrichiens : je l'ai entendu dire de plusieurs personnes respectables ; & c'est le bruit unanime de toute la ville, dont les habitans ont presque perdu la tête, disant que l'on est trahi.

Mon Général, je ne peux rien vous assurer de positif sur ce sujet ; ce n'est que le bruit public ; mais j'aime bien de vous prévenir pour votre gouverne. Si j'apprends quelque chose de vrai absolument, je vous enverrai encore une estafette ; mais je ne partirai moi-même, pour vous l'assurer, que quand j'aurai vu que les troupes qui sont ici commenceront à faire leur retraite.

Vous

Vous pouvez compter sur mon zèle & ma
vigilance, & me croire avec respect,

MON GENERAL,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,

C. J. GILSON,
Lieutenant-Drag. N° 2.

Namur, ce 24 Novembre,
1790.

MON GENERAL,

IL est entré ce matin à neuf heures un
officier Autrichien, avec un trompette, chargé
d'une lettre pour les Etats : on en ignore posi-
tivement le contenu ; mais on présume que
c'est pour demander si l'on veut faire une capi-
tulation pour cette place ; du moins le bruit
unanime est actuellement qu'on attend les or-
dres du Général Schoenfeld, pour faire la re-
traite, & laisser revenir les Autrichiens dans
la ville. J'ai aussi entendu que Monsieur le
Pensionnaire Le Cocq disoit sur la rue à la
populace d'être tranquille ; que l'on étoit oc-
cupé à faire une capitulation : de-là je me
suis rendu à la Trésorerie, pour y parler à

M

à M. Lambrecht, Capitaine & munitionnaire: J'ai vu, à ladite place, que l'on chargeoit tous les effets, papiers, bagages, &c. tant du Bureau de la Guerre que de la Trésorerie: effectivement ces deux places sont entièrement débarrassées; les effets, &c. sont partis pour Bruxelles, avec tous ces Messieurs qui occupent des emplois. Pour lors je me suis rendu hors la porte de Bruxelles, pour y voir les mouvemens. J'ai remarqué que tous les bagages des troupes, montures, &c. partoient: j'ai rencontré pour le moins 40 chariots & caissons. Il est impossible de vous exprimer le désordre qui règne dans cette ville. Le peuple veut que l'on se batte: les bourgeois ont été chercher les fusils, carabines, pistolets, cartouches, à l'arsenal, pour pouvoir se défendre: dans la ville on ne voit que des soldats pêle-mêle de part & d'autre, sans ordre & sans commandement: l'on tire continuellement tout à l'entour de la ville, contre les Chasseurs Autrichiens qui viennent se montrer. Enfin, mon Général, j'attendrai ici les nouvelles positives & vos ordres; & aussitôt que je serai certain que les Autrichiens rentreront ici, comme on le dit, je partirai bride abattue pour vous en faire part; même quand je devrois passer à travers l'armée Autrichienne: car la vie m'est plus à charge

qu'à cœur dans ce moment. On entend dans les rues la populace crier : " Si nous avions eu ici le brave Koehler, cela ne seroit jamais arrivé." Enfin tout est si embrouillé, que l'on ne fait rien développer ; mais vous pouvez être certain, mon Général, que je ne négligerai rien pour le bien-être du service, & que je suis pour la vie, avec le plus profond respect,

MON GENERAL,

Votre très-humble, très-
obéissant, & zélé Ser-
viteur,

C. J. GILSON,
Pr. Lieut. des Drag. N° 2.

Namur, le 24 Novembre 1790.

P.S. Au moment que je finis ma lettre, j'apprens positivement qu'on vient de publier sur la Maison-de-ville, que les bourgeois doivent mettre bas les armes ; mais le peuple murmure tellement, que nous attendons à chaque instant un désordre complet.

MON GENERAL,

La ville n'est plus qu'un tumulte ; il n'y a plus de chef ici : les 24 corps de métier vont s'assembler, probablement pour se rendre ; les Etats ont perdu la tête ; l'arsenal est au pillage, & l'ennemi est aux portes de la ville ; on ne voit plus aucun officier supérieur ; & les bourgeois crient : " Si nous avions ici le brave Koehler, " nous tiendrions ferme sans nous rendre ; mais " nous sommes sans chef."

Ceux qui me connoissent, veulent que je prenne la liberté de vous écrire, pour vous prier de venir ici. Enfin, mon Général, la moitié a perdu la tête. Je garde toujours un dragon, pour vous l'envoyer lorsque nous serons forcés de fortir ; mais si l'ordre ne se rétablit point, ils pourront facilement entrer : pour moi, je suis étonné de voir un tel désordre, malgré la présence du Général Schoenfeld.

Je suis avec respect,

MON GENERAL,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

Le COMTE de ROMRÉE,
Pr. Lieut. Infan. N° 1,

Le Général Koehler, pour prévenir toutes les difficultés & tous les embarras qui auroient pu survenir dans le dernier moment pour la retraite, avoit fait connoître ses intentions & ses dispositions à tous les chefs de poste, leur avoit indiqué les chemins qu'ils devoient prendre, les mesures qu'ils auroient à observer, enfin leur avoit donné toutes les instructions nécessaires pour faciliter les moyens à prendre dans ces momens critiques. Tout étoit donc prêt pour marcher au premier avis ; & les ordres étoient écrits d'avance, n'y ayant que les dates à remplir, pour les envoyer à chaque Commandant, au moment que l'ordre viendrait de se replier.

Le 24 au matin, ce Commandant étoit allé, à son ordinaire, visiter les batteries, les postes, & surveiller aux ouvrages ; quand, vers les deux heures de l'après-midi, arriva au quartier-général d'Hontoir, le Lieutenant-Colonel Sinclair, aide-de-camp du Général Schoenfeld, avec un ordre de bouche de se replier. Le Général Koehler n'étoit point encore de retour ; il fallut envoyer des dragons de tous côtés pour le chercher : mais dès qu'il fut revenu, il exigea que ce Lieutenant-Colonel lui donnât

l'ordre par écrit, & de ce moment il mit tout en œuvre pour l'exécuter*.

Mais pour concevoir les difficultés dans lesquelles l'opération d'abandonner aux ennemis la ville de Namur, a pu nous jeter, & en donner une idée bien juste, il me semble très-nécessaire de donner ici le détail de notre situation le moment avant le départ de la colonne, & d'y joindre le rapport qui en a été fait.

Cette colonne occupoit, comme j'en ai déjà fait mention, un terrain de neuf lieues, pour défendre les bords de la Meuse : derrière nous étoit un pays extrêmement sauvage, des bois,

* “ Je souffigné déclare avoir rendu l'ordre au Général-Major de Koehler, qui m'étoit donné vers les onze heures ce matin, par Son Excellence le Général Baron de Schoenfeld, favoir, de me rendre avec la plus grande diligence auprès du Général Koehler, & de lui dire de sa part de faire sa retraite le plus tôt possible.

“ Fait au quartier-général
 “ d'Hontoir, ce 24 Novembre, 1790.

SINCLAIR,
 Aide-de-camp.

EFFECTIF sous les Armes de la COLONNE DE BOUVIGNES, 1798.

REGIMENS.	COMPAGNIES.	TOTAUX.		REGIMENS.	COMPAGNIES.	TOTAUX.					
		Compa- gnies.	Régi- mens.			Compa- gnies.	Régi- mens.				
Infanterie N° 1	La Colonel, . . .	59	976	Chasseurs N° 1	Bastinet, . . .	60	566				
	J. D'Angelis, . . .	53			Van Mechlen, . . .	90					
	Dupleffis, . . .	52			Hambrouck, . . .	100					
	Van Loone, . . .	54			Gens, . . .	102					
	Deuxième Major, . . .	71			Steenhowers, . . .	99					
	Premier idem, . . .	50			Vandenputte, . . .	61					
	Cuvelier, . . .	45			Everaert, . . .	54					
	Vacante, . . .	62		Idem - - N° 2	Vanhelmont, . . .	61	89				
	Bourgeois, . . .	63			Hermans, . . .	28					
	Annexé . . .	Lieuten.-Colonel, . . .		63	438	Idem - - N° 3	Jacoby, . . .	120	341		
		Weverbergh, . . .		58			Dierix, . . .	130			
Romrée, . . .		72	Somers, . . .	91							
Infanterie N° 2		Collinet, . . .	52	139		Canaris - -	Major, . . .	57	108		
		Defleur, . . .	63				Boogmans, . . .	35			
		Helsen, . . .	47				Luykx, . . .	16			
		Cezard D'Angelis, . . .	48			Volontaires - -	Smets, . . .	89	179		
		Van Langendonek, . . .	64				Volont. Malinois, . . .	90			
		Infanterie N° 3	Davous, . . .			74	460	Dragons N° 1	Premier escadron, . . .	109	429
			Gloria, . . .			65			Deuxième idem, . . .	101	
			Colonel, . . .			47			Troisième idem, . . .	109	
	H. Raymakers, . . .		50		Quatrième idem, . . .	110					
	Infanterie N° 5		G. Raymakers, . . .		57	195		Idem - - N° 2	Premier escadron, . . .	123	381
			Liendemans, . . .		48				Deuxième idem, . . .	215	
Peeters, . . .			65	Troisième idem, . . .	143						
Infanterie N° 6			Lieuten.-Colonel, . . .	61	24			Idem - - N° 5	Détachemens, . . .	24	24
			Nalines, . . .	52					D'ici-contre, . . .	3281	
			Premier-Major, . . .	58				TOTAUX 5398			
			Infanterie N° 7	Maschu, . . .				37	RÉCAPITULATION.		
		Vandooren, . . .		91			Infanterie, . . .	N° 1	976	3281	
		Stalins, . . .		52				N° 2	139		
		Luykx, . . .		117				N° 3	438		
		Seresia, . . .		103				N° 5	460		
	Vanderkelen, . . .	60		N° 6		195					
	Infanterie N° 8	Premier Major, . . .		105		1073	Chasseurs, . . .	N° 7	1073	996	
		Deuxième idem, . . .		90				N° 1	566		
Colonel, . . .		85		N° 2	89						
Major, . . .		72		N° 3	341						
Infanterie N° 9		Deuxième idem, . . .		38	287		Volontaires, . . .	Canaris, . . .	108	287	
		Knhoopff, . . .	54	Volontaires, . . .				179			
		Sel, . . .	61	Dragons, . . .			N° 1	429	834		
		Imbert, . . .	72				N° 2	381			
		Volembandt, . . .	63				N° 5	24			
		Infanterie N° 10	Bernard, . . .	54			TOTAUX 5398				
			Meulmans, . . .	17			Légion Belgique 350				
	Steenhaut, . . .		36	Le Corps d'Artillerie 545							
	Nolis, . . .		64	Le Corps de Cavalerie 545							
	Donche, . . .		75	Le Corps de Génie 545							
	Dumoulin, . . .		58	Le Corps de Pontonniers 545							
Van Monkove, . . .	61		Le Corps de Sapeurs-Mineurs 545								
Donche, . . .	75		Le Corps de Tranchées 545								
Van Eechout, . . .	60		Le Corps de Fortifications 545								
Alifon, . . .	84		Le Corps de Génie 545								
De Chantinois, . . .	44		Le Corps de Pontonniers 545								

R A P P O R T

De la Dislocation des Troupes de la Colonne de Bouvignes sous les Ordres du Général-Major G. F. KOEHLER.

Distances de Namur	Noms de Postes	Nombres	Nombres de Canon- niers	Bouches à Feu.				
				Calibres.				
				36liv.	18liv.	12liv.	6liv.	3liv.
1 l. $\frac{1}{4}$	Faulx vis-à-vis de Dave	350	10				2	
1 l. $\frac{3}{4}$	Profonde Ville	357	39	1		1		3
2 l. $\frac{3}{4}$	Rivière	253	27		2			1
3 l. $\frac{1}{2}$	Rouillon	168	17	1			1	
3 l. $\frac{3}{4}$	Hun	230	41	2			1	2
4 l.	Moulins	95	10	1				
4 l. $\frac{1}{4}$	Anhée	162	21					3
4 l. $\frac{1}{2}$	Champioul	279	25	1		1	1	
5 l.	Bouvignes	280	27	1	1		1	
5 l. $\frac{3}{4}$	Ronchenne	347	47	2	2	1		
5 l. $\frac{3}{4}$	Monjat	284	34	2				2
6 l. $\frac{1}{4}$	Bois de Freye & Cense de Lenne	195	47	4				1
7 l. $\frac{1}{2}$	Abbaye de Waulfort	276	34	1	1		1	1
8 l.	Hastiers	310	29			1		
8 l. $\frac{1}{4}$	Hatilaire	120	10		1			
8 l. $\frac{1}{2}$	Hermeton	60	14				1	1
9 l.	Bac du Prince	471	45		1		2	3
Totaux	17 Postes	4247	477	16	8	4	10	17

Corps de Réserve.

Régiment No. 1.	Somiere & en- vrons, inf.	605
Régiment No. 2.	Somiere & en- vrons, cav.	238
	Gerin & An- hée, cav.	143
Régiment No. 1.	Onhaye, ca- valerie	109
	Falayen, cav.	210
	Rivière, cav.	110
Canonnières	Au Parc d'Ar- tillerie	68
	Garde du Parc	90
	Détach. Cav.	24
	Totaux -	1597

Canons.

12 liv.	6 liv.	4 liv.	3 liv.	1 obusier
3	5	2	6	1

De la Colonne.

RECAPITULATION.

	Totaux
Infanterie -	4932
Canonnières -	545
Cavalerie -	834
Bouches à feu	73
	6384

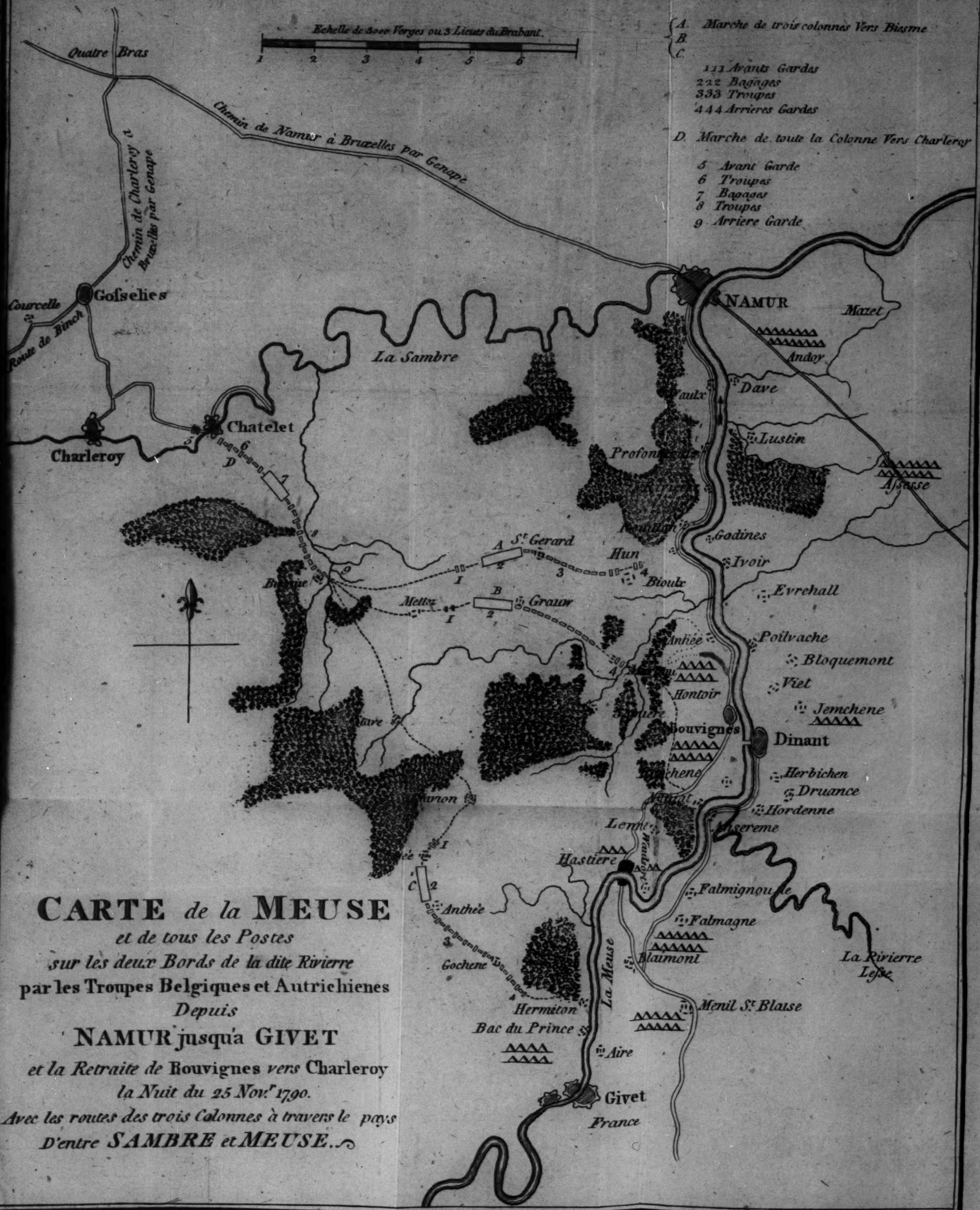
des gorges, des ravins, des montagnes, & de très-mauvais chemins, presque impraticables dans cette saison de l'année, pour y passer avec les trains d'une armée: tout ce pays étoit enfermé par la rivière de la Sambre, qui se joint avec la Meuse à Namur; de façon que l'ennemi, une fois en possession de cette ville, n'avoit qu'à prendre la rive gauche de cette rivière, & s'étendre vers Charleroy, pour nous enfermer dans le pays appelé d'entre Sambre & Meuse. La ligne qu'ils avoient à parcourir pour cette opération, étoit non-seulement plus courte; mais ils avoient de très-bons chemins pour le transport de leur artillerie.

Les troupes éparpillées sur les bords de la Meuse ne pouvoient s'assembler dans un même point pour faire leur retraite: le Général ordonna, en conséquence, qu'elle se fit sur trois colonnes, d'à-peu-près trois lieues de distance pour chacune. Celle de l'aile droite, commandée par le Général-Major Baron de Cump-tigh, s'étendoit depuis le Bac du Prince, près de Givet, jusqu'à l'Abbaye de Waulsort; celle de l'aile gauche, par le Baron de Bar, Lieutenant-Colonel du régiment de Bruges, s'étendoit depuis Faulx, près de Namur, jusqu'au poste d'Anhée; & celle du centre, commandée par

le Lieutenant-Colonel du régiment de Namur,
De Villers Masbourg.

Les ordres étoient donnés, & la route marquée pour chaque colonne, de façon que la marche de l'une ne pouvoit pas retarder celle de l'autre : tous les gros bagages, magasins, &c. étoient partis de suite avec une escorte en avant. A dix heures du soir le signal fut donné, pour les trois colonnes, de se mettre en mouvement dans le même instant, emmenant avec elles tous leurs canons & caissons, à l'exception des pièces de 36 liv. & de 18, qui étoient de fer, & dont le transport étoit absolument impossible : ces pièces devoient servir à couvrir & à assurer notre retraite. Les canoniers & artilleurs, qui étoient restés aux batteries, avoient ordre, quand l'ennemi auroit forcé un passage, de faire crever les canons, de mettre le feu aux affûts & batteries, puis de se retirer par les bois & les gorges, & de suivre la colonne : tout cela fut exécuté à la lettre : le feu de nos signaux, & les coups de canons d'avertissement, inquiétant beaucoup l'ennemi, il s'étoit tenu sous les armes toute la nuit.

Les trois colonnes se mirent donc en chemin sur les dix heures, dirigeant chacune leur



CARTE de la MEUSE

*et de tous les Postes
sur les deux Bords de la dite Riviere
par les Troupes Belges et Autrichiennes
Depuis*

NAMUR jusqu'a GIVET

*et la Retraite de Bouvignes vers Charleroy
la Nuit du 25 Nov^r 1790.*

*Avec les routes des trois Colonnes à travers le pays
D'entre Sambre et MEUSE.*

marche vers le village de Biesme, à quatre lieues en arrière, où elles devoient se rejoindre; & la première arrivée devoit faire les dispositions nécessaires pour protéger le passage des autres : la position étoit extrêmement favorable ; ce village étant situé sur une hauteur, où se trouvent les ruines d'un ancien château, & un ruisseau coulant au pied dans un fond marécageux, qui tournoit de façon à couvrir l'aile gauche de la position, & qui alloit se perdre dans un grand bois sur la droite.

Vers minuit, les trois colonnes arrivèrent à Biesme, où elles firent halte à-peu-près trois heures. Elles continuèrent ensuite leur route vers Châtelet sur Sambre ; mais l'ordre de marche de Biesme sur Châtelet étoit différent de celui de Bouvignes. En partant de ce dernier endroit, les bagages & la grosse artillerie étoient en avant, & une forte arrière-garde à chaque colonne assuroit leur retraite ; mais vers la Sambre la chose étoit toute différente, car on pouvoit rencontrer un ennemi dans une position forte, qui auroit pu nous attendre, tandis qu'un autre auroit harcelé l'arrière-garde : ainsi, pour pourvoir à tout ce qui pouvoit survenir, l'ordre de marche étoit formé en deux colonnes, ayant les bagages au centre. La colonne de la première

ligne précédoit lesdits bagages & la grosse artillerie, & il lui étoit ordonné de former l'ordre de bataille en avant ; la seconde ligne suivoit les bagages, & avoit ordre de former son ordre de bataille en arrière : ainsi les bagages auroient été entre les deux lignes comme dans un quarré, & une ligne servoit toujours de seconde ligne à celle qui auroit été attaquée, en faisant seulement une contre-marche par compagnie.

Dans cet ordre de marche toutes les trois colonnes arrivèrent à Châtelet de très-bonne heure & sans aucun accident, passant sur le pont de la Sambre pour Charleroy, où elles se rendirent avant dix heures du matin, ayant fait en 12 heures 9 lieues de chemin.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur les difficultés, les peines, les fatigues, & les soins, pour tenir l'ordre & l'ensemble dans une marche aussi pénible, accompagnée de tant de désavantages, ni sur les précautions qu'on a dû prendre, afin de pourvoir à tout, sur-tout pour se procurer des chevaux : les payfans les cachoient dans les bois à l'approche de l'armée ; & afin de les en empêcher, on fut obligé d'envoyer en avant des détachemens de dragons.

Tout militaire qui connoît les difficultés qui accompagnent les marches des armées, dans les tems & les situations les plus régulières, saura apprécier les embarras & les fatigues que celle-ci peut avoir causés, dans le milieu de l'hiver, dans un pays où les chemins sont impraticables, pendant une nuit très-obscur & pluvieuse, avec des troupes, la plupart sans souliers & sans paye, & qui ayant appris les défordres de Namur, le malheur de la perte de cette ville, & la déroute de l'autre colonne, s'attendoient, à chaque instant, d'être attaquées en avant & en arrière. Il n'auroit certainement pas été étonnant que, dans de telles circonstances, cette partie de l'armée eût suivi l'exemple de l'autre, en s'en allant chacun chez soi, abandonnant leur canons, leurs bagages, & leurs chefs; ôtant au pays même l'ombre de faire aucun accommodement, ou même une capitulation; ce qui auroit été très-déshonorable dans l'histoire des Belges, & auroit pu avoir des suites encore plus humiliantes à leur égard. Mais non; il faut dire à son honneur, que celle-ci a donné des preuves constantes d'attachement & de fidélité, de courage & de bravoure; qu'elle a soutenu toutes les difficultés avec une fermeté vraiment héroïque, étant toujours prête à combattre, & se tenant constam-

ment près de ses canons, ayant soin même de décharger les caissons cassés, & de les brûler, ne voulant pas seulement que ces caissons pussent tomber entre les mains des ennemis.

Nous nous trouvâmes à Charleroy avec 6311 hommes, 43 pièces de canons, 81 caissons d'artillerie chargés de munitions, & 120 gros chariots de bagages. Cette marche pénible à tous égards, nous tiroit absolument du mauvais pas dans lequel on nous avoit mis, sans aucune faute de notre part; car la ligne qui avoit été confiée au Général Koehler avoit toujours été défendue & conservée avec soin; & il est bien assuré que l'ennemi, avec une force supérieure, n'auroit pu forcer le passage de la Meuse, sans perdre infiniment de monde.

Dès l'instant que toute la colonne fut entrée dans la ville, le Général ordonna de faire rompre les ponts sur la Sambre, selon les règles de la guerre dans une retraite; mais sur les représentations des magistrats du dommage que cela leur causeroit, & pour leur témoigner que son intention n'étoit point de leur nuire, mais au contraire de les servir, sans nuire au bien général, il donna ordre d'épargner ces ponts,

& de prendre d'autres précautions à l'égard de l'ennemi.

Il ordonna à l'armée de faire halte cette journée-là à Charleroy. Cette petite ville est située sur la rive gauche de la Sambre, sur la pente d'une colline, tellement qu'elle est dominée par la hauteur ; mais pour remédier à cet inconvénient autant qu'il étoit possible, on avoit eu soin autrefois d'élever un grand cavalier sur le rempart. Toutes les fortifications & toutes les défenses de cette place ont été détruites pendant le règne de feu Sa Majesté l'Empereur ^{Frédéric} ainsi il étoit de toute impossibilité de pouvoir y tenir, étant d'ailleurs dépourvus de magasins. Pendant le courant de la journée on vint faire rapport qu'on avoit vu quelques houffards voltiger autour de la ville, & on vouloit même assurer que l'ennemi étoit en marche pour couper notre retraite ; mais qu'ayant appris que nous étions déjà arrivés à Charleroy, & par conséquent son projet de nous enfermer dans le pays d'entre Sambre & Meuse étant avorté, alors il avoit changé sa route, & pris celle de Nivelles, dans l'intention de nous attendre aux Quatre Bras, chaussée de Namur à Nivelles, qui se croise avec celle de Charleroy à Genappe vers Bruxelles. Dans cet endroit il auroit pu prendre

une position avantageuse, nous couper la communication avec les débris de la colonne du Général Schoenfeld, qu'on disoit être à Genappe, & nous obliger de l'attaquer avec désavantage ; mais le plus grand danger étoit passé, & le pays ouvert devant & de côté nous laissoit les cou-dées libres pour agir selon les circonstances.

Sur ces rapports, & la nouvelle que le Général reçut pendant la nuit du Baron de Schoenfeld *, qu'il s'étoit retiré vers Bruxelles, abandonnant la forêt de Soignes, il ne trouva pas à

MON GENERAL,

Si vous pouvez suspendre votre marche, je vous prie de le faire, & de prendre une autre route ; les circonstances m'obligent de me replier vers Bruxelles : mais si cela n'est pas possible, continuez votre route, & prenez par Nivelles pour me joindre.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

MON GENERAL,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

LE BARON DE SCHOENFELD.

A Genappe, ce 25 de Novembre 1790.

propos d'être forcé d'attaquer un ennemi, formé dans une position très-avantageuse, & fort pour le moins de deux fois le nombre des troupes qu'il avoit avec lui : ainsi, par une ruse de guerre, il accomplit ce qu'il n'auroit pu essayer de faire par la force, sans courir trop de risque. En conséquence, il donna publiquement ordre que la colonne eût à marcher vers Bruxelles par Genappe, se doutant bien que cela pourroit être rapporté aux ennemis : mais en secret il avoit eu soin de faire connoître ses intentions aux chefs des corps, & les avoit prévenus qu'on ne devoit continuer la grande route de Genappe que jusqu'au village de Gosselies, pour de-là prendre à gauche le chemin de terre & aller à Binch. Par cette manœuvre on évitoit absolument le risque d'une bataille désavantageuse ; & on se portoit vers Mons, pour couvrir le Hainaut & la Flandre.

Le 26, à quatre heures du matin, on tira trois coups de canon pour le signal du départ ; & vers les six heures les troupes commencèrent à défiler de Charleroy ; il fallut bien trois heures entières avant que les canons & chariots de bagages fussent tous sortis de la ville. Quand on fut arrivé au village de Gosselies, on quitta le pavé, & ensuite il fallut passer par des chemins extrêmement mauvais, des fonds maréca-

geux & des terres grasses, avec tout le train d'artillerie & les bagages, par une pluie qui ne cessa pas un instant de toute cette journée. On fut obligé d'envoyer chercher dans les villages circonvoisins des chevaux de trait, afin de pouvoir avancer, & de faire jeter une grande quantité de fagots pour raccommoder les chemins. Il y avoit des passages si mauvais, & tellement inondés, que les soldats étoient obligés de passer l'un après l'autre sur les troncs d'arbres qu'on venoit d'abattre. On peut s'imaginer combien cette marche étoit pénible & lente. Le plus grand embarras & le plus grand soin des officiers étoient d'empêcher non-seulement les soldats d'entrer dans les villages, mais encore les conducteurs des chevaux qui vouloient les abandonner. Toute cette journée fut employée à faire quatre lieues de chemin; le Général lui-même, tant pour donner l'exemple, que pour maintenir le bon ordre, resta dans chaque village, sans descendre de cheval, prenant soin de faire avancer les soldats, & empêchant les conducteurs des trains, qui vouloient entrer dans toutes les maisons pour se mettre à l'abri d'un si mauvais tems, d'abandonner leurs chevaux. C'est une justice qu'il faut rendre à M. Hoverlant, Membre du Congrès, & en cette qualité député à la colonne de Bouvignes, que pendant

pendant toute cette journée il s'est donné les plus grandes peines pour maintenir le bon ordre, & que, pendant toute la marche, il a le plus contribué à faire pourvoir le soldat du pain nécessaire, ainsi que de souliers, dont le besoin étoit très-urgent.

Il étoit nuit quand la colonne, avec tout son train, arriva à Binche, petite ville du Hainaut, entourée de fossés & de murailles, anciens restes de fortifications. Cela causa une grande satisfaction au Général, qui d'abord eut soin d'établir des gardes aux portes, & des signaux d'alarmes. On étoit assuré par ces moyens de n'être ni surpris, ni forcé; & les soldats & officiers pouvoient dormir tranquillement, pour se remettre de leurs fatigues, qui avoient été excessives. Mais pour plus grande sûreté, le Général envoya dans tous les environs des patrouilles de cavalerie, & détacha des piquets sur les chemins, sous les ordres d'officiers intelligens qui connoissoient le pays. Comme l'on n'étoit qu'à trois lieues de Mons, le Général, pour donner plus de tems aux soldats de se rafraîchir, fit donner l'ordre que l'on ne marcheroit pas avant les dix heures du lendemain au matin. On éprouva dans cette ville une grande difficulté de se pourvoir des fourrages

nécessaires ; mais les habitans se prêtèrent dans cette circonstance autant qu'ils le purent ; car il n'y avoit point de magasins ni de fermes dans les environs de la ville.

Si notre commandant, par ses lumières & son expérience militaire, savoit prendre les plus sages mesures pour nous assurer une retraite tranquille & honorable, il ne connoissoit pas moins les moyens d'égayer & d'encourager les soldats dans ces momens de fatigue & de découragement, par quelque circonstance qui pût les flatter, ou leur donner des idées agréables, ainsi que de les punir dans les cas de mauvaise volonté ou de défobéissance.

Pendant la marche pénible de Charleroy à Binche, il avoit remarqué des soldats absolument abattus & découragés, qui lui disoient en passant, “ Nous n'avons pas reçu de prêt, & nous n'avons pas de fouliers pour marcher par de si mauvais chemins : ” il leur répondit, avec cette bonté de cœur qui fait si bien inspirer la confiance : “ Consolez-vous, & prenez courage ; en arrivant à Mons, je vous donnerai un bœuf rôti. ” Bientôt, parmi toutes les troupes de la colonne, on n'entendit autre chose que “ Courage ! nous aurons un bœuf rôti. ” Cette idée

leur plaisoit tant, qu'ils rioient & oublioient leurs fatigues & les malheurs du moment, par l'espérance d'une nouveauté qui leur étoit si agréable.

Entre Binche & Mons le Général avoit vu, dans un endroit, 25 meules de grain, que la prudence militaire sembloit exiger de brûler, afin d'empêcher qu'elles ne tombassent entre les mains de l'ennemi; mais réfléchissant sur la richesse du pays dont ils étoient déjà en possession, le peu d'effet que cela pouvoit leur faire, & le tort considérable pour cette province, & pour quelques individus en particulier, il crut en faveur de l'humanité devoir l'épargner; d'ailleurs il vouloit empêcher qu'un esprit de pillage ne s'introduisît parmi les troupes, qui jusqu'alors avoient agi avec tant de modération & de bon ordre.

Depuis le départ de Bouvignes jusqu'à Mons, le Général ne fit aucun rapport, ni au Général Schoenfeld, ni au Congrès souverain; & il ne fit connoître à personne sa position, ni même ses intentions, connoissant le danger d'envoyer un courier que l'ennemi auroit quelquefois pu arrêter; & comme le succès dépendoit absolument du secret & de l'énergie des troupes, il

crut qu'il n'étoit point prudent de risquer un rapport qui auroit pu causer notre perte ; mais son intention, à son arrivée à Mons, étant de faire remettre en état les fortifications, d'établir des magasins de vivres & de fourrages, afin de pouvoir soutenir un siège, & défendre la ville aussi long-tems qu'il seroit possible, il adressa en conséquence son rapport au Congrès souverain, & lui fit part des circonstances qui avoient accompagné sa marche.

Le 27, sur les trois heures de l'après-midi, il arriva à Mons avec toutes les troupes, canons, caissons d'artillerie, & bagages, excepté un détachement de 500 hommes du régiment de Bruges, laissé à Binche comme poste avancé, le tout dans le meilleur ordre possible ; chaque régiment en marche par divisions, tambour battant, drapeaux déployés, & précédé de ses canons. Tous les citoyens de cette ville firent entendre les plus vives acclamations de joie, dès qu'ils apperçurent le Général. Il fut accompagné jusqu'à la porte de l'hôtel-de-ville, avec les cris de la plus sincère allégresse. Les sentimens qui lui étoient exprimés par les Montois prouvent bien qu'on étoit satisfait des services signalés qu'il avoit rendus, & qu'il rendoit encore à la Nation Belgique. Il fut de suite aux Etats,

où il témoigna, dans les termes les plus sensibles, ses sentimens de reconnoissance; leur fit son rapport, & se concerta avec eux sur le parti qu'il y avoit à prendre: il fut résolu de faire examiner les fortifications, & de les mettre en état de défense. Le Général-Major Dierix, qui commandoit la ville, donna un état des munitions de guerre qui se trouvoient dans les magasins; elles n'étoient point suffisantes pour soutenir un siège d'une semaine. Ce fut dans cette assemblée que le Général apprit de quelle manière la colonne d'Andoye s'étoit conduite; que la plus grande partie étoit déjà débandée, partant tous les jours par centaines à la fois, ayant abandonné Namur avec 180 pièces de canon de différens calibres, dont 22 pièces de 24 liv. en bronze, & 2 de 48 liv. du même métal, une quantité énorme de munitions de guerre, & tous les magasins de vivres, de fourrages, & de fournitures; que les débris de cette partie de l'armée s'étoient retirés à un village derrière Bruxelles, appelé Anderlecht, laissant cette ville découverte à l'ennemi.

Que le Général Schoenfeld lui-même avoit demandé au Congrès souverain sa démission, qui lui avoit été accordée, en choisissant le

Général Koehler commandant en chef. Vers le soir arriva une députation du Congrès, pour lui annoncer son avancement au grade de Lieutenant-Général & de Commandant en chef. A la réception de cette nouvelle, la joie fut unanime dans l'armée : tout le monde disoit, " C'est dommage qu'on ne lui ait pas rendu " cette justice trois mois plus tôt ; nos affaires " auroient été beaucoup mieux, & nous ne " serions pas si trompés dans nos espérances."

Des plaintes venoient des villages des environs, où les soldats se battoient les uns contre les autres, sous prétexte d'être royalistes ou patriotes ; mais la vraie raison, pour commettre des excès & trouver une occasion de piller. Le Général fut obligé d'y envoyer des détachemens, pour les contenir, & rétablir le bon ordre. Le Baron de Bar, qui commandoit les troupes laissées à Binche, rapporta qu'il avoit poussé ses patrouilles en avant jusqu'à deux lieues à la ronde, sans avoir aucune nouvelle de l'ennemi ; mais qu'il étoit obligé d'user de rigueur avec les paysans, pour les empêcher de commettre des désordres. Assuré de ce côté-là des mouvemens de l'ennemi, le Général recevoit des nouvelles qu'il se portoit en force vers Nivelles &

Roeulx, deux fortes positions, un peu écartées sur la droite de la chaussée de Mons à Bruxelles.

La colonne de Bouvignes resta deux jours à Mons, pour se remettre des fatigues de sa marche ; pendant ce tems le Général ordonna de faire acheter tous les souliers qu'on pourroit trouver pour les soldats, & de leur donner le prêt qui leur étoit dû. Pour ranimer leur courage, & tenir la promesse qu'il avoit faite pendant la route, il fit distribuer à chaque homme une livre de viande de bœuf. La crainte d'un dérèglement pendant un moment aussi critique, l'avoit empêché de faire rôtir un bœuf en entier, pour en faire une fête générale.

La veille du départ de cette ville, le Général Dierix donna à dîner au Général Koehler, ainsi qu'à tout l'Etat-Major de sa colonne. Pendant le repas on vint faire rapport que les domestiques de M. le Baron de Schoenfeld venoient d'arriver en ville avec son bagage, & que lui-même venoit à la suite. Sur le dire que la populace vouloit piller ce bagage, & que lui-même pourroit aussi courir quelques dangers, le Général Koehler ordonna à un officier d'aller à sa rencontre, afin de le prévenir de ces menaces,

& de lui conseiller de prendre sa route par Valenciennes. On parvint avec beaucoup de difficultés à faire conduire le bagage dans la cour de l'hôtel-de-ville, & à contenir la populace : on le fit partir dans le milieu de la nuit, quand tout le monde fut retiré. Le Baron de Schoenfeld, en conséquence de l'avis qui lui avoit été envoyé, laissa la ville sur sa gauche ; mais étant reconnu par des payfans, il fut arrêté à Quiévrain. On vouloit le reconduire à Mons ; mais le Général Koehler, pour lui épargner l'humiliation & le désagrément qui pouvoient lui survenir, lui envoya un sauf-conduit, d'après lequel il fut relâché, & il arriva en France sans obstacle.

Pendant la même journée il reçut les ordres du département général de la guerre, de se rendre incessamment à Bruxelles avec l'armée sous ses ordres*.

* MONSIEUR LE GENERAL,

LE Lieutenant-Général Baron de Schoenfeld, ayant demandé à se retirer du commandement des troupes de la république, pour cause de ses infirmités, le Congrès souverain a résolu de vous nommer commandant en chef des armées de la république, & cela par une suite de la con-

Il auroit sur-le-champ mis cet ordre à exécution, si ce n'eût été l'impossibilité de le faire

fiance qu'il met dans votre expérience & votre attachement au bien-être de ces pays. En vous transcrivant cette résolution, nous aurons aussi l'honneur de vous prévenir que les ordres du Congrès souverain sont encore que vous tâchiez de vous rapprocher de Bruxelles avec la totalité, ou telle partie que vous trouverez convenir, du corps d'armée qui a été jusqu'ici sous vos ordres : en attendant, on met tout en œuvre pour rallier l'armée qui avoit été sous les ordres du Général Schoenfeld, & qui ira probablement prendre poste demain, 28, à Waterloo, sous le commandement du Général-Major Solares, à qui on l'a confié provisoirement. Le Général Monei se trouve à Louvain, Tirlemont, Dieft, & autres endroits circonvoisins. Il a avec lui aux environs de 2000 hommes de troupes réglées, & 6000 volontaires. D'après cela nous espérons, Monsieur le Général, que vous viendrez bientôt prendre le commandement de toute l'armée, & que vous prendrez toutes les mesures que votre prudence vous dictera,

Nous avons l'honneur d'être,

MONSIEUR LE GENERAL,

Vos très-humbles & obéissans

- Serviteurs,

Le COMTE d'YVES, Loco-Président.

Par ordre, SCHELLE KENS, Secret. Adj.

Bruxelles, le 27 Novembre 1790.

de manière à pouvoir se défendre avec énergie en cas qu'il fût attaqué en route, ou forcer son passage à travers un ennemi qui, vu la proximité du grand chemin, auroit pu s'opposer à cette marche. Il étoit nécessaire de contenter les soldats, en leur donnant, outre les souliers dont ils avoient le plus grand besoin, quelque peu de tems pour se remettre de leurs fatigues, & d'examiner leurs armes, ainsi que les munitions de guerre, &c. Il étoit encore indispensable d'examiner l'artillerie, & de la remettre en état de service ; car les mauvais chemins continuels & le mauvais tems, l'avoit beaucoup dérangée ; néanmoins il parvint à avoir tout en ordre pour se mettre en marche le lendemain matin : ce qui fut exécuté avec la plus grande régularité, & dans l'ordre suivant, sans éprouver sur la route le moindre désordre ; les troupes les mieux disciplinées ne pourroient jamais marcher avec plus de tranquillité, malgré les excès des paysans, dont plusieurs tiroient sur les soldats, sans être insultés ni provoqués.

Ordre général.

Demain 30, à huit heures du matin, les troupes se mettront en marche, & sortiront par la porte

de Bruxelles, dans l'ordre qui suit. L'avant-garde sera composée de

- 100 chasseurs du corps de Lorangois ;
- 2 compagnies du régiment de Namur ;
- 1 demi-escadron du régiment des dragons de Flandres ;
- 2 pièces de canons.

Cette avant-garde sera commandée par le Lieutenant-Colonel Buffo, qui devancera toujours la colonne de 1500 pas ; ayant soin de faire fouiller par ses chasseurs les bois, ravins, censes, & en général tout ce qui peut cacher les troupes d'un ennemi ; de tenir toujours sur chaque aile & en avant, de petites patrouilles de dragons, pour l'avertir sitôt qu'elles appercevront quelque chose, mais sans donner l'alarme : aussitôt il mettra son avant-garde en ordre de bataille, m'enverra un rapport, & détachera un officier en avant, pour reconnoître : en cas qu'il soit attaqué, il fera son possible pour retenir l'ennemi jusqu'à ce qu'il voye que la première ligne de nos troupes soit rangée en ordre de bataille ; alors il se repliera sur cette ligne, & prendra sa place dans l'alignement à l'aile droite.

La colonne de la première ligne, commandée

par le Général-Major Baron de Cumptigh, suivra ladite avant-garde, à 1500 pas de distance, dans l'ordre qui suit :

100 chasseurs pour flanquer ;
Demi-escadron des dragons N° 1 ;
2 pièces de canons.

Le régiment N° 1 de Namur, commandé par le Lieutenant-Colonel de Villers - Masbourg, qui commandera en même tems l'aile droite de cette ligne.

3 pièces de canons ;
Infanterie du régiment N° 2 ;
3 pièces de canons ;
Infanterie du régiment N° 3 ;
commandé par le Lieutenant-Colonel Chevalier de Nieuport, qui commandera aussi l'aile gauche de la première ligne.

3 pièces de canons ;
1 escadron des dragons de Flandres, N° 1 ;
1 pièce de canon ;
200 chasseurs de Lorangois.

A 100 pas en arrière de cette colonne, suivra la seconde ligne, commandée par le Colonel Serret.

200 chasseurs ;
 1 pièce de canon ;
 1 escadron des dragons N° 2 ;
 2 pièces de canons ;
 1 bataillon du régiment, N° 7, infanterie ;
 2 pièces de canons ;
 le reste du régiment N° 7 ;
 2 pièces de canons ;
 Régiment infanterie, N° 6 ;
 2 pièces de canons ;
 1 escadron des dragons N° 2 ;
 1 pièce de canon ;
 200 chasseurs.

Cette colonne formera la seconde ligne : son aile droite sera commandée par le Lieutenant-Colonel Baron de Bar, & l'aile gauche par le Lieutenant-Colonel Monro.

Son ordre de bataille sera à 400 pas en arrière de la première ligne ; elle commencera ses déploiemens en même tems, & elle marchera aussitôt en avant pour prendre la distance ici ordonnée.

Cette ligne sera suivie par toute l'artillerie de réserve, commandée par le Major Baron de Schwenichen, & escortée par un escadron de

dragons, par 300 chasseurs N° 2, & par le régiment N° 10, ou légion Belgique. Les douze pièces de campagne de réserve se formeront en bataille à 600 pas en arrière de la seconde ligne, les dragons sur les ailes, & les chasseurs en arrière.

Les 7 pièces de douze ne quitteront pas le grand chemin (à moins d'un ordre particulier), mais se mettront en bataille afin de tirer obliquement sur les ailes des deux lignes, & de prendre en flanc ce qui pourroit venir pour les tourner; quatre de ces canons dirigeront leur feu sur l'aile droite, & trois sur l'aile gauche.

Un demi-escadron de dragons, & 100 chasseurs, formeront l'arrière-garde.

La première ligne de la colonne marchera demain jusqu'à Braine le Comte; & la seconde restera à Soignies.

Tous les bagages feront une colonne à part, & prendront leur route par Ath, Enghien, & Halle; ils seront escortés par deux hommes de chaque compagnie d'infanterie, & de chaque escadron de cavalerie, commandés par un officier de chaque régiment.

Un escadron de dragons, N° 1.

Cette colonne fera sous les ordres du Vicomte Vilain xiiii, Quartier-Maître Général Lieutenant.

Le Général connoît trop la discipline & la bonne conduite des troupes, pour qu'il soit nécessaire de leur recommander une vigilance & une exactitude particulière dans cette marche : il ne peut rien désirer d'elles que de tenir la même conduite qu'elles ont tenue pendant toute la marche précédente.

(Etoit signé) GEORGE FRED. KOEHLER,
Lieutenant-Général, & Com-
mandant en Chef.

Mons, ce 29 Novembre 1790.

Comme l'ennemi étoit en possession de Nivelles & de Roeulx, & qu'on pouvoit s'attendre de le rencontrer, le Général fit marcher la troupe dans le plus grand ordre, & toujours prête à combattre. Outre cela, il envoya des officiers

intelligens, avec des détachemens de dragons, dans toutes les directions par où il étoit possible à l'ennemi d'approcher. Il y a un grand chemin qui conduit de Roeulx à Ath, en traversant la chaussée entre Mons & Soignies. Près de ce dernier endroit, le Général supposoit qu'il pourroit rencontrer l'ennemi*. Il étoit même tellement persuadé de cette idée, qu'étant à une lieue de cet endroit, il fit mettre les troupes en ordre de bataille, pendant que des patrouilles se portoit en avant & sur la droite, pour aller à la découverte. Pour mieux juger de la contenance des troupes, le Général leur fit croire qu'elles alloient avoir une bataille. Ce fut avec infiniment de satisfaction qu'il vit leur résolution & leur fermeté. Elles se préparoient à faire leur devoir, avec cet air de gaieté & de confiance qui ordinairement assure le succès dans les affaires militaires. Les patrouilles étant de retour, & n'ayant apperçu aucune trace de l'ennemi, excepté quelques hussards placés en vedette dans les environs de Nivelles, le Général ordonna de faire

* Il est nécessaire d'observer que la saison & la nature du sol avoient rendu toute marche hors des grands chemins presque impraticable pour des troupes.

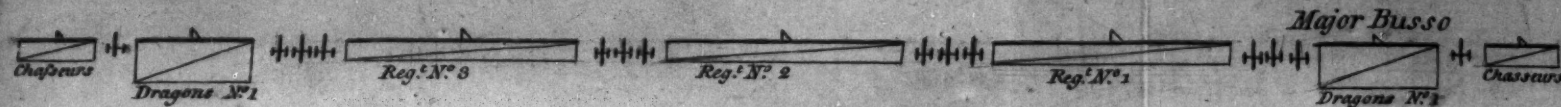
ORDRE de BATAILLE, de l'Armée Belgique Commandée par le LIEU.^t GEN.^l de KOEHLER

fait pres de Soignies le 30. Nov. 1790

Premiere Ligne le General Major Baron de Cumpagh.

Aile Gauche L.^t Col. Chev.^r de Nieuport

Aile Droite L.^t Col. de Villers Masbourg.

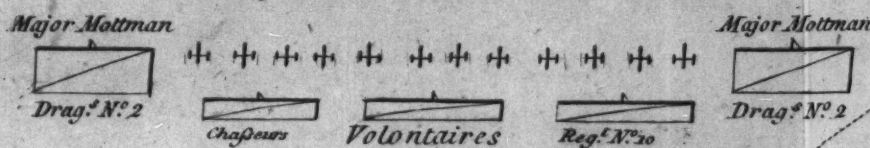


Seconde Ligne Le Col. de Serret



Reserve.

Le Major Baron de Schweinichen



La Premiere Ligne.

Reg. ^t N° 1	976	Canons 14
N° 2	138	
N° 3	438	
Dragons N° 1	200	
Chasseurs	500	
	<u>2252</u>	

Second Ligne.

Reg. ^t N° 6	195	Canons 10
Reg. ^t N° 7	1073	
Dragons N° 2	200	
Chasseurs	400	
	<u>1868</u>	

Reserve.

Dragons N° 2	281	Canons 19
Volontaires	169	
Legion N° 10	200	
Cannonier	168	
	<u>818</u>	

Recapitulation.

Infanterie	3239
Dragons	681
Chasseurs	900
Cannoniers	300
Avec le Bagage	100
Dragons N° 1	
Total Troupes	<u>5220</u>

Total Canons.....43

faire défilér les troupes vers Soignies, où la première ligne passa vers midi; elle continua sa route jusqu'à Braine-le-Comte, la seconde restant à ce premier endroit. L'on eut soin de placer des gardes-postes avancés, de barricader les chemins avec des chariots, pour empêcher les courses des hussards, vu leur proximité; & afin d'être plus tranquille, le Général détacha le brave & fidèle Gilson, avec quatre dragons, pour aller du côté de Nivelles; il cacha ses dragons dans un bois, & se porta seul en avant, dans la nuit, s'écartant du chemin, & fut jusque près de cette ville même, d'où, de derrière une haie, il vit une colonne des Autrichiens qui entroit dans la ville, & observa que toutes les maisons étoient illuminées pour éclairer leur marche. Il eut aussi la hardiesse de parler à quelques paysans, qui lui dirent que ceux qui entroient dans ce moment, étoient des chasseurs; que beaucoup d'hussards étoient déjà arrivés, & que les ordres étoient donnés de tenir les fenêtres illuminées toute la nuit, parce qu'on attendoit encore beaucoup de troupes. Sur ce qu'il avoit vu lui-même, & ce qu'il avoit appris, il rejoignit ses dragons, & vint faire son rapport.

Le Congrès souverain expédia la même nuit un courier, avec un ordre * pour le Général, de se rendre d'abord à Bruxelles, sans attendre la marche des troupes ; il partit de suite en voiture avec Monsieur Hoverlant, membre du Congrès, & regrettant d'être obligé d'aban-

* MONSIEUR LE GENERAL,

A la réception de la présente, vous vous rendrez à Bruxelles en toute diligence ; votre présence y étant nécessaire. En donnant les ordres que vous trouverez convenir pour la direction & la marche de l'armée que vous commandez, ne perdez pas de tems pour arriver ici avant vos troupes, le plus tôt possible.

Nous sommes,

MONSIEUR LE GENERAL,

Vos affectionnés,

Le Congrès Souverain des
Etats Beligues Unis.

(Etoit signé) VISBECQUE, Président.

H. C. N. VAN DER NOOT,

Loco VAN EUPEN.

Bruxelles, le 30 Novembre 1790.

P. S. Nous nous attendons que vous arriverez à Bruxelles aujourd'hui.

Adresse, A M. le Général DE KOEHLER, à Mons, ou sur la route de cette ville.

donner un moment, des troupes qui lui étoient si attachées, & qui se conduisoient avec tant de bravoure : deux de ses aides-de-camp l'accompagnèrent à cheval, le Major Loenkens, & le Major Bourne. Il arriva à Bruxelles sans aucune rencontre, & se rendit de suite au Congrès, qui étoit assemblé ; il y fut reçu avec infiniment de louanges ; on lui fit compliment sur la bonne conduite de la colonne sous ses ordres, & on lui présenta le brevet de Lieutenant-Général & Commandant en chef des troupes Belges, en lui disant que M. de Schoenfeld leur avoit répété plusieurs fois, que s'il pouvoit se retirer de la situation critique d'entre Sambre & Meuse, avec les troupes & les canons, cela lui feroit autant d'honneur qu'une bataille gagnée.

Alors M. Van der Noot s'étendit sur la conduite des troupes dudit Général, leur entrée à Namur, leur façon déréglée & peu militaire dans ladite ville, qui avoit fait désespérer tout le monde de pouvoir la défendre, & sur la manière dont ils l'avoient abandonnée sans coup férir, laissant à l'ennemi la clef du pays, & exposant la colonne de Bouvignes aux plus grands dangers : enfin, il continuoit à détailler leur

déroute, au lieu d'une retraite, abandonnant l'artillerie malgré un grand chemin pavé, & une capitulation de six heures de tems pour évacuer la ville ; qu'il avoit montré lui-même au Général Schoenfeld les fortes positions de la forêt de Soignies à Waterloo, à Halle, & dans les environs de Louvain, mais que nonobstant ces observations il s'étoit retiré derrière Bruxelles à Anderlecht, place si peu propre pour la défense, que vraisemblablement les troupes étoient déjà inondées dans ce fond marécageux.

Le Général, voyant que ce détail faisoit perdre le tems le plus précieux, observa qu'il seroit plus utile de consulter sur ce qu'on avoit à faire dans les circonstances du moment, que de faire l'énumération des malheurs passés.

Il leur fit rapport de la situation & de la force de sa colonne, de l'intention qu'il avoit de prendre des positions devant le bois de Soignies ; de faire construire des batteries, des redoutes, des retranchemens, & de faire de grands abbatis, &c ; mais on lui répondit que l'ennemi étoit déjà en possession de cette forêt, & qu'il n'étoit éloigné de la ville que d'un quart de lieue. Il leur dit qu'en ce cas il ne pouvoit faire aucun plan d'opération avant d'avoir vu les différens Com-

mandans des régimens & corps, pour savoir sur combien de troupes l'on devoit compter ; qu'il n'y avoit plus de doute que l'ennemi étoit fort de 30,000 hommes ; qu'il répondoit pour la colonne qui arrivoit avec lui autant que les efforts d'un nombre de 6000 hommes étoient capables d'effectuer : mais il les pria de bien réfléchir qu'il n'avoit que 6000 hommes, & qu'il étoit trop sensible à leur attachement & à leur courage, pour abuser de leur confiance, au point de les mesurer contre 30,000 Autrichiens ; action qui ne tendroit qu'à faire un carnage inutile, & à autoriser l'ennemi de se porter à tous les excès que les droits de la guerre donnent à des troupes qui entrent dans une place à force ouverte, ou dans le moment d'une bataille : cependant qu'il y avoit des moyens de retarder, pour quelque tems, les progrès de l'ennemi, afin de donner le tems aux provinces de s'assembler, & en cas qu'elles fussent déterminées à se défendre, d'envoyer tous les volontaires à l'armée, pour prendre quelque position avantageuse, ou faire un effort vigoureux, ou donner le tems de négocier une paix honorable.

A toutes ces réflexions le Congrès Souverain répondit qu'il avoit résolu de quitter Bru-

xelles, pour aller siéger à Anvers ; & qu'il avoit fait le projet de défendre l'Escaut & la Dender, afin de couvrir la province de la Flandre. On montra au Général une carte où ce projet lui fut expliqué ; il leur représenta le nombre de troupes qui étoit nécessaire pour défendre une ligne d'une aussi grande étendue, & pour établir des avant-postes, qu'il faudroit relever très-souvent dans cette saison, afin de ne pas les fatiguer toutes à la fois, & de conserver quelques troupes fraîches, qu'on pût opposer aux attaques de l'ennemi.

Enfin rien n'étant décidé, & ces membres mettant toute leur confiance dans la prudence de ses arrangemens & de ses opérations, il prit congé d'eux, pour aller s'informer de l'état des débris de l'armée du Général Schoenfeld, qu'il trouva dans une situation déplorable, se sauvant de tous côtés, les trois quarts déjà partis. Le département de la guerre ayant fait donner, par les magistrats de cette ville, des passe-ports & congés à ceux qui étoient déserteurs Autrichiens, cela mit la dernière main à leur débandade ; car alors se déclarant tous déserteurs, il n'y eut plus aucun moyen de les contenir : ils partoient, & en rencontrant la colonne de Bouvignes, qui étoit en marche vers Bruxelles, ils faisoient voir

leurs congés; mais malgré ces dérèglemens, cette partie de l'armée resta ensemble, & entra dans la ville dans le meilleur ordre.

Les rapports de tous les officiers des troupes qui avoient été sous les ordres immédiats du Général Schoenfeld, étoient des plus désespérans; on n'entendoit parler que de désertion, de pillage, & de défobéissance *. Le Lieutenant-Colonel Piper, du régiment d'Anvers, porta lui-même au Général, dans sa chambre, les drapeaux de son régiment, en déclarant que c'étoit la seule chose qui en restoit.

Tous les défilés qui auroient pu couvrir Bruxelles, étoient déjà au pouvoir de l'ennemi, & leurs huffards avoient fait des prisonniers à un quart de lieue de cette ville.

Sur ces entrefaites, le Congrès étant parti, le Général fut à l'hôtel-de-ville, à l'Assemblée des Etats de Brabant, pour consulter sur le parti qui

* Il faut excepter quelques braves gens, qui tenoient encore à leur devoir; parmi lesquels le Général-Major Power, le Comte de Braime, Colonel du régiment de Hainault, & le Lieutenant-Colonel Lejeune.

restoit encore à prendre. Voici de quelle manière il leur parla.

“ Messieurs, avant qu’il me soit possible
 “ de faire aucun projet sur les opérations à
 “ entreprendre dans les circonstances présentes,
 “ il m’est très-nécessaire de savoir jusqu’à quel
 “ point vous êtes déterminés de vous défendre.
 “ Si vous êtes résolus de remplir le cri si souvent
 “ répété de *Vaincre ou mourir* ; de tout risquer
 “ plutôt que de céder aux Autrichiens : je crois
 “ qu’il y a encore quelque espérance, & que les
 “ ennemis auront infiniment de peine à réussir.
 “ En gagnant du tems, on pourroit espérer
 “ l’assistance des provinces encore libres ; mais
 “ pour cela il faut être préparé à voir un ennemi
 “ autour de votre ville ; ne point être étonné d’y
 “ voir tomber des boulets de canon, & de voir
 “ même quelques parties en feu : & en même
 “ tems il faut être prévenu que si l’ennemi, par
 “ les suites de la guerre, force l’entrée dans la
 “ ville l’épée à la main, cette opposition lui
 “ donnera le droit du pillage, & de tous les
 “ excès d’une place prise d’assaut ; mais en
 “ combattant avec énergie & résolution, il y a
 “ beaucoup à espérer que cela n’arrivera pas :
 “ en même tems qu’on prend tous les moyens
 “ possibles pour s’assurer du succès, il faut

“ aussi être préparé pour tout ce qui pourroit
 “ arriver de contraire, afin de ne point être
 “ surpris ni découragé ; je crois que mon de-
 “ voir exige, qu’en vous déclarant que je suis
 “ prêt à tout entreprendre pour assurer quelque
 “ succès, je vous démontre également les suites
 “ qui pourront naturellement s’ensuivre, en cas
 “ de manque de réussite pour ces efforts, afin
 “ que personne ne me rende responsable des
 “ conséquences qui en résulteroient, & qu’on ne
 “ puisse jamais m’accuser de vous avoir trompés
 “ par de fausses espérances”.

Après cet exposé, les Membres de cette
 Assemblée prièrent le Général de vouloir revenir
 à six heures du soir, afin d’avoir le tems de
 prendre une résolution.

Cette séance finie, il ordonna au Major Bourne
 de prendre un détachement de chasseurs, & 300
 ouvriers, pour entrer dans le bois de Soignies, afin
 de faire de grands abbatis ; tandis que lui il iroit
 en avant avec quelques chasseurs, afin de con-
 noître la position de l’ennemi. Mais après toutes
 les instances auprès de Messieurs les Magistrats,
 on ne put jamais parvenir à trouver un ouvrier
 ou un volontaire pour faire ce service, on trouva
 avec beaucoup de difficulté quelques chasseurs ;

enfin, la journée se passa sans pouvoir rien effectuer. On ne trouvoit pas même de volontaires pour faire la patrouille pour la tranquillité de la ville, ni pour monter la garde aux portes ; & la nuit on fut obligé de faire casser des voitures, & de les jeter en travers des portes, pour barricader le chemin ; & les patrouilles furent faites par les officiers même.

A l'heure indiquée le Général retourna aux Etats, & leur réitéra les mêmes sentimens que dans la première séance du matin, en leur ajoutant qu'il ne voyoit que très-peu d'énergie dans le pays ; que les volontaires avoient disparus ; qu'il étoit impossible de trouver des travailleurs pour construire les ouvrages, & que la ville ne pourroit jamais soutenir un siège, tout le monde sur-tout paroissant languir de voir bientôt finir la guerre ; que les troupes qu'il avoit amenées avec lui, & très-peu de la colonne de Namur, étoient les seules sur lesquelles on pût compter, le tout faisant ensemble à-peu-près dix mille hommes.

Alors il leur présenta le plan qu'il avoit projeté, pour qu'ils voulussent donner leur décision.

Projet présenté par le Général Koebler.

Ayant vu le Général-Major Money, & entendu son rapport, que la troupe sous ses ordres ne veut pas tenir ; que l'ennemi est en possession de tous les chemins vers Bruxelles ; qu'un corps d'armée Autrichien est déjà maître de la ville de Louvain ; qu'il a retiré ses troupes de cette route vers Bruxelles ; que le corps Autrichien qui approche par la route de Louvain, est fort de 8000 hommes, avec 24 pièces de canon ; qu'un autre corps arrive par la chaussée de Namur, lequel étoit hier à Genappe, & leurs chasseurs poussés en avant dans la forêt de Soignies, ce qui rend leur approche de Bruxelles extrêmement facile, & sans beaucoup de risque, tous ces postes étant perdus ; le peu de confiance qu'ont les troupes en elles-mêmes ; le petit nombre de ceux qui sont braves & bien disposés ; l'impossibilité que ces troupes puissent maintenir un terrain défavantageux dans les environs de Bruxelles, & dans le plus fort de l'hiver, avec assez d'espérance & de probabilité de succès, pour pouvoir risquer la ville & les troupes qui s'y trouvent : l'énergie du peuple étant infiniment rabattue & ralentie ; & même l'impossibilité dans laquelle la ville se trouve de pouvoir soutenir

un siège : le seul parti à prendre, à ce qu'il me semble, est de rassembler tout l'armée, de choisir quelque position forte, & de livrer une bataille à l'ennemi. Les suites, en cas de succès, feront un changement total des affaires en notre faveur; & tous les malheurs seront réparés avec autant de vitesse qu'ils ont été produits.

La perte de cette bataille entraînera assurément les plus grands malheurs ; ce seroit en un coup ce qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard : le mal est violent, le remède ne peut pas l'être moins. L'ennemi avance avec assurance à pas lents ; à mesure que nous nous retirons, nous devenons de plus en plus foibles ; & quand nous ne pourrons plus nous retirer, tout sera perdu. Si Vos Seigneuries trouvent ce parti trop violent & trop dangereux, il y en a peut-être encore un autre ; mais le mal est déjà trop enraciné pour en attendre un grand succès : il n'y a que Vos Hautes Puissances qui puissent être à même de juger quel avantage on pourroit en espérer ; ce seroit de rassembler l'armée dans quelque position forte (peut-être derrière l'Escaut) ; d'encourager les soldats, ayant grand soin de leur entretien, &c ; de faire le plus grand étalage de leur force, de leur discipline, & de leur résolution ; & sous cette protection, de faire le meilleur accom-

modement possible. De quelque manière que la décision se fasse, il seroit absolument nécessaire de faire détruire tous les chemins entre nous & l'ennemi ; de faire de grands abbatis dans les bois ; d'inonder les plaines marécageuses ; de couper les ponts, de poster des canons sur les hauteurs qui dominent les chemins, laissant de petits détachemens avec lesdits canons ; de tenir le reste de l'armée toujours prêt à sortir sous les armes, pour s'opposer à l'ennemi, & d'envoyer, le plus tôt possible, le gros de l'artillerie dans quelque ville, ou dans quelque position forte derrière Bruxelles, pour couvrir la retraite, au cas que l'ennemi vînt à forcer tous ces obstacles.

(Etoit signé) GEO. FRED. KOEHLER,
Général en chef.

Bruxelles, ce 1 Décembre 1790.

Pendant le cours de cette conférence, le Général remarqua les meilleures intentions parmi les membres de cette assemblée ; mais les circonstances étoient si critiques & si épineuses, que personne n'osoit faire connoître son sentiment. Aussi, combien n'y avoit-il pas à risquer de laisser l'armée dans Bruxelles ; point de magasins, de vivres, aucune fortification, & l'énergie du peuple absolument abattue. Cette séance finie,

il ordonna de faire partir toute la grosse artillerie & les bagages, pour se rendre à Gand ; elle fut toute la nuit à sortir de la ville. Le matin le Lieutenant-Colonel Sinclair, qui avoit été Aide-de-camp du Général Schoenfeld, vint faire part des consultations de Messieurs Money, Power, & Baiard, au sujet d'une lettre qu'ils avoient projetée, pour proposer * au Général Koehler de l'envoyer au Général Autrichien, afin d'obtenir une capitulation pour l'armée. Le Général ne voulant point être compris dans cette lettre, ni s'exposer à une mauvaise réponse, leur accorda la permission de suivre les arrangemens qu'ils avoient pris, mais bien déterminé de ne point essuyer, sinon à la dernière extrémité, le plus grand affront qui puisse arriver à un militaire, celui de mettre bas les armes devant son ennemi.

* VOTRE EXCELLENCE,

Les articles de capitulation pour l'armée se préparent pour l'inspection de Votre Excellence ; en conséquence nous vous prions que les hostilités cessent entre votre armée & la nôtre, pour six heures, désirant de négocier, & d'empêcher le désordre qui arriveroit sans cela dans cette ville,

(Etoit signé) J. MONEY, Général-Major,

POWER, Général-Major.

Bruxelles, à 8 heures, le 1 Décembre 1790.

Aussi, dès l'instant que cette lettre pour le Général Autrichien fût partie, il ordonna de faire défilér l'armée vers Alost, sans attendre aucune réponse : l'arrière-garde étoit au moins à une lieue de Bruxelles, quand elle arriva * ; bien heureux pour toute l'armée que le Général avoit pris son parti sans avoir attendu la réponse de cette négociation humiliante ; car, malgré la capitulation demandée, les Autrichiens entrèrent dans la ville par une porte, dans le même instant que le Lieutenant-Colonel Monro, très-bon & très-brave officier, sortoit par l'autre, avec la Légion Belgique, qui faisoit partie de l'arrière-garde : joint à cette légion il y avoit un corps de chasseurs, & 2 pièces de canon. Toute cette arrière-garde étoit commandée par le Général.

* MON GENERAL,

Le Général Brown ne veut entrer dans aucun arrangement quelconque ; il m'a envoyé pour vous dire, qu'à moins que je ne lui porte les clefs de la ville dans une demi-heure, & que vous ne mettiez bas les armes, il nous traitera comme des rebelles. Je ferai tout ce qui dépend de moi pour nous procurer quelques avantages, & j'essayerai de vous suivre jusqu'à Gand.

(Etoit signé) SINCLAIR, Lieut.-Colon.

Bruxelles, à 10 heures & demie.

Major Power, qui s'étoit distingué pendant toute la campagne par sa bonne conduite devant l'ennemi. Dans cet ordre, & sans aucun empêchement, toute l'armée arriva à Aloft, où elle s'arrêta deux ou trois heures pour se reposer.

L'arrière-garde, avec les deux pièces de canon, resta pour défendre le pont qui est sur la Dender.

Pendant le tems que la troupe faisoit halte à Aloft, les Députés des Etats de Flandres y arrivèrent, & ayant rencontré le Général Koehler, ils lui firent part de la mission dont ils étoient chargés vers le Maréchal Bender, pour faire la soumission de leur province, ajoutant qu'elle étoit la dernière, & nullement en état de faire seule la guerre. Ces députés demandèrent l'avis du Général à l'égard de l'armée: il leur répondit que les Etats étoient les maîtres d'ordonner à leurs troupes; que c'étoient eux qui les avoient levées, habillées, & payées; que c'étoit par leurs ordres qu'elles avoient combattu; & que quand ils n'en auroient plus besoin, il n'y avoit aucune honte, en obéissance à leurs ordres, de remettre les armes entre les mains de ceux de qui elles les avoient reçues; mais qu'il lui paroissoit très-juste d'accorder à MM. les officiers 3 mois d'appointement

d'appointement pour s'en retourner chez eux ; & aux soldats, dix jours de paye : enfin, de quelque manière que les choses s'arrangeassent, qu'il prenoit sur lui de répondre de l'obéissance & du bon ordre des troupes.

Après cette conférence, toute l'armée se mit en marche vers Gand ; le Général Power, avec son arrière-garde, resta encore à Alost, pour couvrir la retraite. Il étoit nuit avant que nous arrivâmes à Gand ; le Général se rendit de suite aux Etats, pour faire son rapport, & se concerter avec les membres de cette assemblée sur ce qui restoit à faire. Ils lui firent part de la soumission de leur province, la dernière de l'Union ; lui dirent que pour cet effet ils avoient député quatre de leurs collègues vers le Maréchal de Bender ; qu'en conséquence il falloit congédier l'armée Belgique ; mais que la seule chose à considérer, c'étoit de le faire sans occasionner dans la ville ni confusion ni tumulte. Le Général leur répéta la même conversation qu'il avoit eue, à Alost, avec les députés, & les assura qu'il n'y auroit aucune difficulté parmi les troupes, parce que, étant instruites de la séparation du Congrès Souverain, & de la soumission de toutes les autres provinces, il ne restoit plus qu'eux, de qui légalement, & sans compromettre

leur honneur, elles pussent recevoir des ordres, & qu'alors toute résistance ou hostilité deviendrait désobéissance; que les Etats eux-mêmes ayant fait la paix, l'armée n'avoit plus d'ennemis, & par conséquent devenoit inutile; qu'au reste, cela dépendoit d'eux; que pour lui, il pouvoit répondre de l'obéissance des troupes, en tout ce qu'ils jugeroient à propos d'ordonner; que s'il falloit combattre, elles y étoient toutes disposées; que s'il falloit mettre bas les armes, elles le feroient aussi, quoiqu'avec répugnance: que dans tous les cas ils pouvoient être assurés qu'il n'épargneroit ni soins ni peines pour maintenir la discipline jusqu'au dernier moment. Il ajouta que pour lui-même sa plus grande ambition, étant à leur service, avoit toujours été de faire son devoir, de leur prouver son attachement, & de mériter leur approbation: que s'ils étoient convaincus que les malheurs qui venoient d'arriver, n'avoient point pris leur origine de son côté, & qu'au contraire il avoit fait tout ce qui étoit humainement possible pour les prévenir, c'étoit le plus grand bonheur qu'il pût espérer, & que jamais il ne regretteroit ses peines, ni les fatigues & les dangers auxquels il s'étoit exposé pendant le peu de tems qu'il avoit servi la Nation Belgique: qu'une satisfaction qui l'accompagneroit par-tout, c'étoit

d'avoir toujours agi en homme d'honneur : que dans le fond de son ame il n'avoit rien à se reprocher : qu'il supplioit MM. des Etats de daigner avoir égard au sort de ces braves gens qui ne l'avoient jamais abandonné, & qui avoient donné tant de fois des preuves évidentes de leur fidélité, de leur bravoure, & de leur attachement ; que l'ayant suivi jusqu'à Gand, ils méritoient d'être distingués de ceux qui avoient quitté l'armée avant qu'elle fût arrivée en cette ville.

Les Etats de Flandres, en réponse à ces observations, exprimèrent leur entière approbation de la conduite du Général Koehler ; regrettèrent seulement qu'il n'eût eu le commandement général de l'armée, qu'après que le mal étoit trop enraciné, pour pouvoir espérer d'y apporter quelque remède ; & lui dirent qu'ils étoient fermement persuadés, que si toute l'armée se fût conduite comme la colonne de Bouvignes, il en seroit certainement résulté pour les Belges un accommodement plus honorable.

La séance finie, les Etats prièrent le Général à souper, & les personnes de sa suite. Pendant ce tems, les volontaires de la Confrérie de St. Antoine, qui étoient de garde à l'hôtel-de-ville,

pour le bon ordre & la police, vinrent en corps complimenter le Général sur sa conduite distinguée pendant toute la campagne, & lui témoigner leurs regrets de ce qu'il alloit les quitter. En sortant de la maison-de-ville, le Général monta à cheval avec ses aides-de-camp, patrouilla toute la nuit, pour empêcher les attroupemens & les dérèglemens qui auroient pu survenir ; il continua ses patrouilles pendant tout le tems qu'il resta en ville. Une preuve bien claire qu'il étoit chéri, estimé & respecté des troupes & du peuple même, c'est que par-tout où quelque émeute commençoit à naître, sa présence seule rétablissoit le bon ordre ; les soldats, quoique congédiés, respectoient toujours son autorité. Le Magistrat, satisfait de la tranquillité qui régnoit dans la ville, au lieu de la confusion à laquelle il s'attendoit, lui témoigna sa reconnoissance par une lettre très-gracieuse *. Ainsi, ces troupes licenciées conservèrent le bon

* A SON EXCELLENCE.

Nous avons vu avec une vraie satisfaction, qu'après vous être distingué dans le commandement de l'armée de notre république, avec autant de bravoure que de fidélité, vous avez bien voulu vous prêter à la sécurité interne de notre ville. Nous regardons ce service comme inappréciable dans ce moment de crise & de débacle ; & vous

ordre & la discipline jusqu'au dernier instant. Pendant toute la marche, personne ne s'étoit plaint d'elles ; & même ce fut par leurs soins que la tranquillité ne fut point interrompue dans les villes. Leur confiance dans le Général Koehler étoit si bien établie, que s'il eût voulu les mener avec lui jusqu'au-delà des mers, la majeure partie l'auroit volontiers suivi. On avoit même voulu lui persuader d'en engager une partie, d'embarquer tous les canons à Ostende, & de les transporter en Angleterre, pour le service de la compagnie des Indes ; mais il le refusa, ne voulant point compromettre son honneur, ni ris-

pouvez être convaincu que nous nous en ressouviendrons toujours avec reconnoissance.

Nous avons l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

De VOTRE EXCELLENCE,

Les très-humbles & très-
affectionnés serviteurs,

Les Echevins des deux Bancs & Conseil de la Ville.

Par Ordonnance, C. GOETHALS.

De notre Assemblée, Gand, ce 3 Décembre 1790.

L'adresse étoit, *A Son Excellence Monsieur le Général en chef*
DE KOEHLER, à Gand.

quer de troubler la bonne harmonie qu'il espéroit voir bientôt régner entre les Autrichiens, les Etats, & le pays en général ; car la paix étant conclue, on auroit pu considérer cette démarche comme un manque de bonne foi, quoiqu'il eût pu au reste prendre ce parti sans la participation des Etats.

Il est bien glorieux d'avoir mené au port *les débris d'une barque** abandonnée, au milieu de l'orage, par un pilote perfide, qui ne s'occupoit alors que des moyens de s'éloigner plus sûrement du danger qui le menaçoit ; en quoi même il n'auroit pu réussir, sans le généreux secours † de celui qui eut le courage de prendre le commandement de son armée débandée, & de la conduire, sans affront ni humiliation, dans la seule province qui tenoit encore à l'union. Si

* Voyez la page 9 d'un Mémoire justificatif du Général Schoenfeld, daté de Valenciennes, le 8 Décembre 1790, & page 18, où se trouve : “ Je finis cet exposé général de mes idées, par réitérer ma demande d'être déchargé du commandement.”

† Lorsque M. de Schoenfeld fut arrêté par des paysans, près de Quievrain, le Général Koehler fit expédier, par M. Djerix, Commandant de Mons, un sauf-conduit, pour le laisser continuer sa route jusqu'aux frontières de France.

l'on demande après cela d'où il est venu que les affaires des Belges ont éprouvé une chute si rapide, on ne pourra l'imputer qu'aux égards que le Congrès Souverain a toujours eu la bonté (c'est - à - dire l'aveuglement) de témoigner au Général Schoenfeld.

F I N.

21 JU 58

AL'AIDE de quelques esquisses prises sur les lieux, mais encore plus, d'après une bonne mémoire du local, l'Auteur a la satisfaction de pouvoir ajouter quelques vues qui donneront une idée du terrain ; il y a joint aussi les plans des différentes actions qui ont eu lieu. Pour ne point interrompre la narration, on a pensé que le meilleur moyen étoit de les renvoyer à la fin de l'ouvrage : on y trouvera l'explication de chaque planche en particulier.

Celle de la Plaine d'Anhée, vis-à-vis du Château de Poil-Vache, est peut-être une des plus intéressantes pour la défense de la Meuse ; car dans cet endroit, l'ennemi pouvoit passer cette rivière de vive force, & sans effuyer aucune opposition, vu les avantages réels du terrain : la rive qu'il occupoit étant bordée de montagnes à pic, au pied desquelles coule la rivière ; au lieu que de l'autre côté il y a une grande plaine entièrement dominée par lescdites hauteurs.

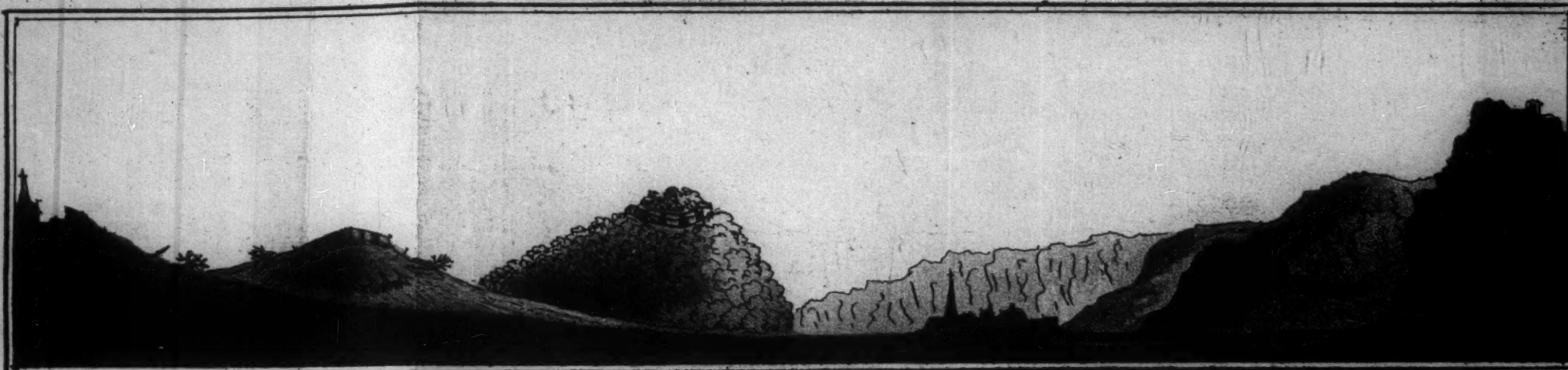
Le Général voyoit bien l'impossibilité d'empêcher l'ennemi de passer la Meuse dans cet

endroit-là ; & pour cette raison il avoit fait construire des ouvrages qui se défendoient mutuellement, & qui entouroient la plaine d'An-hée, dans laquelle les Autrichiens devoient nécessairement se former en bataille.

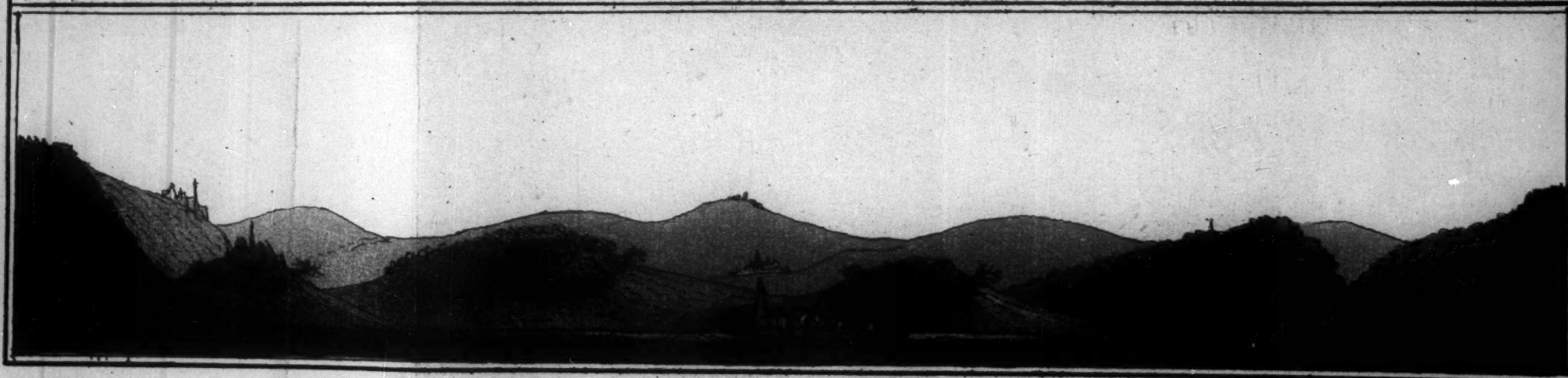
Le plus grand soin du Général étoit donc de les empêcher de sortir de cette plaine pour pénétrer plus avant dans le pays. Les aîles, 1 D. & 2 D. étoient si bien fortifiées, tant par les ouvrages & les batteries, que par la roideur des montagnes, qu'elles étoient imprenables, & que les troupes qui auroient attaqué les ouvrages du centre, auroient été prises en flanc & en revers par des pièces de 36 liv. placées sur ces aîles, outre celles des redoutes placées en front, & situées sur des élévations en glacis, & fortifiées sur le devant par de grands fossés palissadés, & des abbatis d'arbres.

21 JU 58

Mais supposé que l'ennemi eût pu franchir toutes ces difficultés, le Général avoit eu soin d'établir des postes & des camps, de telle façon, qu'en prenant une position sur une autre rangée de montagnes, qui formoit un second amphithéâtre, plus difficile que le premier, l'ennemi auroit eu à combattre toutes les troupes de la



Profil sur la Ligne A.& M. dans la plaine D'ANHÉE.



Profil sur la Ligne 1.D.& 2.D. Dans la plaine D'ANHÉE.

F. Jusas 1791

Disposition des
OUVRAGES
pour la défense de la
PLAINE D'ANHÉE.



colonne, qu'on auroit pu rassembler pendant que les premières lignes se feroient défendre : on avoit à cet effet établi des signaux sur les plus hautes montagnes, afin de prévenir les troupes d'un bout à l'autre de la colonne en moins de dix minutes.

*Dispositions des Ouvrages pour la défense
de la Plaine d'Anhée.*

A. Château de Poil-Vache, & montagnes voisines, qui peuvent faciliter à l'ennemi le passage de la Meuse.

B. Gué dans la Meuse, vis-à-vis du village d'Anhée.

C. Village d'Anhée.

DDDDDD. Batteries qui entourent la plaine, afin d'empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant dans le pays, après avoir forcé le passage de la rivière.

EEE. Chemins de retraite, en cas que l'ennemi vînt à forcer la première position.

FFFFF. Seconde position des troupes,
dans le cas où elles auroient
été obligées d'abandonner la
première.

G. Haute montagne, avec un signal d'alarme.

H. Hauteur & camp de Champioul.

I. Village d'Haut-le-Wastia.

K. Chemin de Somière, & du camp de
Bouvignes.

L. Papeterie.

M. Village de Senenne.

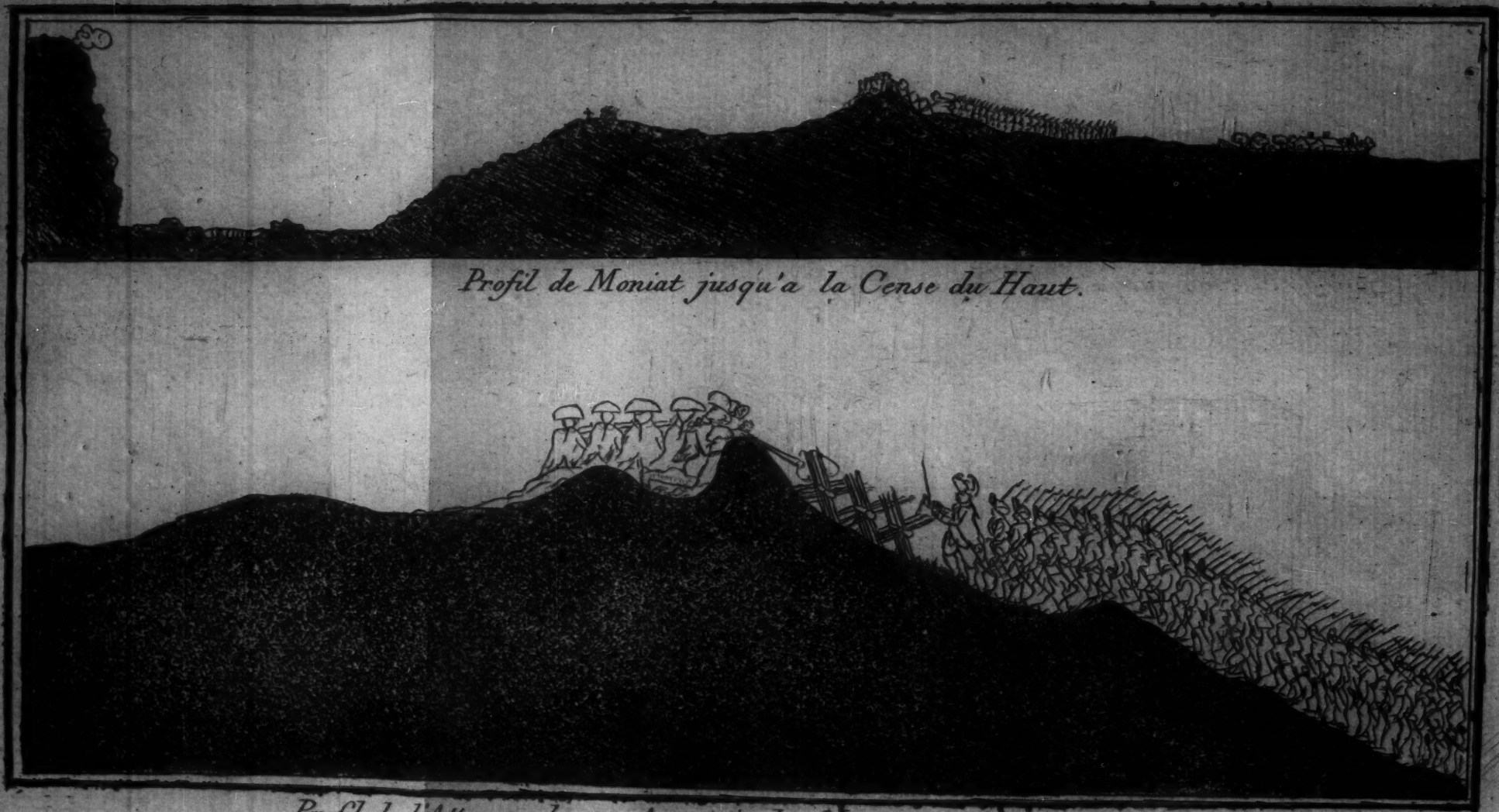
N. Abbaye de Moulins.

O O. Fossé & digue projetée pour inonder la
plaine de Moulins.

P. Batterie sur la hauteur de Moulins.

Q. Grand chemin de Namur à Bouvignes.

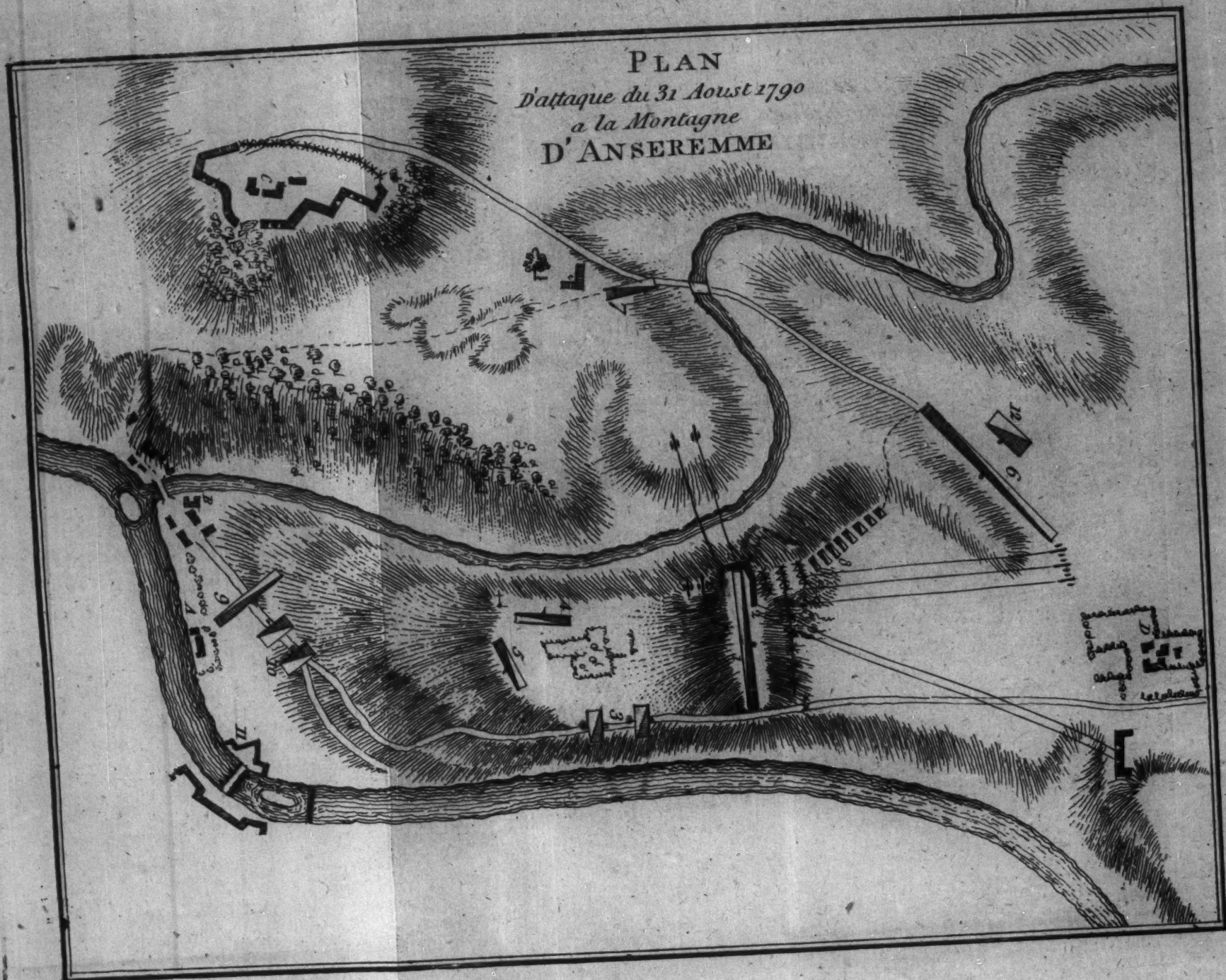




Profil de Moniat jusqu'a la Cense du Haut.

Profil de l'Attaque du 31 Aoust, à la Montagne d'Anseremme.

PLAN
D'attaque du 31 Aoust 1790
a la Montagne
D'ANSEREMME



*Explication du Plan d'Attaque du 31 Août
1790, à la Montagne d'Anseremme.*

1. Bataillon du régiment de West-Flandres, formé en bataille après la prise de la montagne.
2. Flèche où les Canaries sont à couvert des batteries ennemies.
3. Cavalerie masquée.
4. Chasseurs de Lorangois, postés près de la Croix, pour empêcher l'ennemi de monter par les bords de la Lesse.
5. Deux compagnies du régiment d'Anvers, en réserve.
6. Première position du régiment de Wirtemberg, & des compagnies du corps de Chasseurs de Laudon Vert, avec 4 pièces de canons.
7. Quatre compagnies, dont 2 de Laudon Vert, & 2 du régiment de Wirtemberg, en marche pour passer au pont de St. Jean, & nous couper la retraite.
8. Régiment de Wirtemberg, en colonne pour attaquer & reprendre la montagne.

9. Les quatre compagnies ci-dessus, après avoir passé par le pont de St. Jean.
 10. Cavalerie du Major Mottman, attaquant la ligne 9.
 11. Bataillon du régiment de Namur, à la tête du pont.
 12. Dragons ennemis en bataille.
- A. Eglise & maisons d'Anferemme.
 - B. Maisons près du pont de St. Jean.
 - C. Cense & batteries d'Hordenne.
 - D. Cense de Haut.

21 JU 58



*Explication de la Planche du Combat du 22
Septembre 1790, près de Falmagne.*

A. Troupes formées dans la plaine d'Anferemme, avec l'artillerie, les chasseurs, & les volontaires, détachés à la droite, pour prendre en flanc la position de l'ennemi sur la montagne.

B B. Première position pour attaquer la montagne d'Anferemme.

III. Retranchemens & batteries des ennemis sur ladite montagne.

6. Batterie ennemie flanquant la montagne.

CCC. Seconde position des troupes Belges après la montagne prise; la cavalerie en avant sur la droite, & 7 pièces de 12 en avant de la ligne d'infanterie.

2.2.3.4. Cense de Haut, & différentes batteries ennemies.

DDD. Marche de la première ligne sur trois colonnes.

EEE. Troisième position.

FFF. Quatrième position, & 2 pièces de 12 pour couvrir l'aile droite.

GGG. Cinquième & dernière position, après avoir repoussé l'ennemi jusqu'au-delà du ravin 5. ayant abandonné leur batterie dans le bois 4.

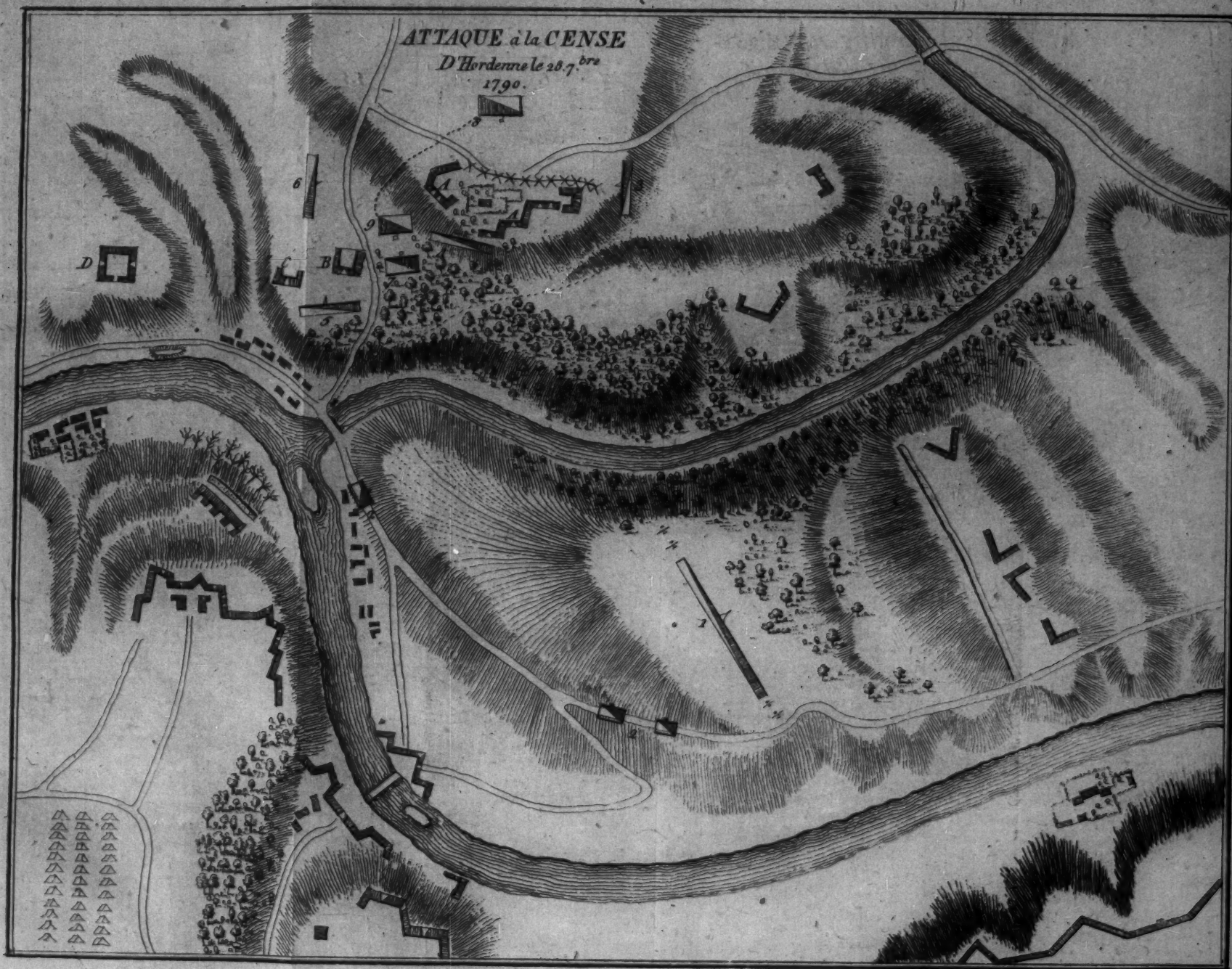
H. Cavalerie de réserve derrière la Cense de Haut.

5. Ligne de l'ennemi formée en bataille derrière un ravin.
7. Batterie ennemie.
8. Cense d'Hordenne entourée de retranchemens & de batteries.
9. Redoute palissadée.
10. Batterie de la Roche à Baïard.
12. Cense d'Herbichen, avec une batterie sur le devant.
13. Château en ruine, au-dessus de la ville de Dinant.
14. Batterie devant l'arbre dans la plaine de Jemchen.
15. Camp devant l'avenue de Jemchen.
16. Village de Druance.

17. Batterie Belgique devant le pont rompu de Dinant.
18. Batterie sur la hauteur près de la Justice.
19. Batterie dirigée contre la Cense d'Herbichen.
20. Cense de Ronchennes, & batteries de 4 pièces de 36 liv.
21. Retranchemens avec des traverses, un fossé sur le devant, & de grands abbatis d'arbres au pied de la montagne.
22. Ouvrages devant le pont de Moniat, avec 2 pièces de canon.
23. Pont de Moniat, sur bateaux, avec un pont-levis, & des retranchemens dans l'isle qui est sur la droite.
24. Tête du pont.
25. Gué pour passer la cavalerie.
26. Grande batterie de 2 pièces de 36 liv. sur le rocher de Moniat.
27. Batterie dans le Bois de Freye, de 2 pièces de 36 liv.
28. Ouvrages & redoutes au-dessus du Château de Freye.
29. Batterie de 2 pièces de 36 liv.

30. Batterie d'une pièce de 36 liv. donnant sur la plaine, & dans le village de Falmagne & Falmignoule.
31. Camp des dragons de Flandres.
32. Parc de l'artillerie.
33. Camp des Canaries & du bataillon du régiment de West-Flandres.
34. Eglise & village d'Anseremme.
35. Pont de St. Jean.
36. Château de Freye.
37. Redoute ennemie, construite après la journée du 22 Septembre.
38. Pont des ennemis, construit sur des chariots, pour la communication du camp de Falmagne avec celui d'Afesse.

21 JU 58



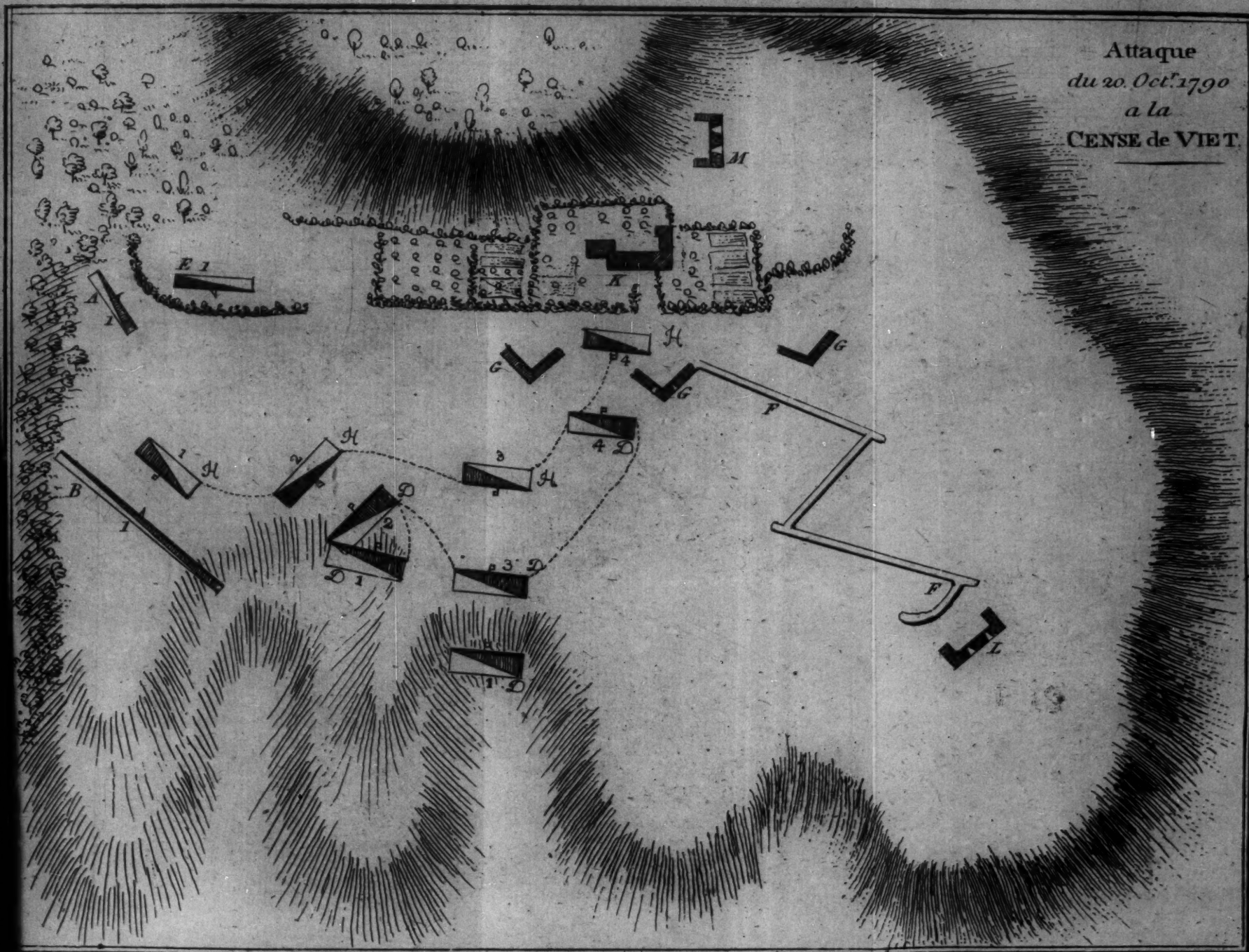
Explication de l'Attaque à la Cense d'Hor-
denne, le 28 Septembre 1790.

- A. Retranchemens & batteries qui environnent la Cense.
- B. Batterie au milieu de la plaine, en guise de redoute, & palissadée.
- C. Batterie près d'un petit bois.
- D. Redoute de la roche à Baiard.
- J. Un bataillon du régiment d'Anvers, avec 4 pièces de canon pour la fausse attaque, & pour couvrir la retraite.
- 2.2. Dragons de Cumptigh en réserve.
- 3. Un bataillon du régiment de West-Flandres, & les Canaries.
- 4. Le régiment de Namur.
- 5. Deux compagnies du régiment de Namur & de chasseurs.
- 6. Les mêmes, en deuxième position.
- 7. Dragons du régiment de Flandres.
- 8. Dragons ennemis en première position.
- 9. Les mêmes, en mouvement pour la charge.

*Explication de l' Attaque du 20 Octobre 1790,
à la Cense de Viet.*

- B. Infanterie Belgique, avançant en ligne vers la Cense de Viet.
- D I. Dragons de Cumptigh, masqués dans un fond avancé sur l'aile droite de l'infanterie, pour prendre en flanc les troupes qui pourroient attaquer en front la ligne B.
- I D. Dragons de Flandres, également masqués par un fond en échelon, en arrière de ceux de Cumptigh, pour protéger leur flanc, & les soutenir.
- E. Infanterie ennemie, en embuscade pour prendre la ligne B en flanc.
- A. Compagnie des Canaries, détachée pour faire déloger l'ennemi E, posté derrière une haie.
- I H. Hussards fonçant sur la ligne d'infanterie B.
- 2 D. Dragons de Cumptigh, avançant leur aile gauche pour les couper.
- 2 H. Hussards se ralliant en parallèle auxdits dragons, & les chargeant.

Attaque
du 20. Oct. 1790
a la
CENSE de VIET.



3 D. Dragons de Cumptigh, faisant volte-face sur les huffards, après s'être retirés en déroute jusqu'au corps de réserve I D.

3 H. Huffards en déroute, & poursuivis par les dragons de Cumptigh 4D, jusques dans les retranchemens de la Cense 4 H.

GGG. Flèches pour la défense du poste de Viet.

F F. Lignes d'approche, & communication avec la batterie L, avancée vers Bouvignes, pour tirer à boulets rouges.

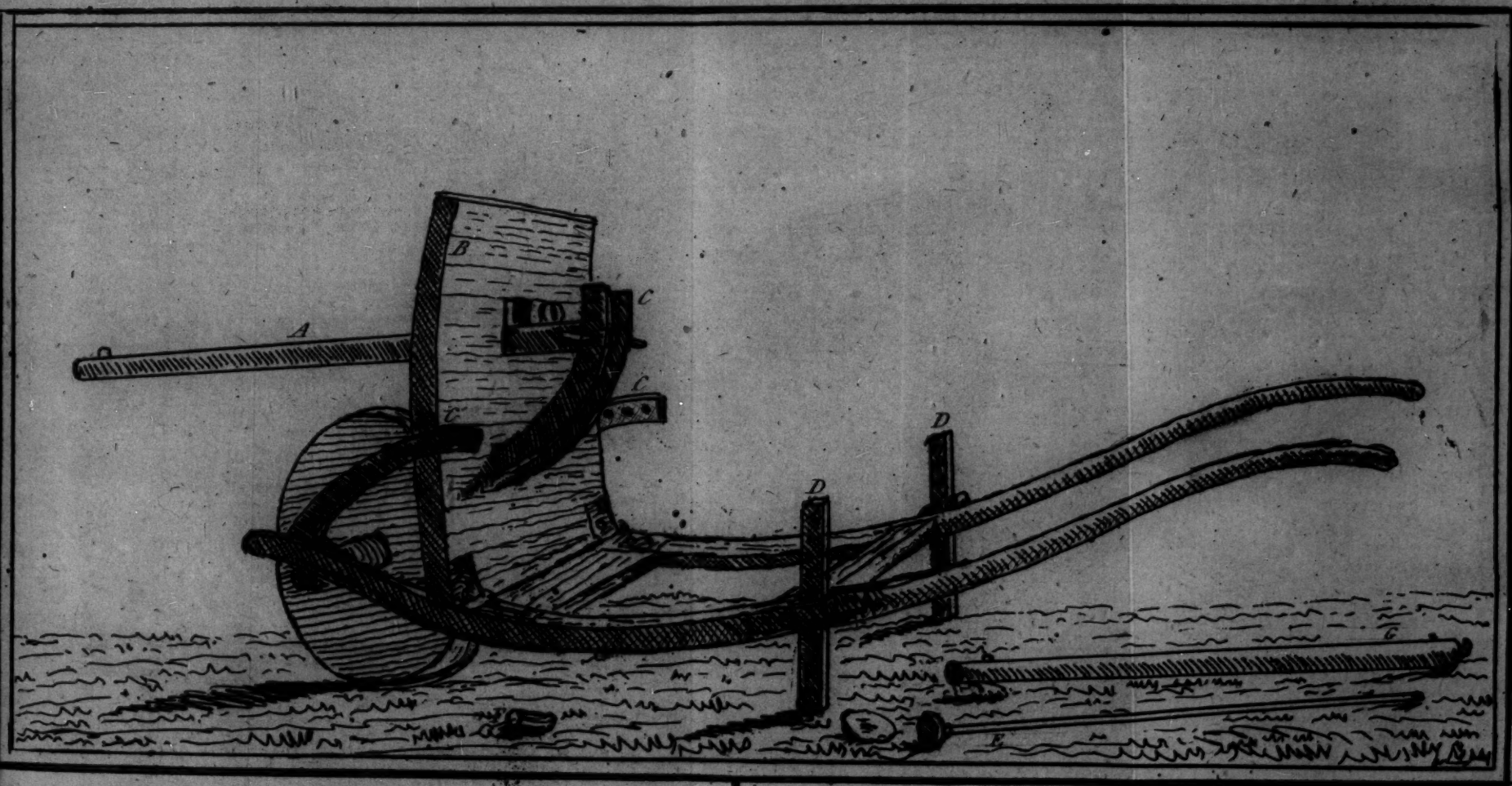
K. Cense de Viet.

M. Batterie derrière la Cense.

Amufette Liégeoise.

- A. Canon rayé, de la longueur de 4 pieds.
- B. Mantelet de bois épais, garni de plaques de fer en dehors, & où il y a un trou pour y passer le canon.
- C C C. Demi-cercles de fer, pour donner l'élévation.
- D D. Pieds qui peuvent descendre & monter pour mettre l'Amufette de niveau dans un terrain inégal.
- E. Baguette de fer pour charger.
- F. Balle cylindrique rayée, pesant cinq onces, entourée de toile trempée dans de la graisse.
- G. Canon de réserve.

21 JU 58



Amusette Liegoise.

AYANT trouvé parmi les papiers du Général Koehler, un calcul d'une artillerie volante, qui me semble très-intéressant & juste, je l'ajoute à ces Mémoires, d'autant plus que celui qui l'a écrit est un Officier d'Artillerie très-distingué, dont le zèle, le courage & l'activité ont reçu l'applaudissement du Général, pendant le cours de cette campagne, & l'ont fait avancer au grade de Lieutenant-Colonel. A la fin des affaires, il étoit du nombre de ces braves officiers dont le Général regrettoit tant d'être obligé de se séparer ; il joignoit aussi à une théorie très-profonde, une expérience acquise sous les auspices immortels du Grand Frédéric de Prusse.

M É M O I R E

SUR L'UTILITÉ

D'UNE ARTILLERIE VOLANTE,

Attachée aux TROUPES LÉGERES
& à la CAVALERIE,

Par le BARON de SCHWEINICHEN, ci-devant
Commandant d'une Brigade d'Artillerie vo-
lante au service de Sa Majesté le Roi de
PRUSSE.

ESSAI & DÉTAIL GÉNÉRAL d'une ARTIL-
LERIE VOLANTE, composée de pièces de
canons de 3 livres de balles, & d'obusiers de
7 livres la grenade.

1°. Définition de l'Artillerie volante.

L'ARTILLERIE VOLANTE est un certain nombre
de pièces, dont l'essentiel consiste dans la soli-
dité des attelages, & dont les canonniers ser-
vans sont à cheval, ou placés sur des sièges qui
se trouvent sur les affûts; de sorte que cette

artillerie peut avec célérité suivre toutes les opérations & manœuvres de la cavalerie & des troupes légères, occuper pendant l'action les postes favorables & éloignés; célérité impossible avec toute autre artillerie.

2°. *Utilité de cette Artillerie volante.*

L'avantage qu'on en peut retirer, c'est,

1°. D'occuper un poste avec précision ;

2°. De protéger la marche, les mouvemens des manœuvres, & les évolutions de la cavalerie ;

3°. D'enfiler par distance l'ennemi qui veut se former, & de le prendre en flanc ;

4°. De protéger les retraites, ou le ralliement de la cavalerie, si elle est culbutée ; & si le choc a réussi, de pouvoir poursuivre les fuyards à coups de canon à mitraille, sans risquer cependant de perdre un trophée, duquel l'ennemi tireroit un double avantage.

3°. *Calibre des Pièces pour l'Artillerie volante.*

Il faut, sans contredit, un calibre solide pour cette artillerie volante, parce que les pièces d'une

livre de balle, telles que les amusettes dont on se sert au service Danois, ne sont ni assez convenables, ni assez effectuelles, & que selon mes foibles connoissances acquises par la pratique, qui est le complément de la théorie, & qui détruit les préjugés, je préfère les pièces de trois, & les obusiers de 7 livres la grenade, dont le ricochet est préférable à toutes les autres pièces, & dont les grenades font un double effet contre la cavalerie,

4°. Preuves de la solidité de ce Corps, & des Victoires remportées.

L'Artillerie volante de Prusse est celle qui par son exercice est portée au plus haut degré de perfection. Sans parler des victoires de Frédéric le Grand à Kesseldorff, & à Rosbach, ni de sa retraite d'Hochkirchen; c'est à son artillerie volante qu'il fut redevable des avantages qu'il remporta à la bataille de Lignitz. Le Général C. de Wied avoit placé cette artillerie sur les hauteurs de Kreutzlos, où, enfilant l'aile droite de l'armée Autrichienne, elle décida tellement du succès, que l'ennemi perdit 15 pièces de canons, & 15 obusiers, sans compter le nombre des morts & des blessés: preuves que

je crois dignes d'être rapportées, & qui sont des témoignages authentiques de son utilité : pourvu que cette artillerie volante soit confiée à un Général assez expérimenté dans l'art de la guerre pour savoir en apprécier les bons effets ; connoissances aussi essentielles que rares parmi les officiers de cavalerie, quoique de toute nécessité, selon la tactique moderne. Le mécanisme de cette artillerie représente une pendule dont tous les ressorts faits par différens ouvriers, ne se réunissent que sous la main du maître qui leur donne la force & le mouvement.

5°. *Nombre de Pièces pour former une Brigade d'Artillerie volante.*

L'Artillerie volante de Prusse est divisée en batteries, ou brigades ; chaque brigade est composée de neuf pièces de canons de 6 livres de balle, & d'un obusier de 7 livres la grenade.

Les canons que je propose pour le service de cette artillerie sont de trois livres de balle, pesant 600 livres de métal, & différant peu des pièces de bataillon ou de ligne.

Tous les canonniers employés à ce genre de service sont à cheval ; chaque pièce a

1 bas-officier,

6 canonniers servans,

2 palefreniers.

Sur l'avant-train il y a un caisson contenant,

60 pièces de cartouches à balles,

20 pièces de cartouches à mitraille.

6°. Attelage.

Chaque canon est attelé de six chevaux ; & quand cette artillerie volante se forme, les servans descendent de cheval, & se placent comme pour le service des pièces de bataillon.

Dans les armées Autrichiennes il se trouve aussi une artillerie volante, qu'on nomme artillerie à cheval : les canonniers servans sont assis sur des sièges établis sur les affûts ; position aussi incommode que dangereuse ; outre l'inconvénient que les roues de cette artillerie sont trop hautes, les essieux trop longs, & la voie trop large. Pour cette raison elle fut renvoyée à Vienne dans la campagne de 1779, ne pouvant passer par les défilés & les chemins de la Bohême.

7°. *Moyen facile pour former une Brigade en peu de tems, & à très-peu de frais.*

Il est de toute nécessité que tous les canonniers & palefreniers des attelages, pour ce genre de service, soient pris, tant des dragons, que du corps de l'artillerie de campagne. Cette troupe étant d'élite, n'est plus alors à considérer comme recrue. Tous ceux qui la composent étant déjà au fait des manœuvres, peuvent avec plus de facilité se secourir mutuellement.

Si, d'après ce que l'on vient de mentionner, le projet de former une brigade d'artillerie volante est agréé, je m'engage de mettre le tout, dans l'espace de 5 ou 6 semaines, en état d'exécuter les manœuvres avec précision & célérité; de sorte que, avec le tems, ce corps, sous les ordres de Généraux instruits, fera la terreur de l'ennemi, & le boulevard de l'armée.

La principale chose que j'ose demander, c'est qu'on soit bien convaincu que mon premier objet dans ce travail est le bien-être du service, & le second, la gloire de celui à qui je l'offre.

*Etat général des Frais d'une Pièce de Canon
à l'usage de l'Artillerie volante.*

Une pièce de métal de 3 livres de balle,
pesant 600 livres, fait - - - 300 écus.

Affût & avant-train - - - 220

136 pièces de cartouches à balles,
à 2 écus, - - - 272

84 pièces de cartouches à mi-
traille, à un écu & demi, - - 126

Voitures de munitions, - - - 30

Affûts de réserve, effieux pour une
brigade, - - - 115

Chaque pièce de canon, un cric,
& autres ustensiles. - - - 30

Somme de 1093 écus.

Ou 2190 florins de Hollande.

Frais des Chevaux d'Attelage & de Selles.

Chaque pièce est attelée de six chevaux,
à 70 écus le cheval, - - - 420 écus.

Six chevaux pour les canonniers
servans, - - - 420

Deux chevaux pour les palefreniers,
qui tiennent ceux des canonniers, - 140

Un cheval pour le bas-officier, - 70

Somme de 1050 écus.

Ou 2100 florins de Hollande.

Frais des Uniformes & Armes des Bas-Officiers.

Un gilet & camifole à double manche,	8 écus.
Une paire de culottes de pluche, - -	4
Un surtout, - - - -	7
Une paire de bottes, - - - -	4
Espadon, - - - -	3
Casque, - - - -	5
Cartouche, - - - -	2
Une paire de pistolets, - - - -	3
Un ceinturon de buffle, - - - -	2
Eperons, gants, &c. - - - -	2
Un pantalon de drap, - - - -	3

Somme de 43 écus.

Ou 86 florins de Hollande.

Frais pour les Canonniers servans.

Un gilet & camifole à double manche,	6 écus.
Culottes de pluche, - - - -	4
Surout, - - - -	6
Paire de bottes, - - - -	4
Espadon, - - - -	3
Casque, - - - -	5
Cartouche - - - -	2
Paire de pistolets, - - - -	3
Ceinturon de buffle, - - - -	2
Pantalon, - - - -	3
Trois chemises & trois paires de bas, &c. 2	
Eperons & gants, - - - -	2

Somme de 42 écus.

Ou 84 florins de Hollande.

Frais pour les Palefreniers.

Une scie de la longueur de 3 pieds,	-	3 écus.
Deux camisoles à manche,	-	4
Surtout,	-	5
Culottes de pluche,	-	4
Pantalon de drap,	-	4
Paire de bottes,	-	4
Ceinturon de buffle,	-	2
Cartouche,	-	3
Casque,	-	4
Eperons & pistolets,	-	4
Trois chemises & trois paires de bas,	-	3
Un sarot,	-	1

Somme de 41 écus.

Ou 82 florins de Hollande.

Détails des Harnois & Selles.

3 paires de harnois, à 5 écus pièce,	-	30 écus.
4 pièces ditto, à 3	-	12
14 brides & bridons,	-	52
14 selles, à 6	-	84

Somme de 178 écus.

Ou 356 florins de Hollande.

La somme totale est de 2448 écus,

Ou 4896 florins de Hollande.

21 JU 58

